BnF Gallica

Voyage autour du grand monde, par Quatrelles

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

L'Épine, Ernest (1826-1893). Voyage autour du grand monde, par Quatrelles. 1869.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

469

VOYAGE

AUTOUR

DU GRAND MONDE

Y 2

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.

C.

VOYAGE

AUTOUR

DU GRAND MONDE

PAR

QUATRELLES

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

DÉPÔT LÉGAL Seine & Oise N° 963 1869

TOUL

1869

PARIS

LIBRAIRIE J. HETZEL

18, RUE JACOB, 18

Droits de traduction et de reproduction réservés.

60989

A. MARCELIN

VOYAGE

AUTOUR

DU GRAND MONDE

LE PETIT LEVER DU BARON

Le baron a je ne sais quel âge, mais il paraît avoir quarante ans. Il est grand, élégant, rasé et chauve, comme il convient à un homme qui peut être appelé d'un moment à l'autre à l'honneur de sauver son pays. Sa fortune justifie ses ambitieuses visées. Sa noblesse est de bon aloi et le nom qu'il porte vaut à lui seul un héritage.

Il est neuf heures du matin. Le baron, debout devant la cheminée, dans un boudoir attenant à sa chambre à coucher, perfectionne sa toilette. Il choisit l'épingle qui ornera sa cravate, l'essence qui parfumera son mouchoir, les *brévas* dont il bourrera son porte-cigares, l'or et les billets dont il emplira ses poches. Il a contrôlé le menu que lui a soumis le chef, donné ses ordres au piqueur, parcouru sa cor-

respondance, caressé ses chiens... L'huissier entre.

L'HUISSIER. — M. Weitzer fait demander à monsieur le baron si monsieur le baron veut le recevoir.

LE BARON. — Qu'il entre.

— Bonjour, Weitzer ; je ne suis pas fâché de vous voir, j'ai à vous parler.

WEITZER. — Monsieur le baron n'avait qu'à me faire demander, monsieur le baron sait...

— Que vous êtes toujours bien aise de gagner un peu d'argent, je sais cela.

— Ah ! monsieur le baron !... Mon dévouement...

— En voilà assez. Je n'ai pas de temps à perdre ce matin. Je vais publier une brochure.

— Ah !...

— Qui fera sensation.

— Il n'y a pas à en douter.

— Aussi je n'en doute pas. Je traite la question romaine.

— Le sujet est neuf !...

— Et le titre audacieux : « *La liberté par le Pape!* » J'espère rallier : gauche, tiers-parti et majorité. Je prouverai, vous le verrez, Weitzer, que Rome n'est qu'une république dont le Saint-Père est le président ; président issu d'un suffrage un peu restreint peut-être ; que l'hérédité est, plus que partout ailleurs, bannie de la constitution dans les États pontificaux ; qu'enfin les libéraux sont insensés lorsqu'ils veulent détruire une des deux seules républiques européennes, pour l'offrir à la royauté qui la convoite.

— C'est tout simplement sublime, monsieur le baron.

— N'est-ce pas ? — J'ai la conviction que cette brochure mettra d'accord tous les partis et provoquera une hausse !... une hausse !

— 3,000 francs au-dessus du niveau du pair.

— Vous allez, sans perdre une minute, monsieur Weitzer, vous rendre à la Bourse. Vous achèterez tout ce que vous trouverez de mauvaises valeurs, jusqu'à concurrence de cinq cent mille francs, et vous les revendrez fin courant. Vous comprenez ?

— Autant que la stupéfaction me le permet.

— C'est aujourd'hui le 23, je parais le 28 : le 30 tout a haussé et je gagne un argent fou.

— Fou !

— Ne parlez de cela à personne. Vous pouvez profiter pour vous-même, dans une limite raisonnable, du secret que je vous confie.

— Monsieur le baron peut être tranquille.

— Allez, monsieur Weitzer, et quand vous viendrez le matin, comme aujourd'hui, vous pouvez vous dispenser de porter la cravate blanche.

— Monsieur le baron me comble.

(Exit M. Weitzer.)

L'HUISSIER. — Un monsieur qui a une lettre pour monsieur le baron demande à la remettre à monsieur le baron.

LE BARON. — Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

— Il dit que monsieur le baron ne le connaît pas.

— Est-il jeune, vieux, bien mis ?... Est-ce un monsieur ? Est-ce un homme ?

— C'est un individu. Il a un paletot de velours et un chapeau mou.

— Diable !... Il faut prendre garde par le temps qui court. Faites entrer.

LE BARON. — On me dit que vous avez une lettre pour moi.

L'INDIVIDU. — Oui, monsieur le baron. La voici.

— (Lisant.) — C'est vous qui vous nommez Chaudezon ?

— Oui, monsieur le baron.

— Et vous voudriez trouver un emploi ?

— Je n'ai pas de plus grand désir.

L'HUISSIER. — M. Leloup vient essayer à monsieur le baron les effets que monsieur le baron lui a commandés.

— Ah ! bravo ! dites-lui d'entrer. Vous permettez, monsieur, je suis à vous à la minute. (Entre M. Leloup.) Dites-moi, Leloup, il pourrait se faire qu'à la suite d'une brochure que je vais publier... j'eusse à vous commander un fort supplément de livrées... Cela n'a rien de certain, vous comprenez... ; mais enfin... j'ai lieu de le penser... et je ne voudrais pas être pris au dépourvu. On ne me prend jamais au dépourvu !... (M. Leloup s'incline.) Je voudrais que vous vous préoccupassiez d'une tenue de suisse, de valets de pied... Je voudrais quelque chose de nouveau pour mes huissiers... ; enfin, réfléchissez. Surtout, pas de rouge, cela pourrait passer pour une avance à la gauche; évitez le blanc et le violet; pas de jaune serin, surtout, cela prête à la plaisanterie.

M. LELOUP. — Est-ce que monsieur le baron arrive enfin au port... ?

— Je n'en puis pas dire plus long, Leloup; comprenez-moi à demi-mots.

— Ce serait un grand bonheur pour la France, et un bien grand honneur pour notre maison.

— Ce n'est qu'une éventualité ; mais après ma brochure...

L'INDIVIDU. — Je vous serais reconnaissant, monsieur le baron, d'achever la lecture de la lettre que je vous ai remise.

— Tiens, je vous avais oublié. Ne vous impatientez pas, Leloup, j'ai tout de suite fini avec monsieur. Nous disions que c'est un emploi que vous voulez ? Ecrivez-vous dans les journaux ?

— Non, monsieur.

— Jamais ? Jamais?... Vous connaissez du moins quelque journaliste ?

— Je n'en connais aucun. Si vous vouliez bien achever de lire la lettre que je vous ai remise, vous verriez...

— Vous connaissez au moins quelque homme de lettres ?

— J'arrive de province, monsieur le baron. J'ai été...

— Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous être utile, mais mon crédit est des plus minces... Ne vous impatientez pas, monsieur Leloup... Je suis désolé... si vous saviez combien je suis occupé ce matin...

— Pourtant, monsieur, on m'avait dit...

— C'est une erreur, on vous a trompé.

(Il sonne.)

L'HUISSIER. — Monsieur le baron a sonné ?

LE BARON. — Reconduisez monsieur.

(Exit l'individu.)

— Vous m'avez compris, n'est-ce pas, Leloup. Étu-

diez mon antichambre avec soin. La sagesse des nations dit « Tel maître, tel valet. » Vous voyez quelle importance à l'antichambre d'un homme d'État. C'est la préface d'un ministère.

L'HUISSIER. — Il y a en bas une dame qui désire parler à monsieur le baron.

— Une dame ! Quelle dame ?

— Personne de l'antichambre ne l'a encore vue à l'hôtel. Elle est restée dans sa voiture devant le perron ?

— Est-ce une voiture de maître ?

— Non, monsieur le baron, c'est un fiacre.

— Dans ce cas-là on ne dit pas : *sa voiture.* Ce sont de ces nuances qu'un huissier n'a pas le droit d'ignorer. Est-elle jeune, est-elle jolie, cette dame ?

— Mon Dieu !... monsieur le baron..., moi, je ne sais pas...

— Enfin, comment la trouvez-vous ?

— Monsieur le baron m'embarrasse. Elle est peut-être un peu maigre...; mais on dit que c'est distingué.

— Allez donc voir cela, monsieur Leloup, ce garçon n'est bon à rien.

(Exit M. Leloup.)

LE BARON, à l'huissier. — Je vous ai dit cent fois d'étudier les allures des gens. Que diable ! pour être huissier il faut connaître les femmes...

L'HUISSIER. — Quand on n'a que 1,500 francs par an, monsieur le baron, les femmes sont bien difficiles à connaître.

— Je vous dis que vous ne travaillez pas.

— Oh ! monsieur le baron !

— Vous ne travaillez pas. Ah ! voilà Leloup. Eh bien ?

M. LELOUP. — Une femme ravissante, monsieur le baron. Un chapeau petit, petit... avec une aigrette sur le côté ; deux brides ponceau perdues dans la dentelle ; — une robe de velours marron très-légèrement rehaussée de rouge ; — la jupe de dessous est à la moldave...

— Dites-moi donc, Leloup, vous me parlez beaucoup de la robe, mais vous ne me dites rien du contenu.

— Monsieur le baron peut le recevoir sans crainte.

— Alors, laissez-moi, Leloup. Vous vous en irez par le petit escalier. (A l'huissier.) Vous ferez monter ; mais avant, dites à Joseph de me parler.

(Entre Joseph.)

LE BARON. — Joseph, mettez de l'ordre dans cette chambre ; — donnez-moi mon flacon d'eau de pois-de-senteur ; — mettez du bois au feu ; — placez ces fleurs plus en évidence ; — roulez mon fauteuil le dos au jour, la demi-teinte me sied mieux ; maintenant qu'on fasse entrer. Je n'y suis plus pour personne.

(Entre une femme jeune, jolie, élégante, parfumée, distinguée, émue.)

LE BARON. — Veuillez prendre la peine de vous asseoir, madame.

LA DAME. — Monsieur le baron, ce que j'ai à vous dire est d'un si mince intérêt pour vous, que j'ai conscience d'accepter cette place que vous m'offrez si gracieusement ; j'hésite à vous avouer ce qui m'amène.

— Parlez, madame, je vous en prie. Les choses les plus insignifiantes deviennent palpitantes d'intérêt

quand une bouche jeune et rosée les prononce.

— Vous ne me connaissez pas...

— C'est une faute dont je me repens et qui peut se réparer.

— Vous êtes beaucoup trop aimable ; je ne mérite pas de votre part tant de bontés.

— Il s'en faut de si peu, que...

— Monsieur le baron, dans une heure je serai morte.

— Hein ?... quoi ?... que dites-vous ?... je n'ai pas bien compris ?

— Je vais me tuer en sortant d'ici.

— Comment ! comment !... en sortant de chez moi ? Mais c'est très-désagréable, cela ! On mettra dans tous les journaux de l'opposition que j'y suis pour quelque chose. J'aimerais mieux que vous fissiez quelque autre course avant.

— Je suis confuse de l'intérêt que vous me témoignez, monsieur le baron ; je m'y attendais. Je regrette de ne pouvoir pas faire ce que vous me demandez, mais mes instants sont comptés.

— Ah çà ! d'où vous vient cette rage ?

— Je suis mariée...

— C'est un malheur, je le déplore, mais enfin que voulez-vous que j'y fasse ?

— Je sais que je n'ai aucun titre à votre intérêt ; je ne me fais à cet égard aucune illusion. J'allais mourir ; un fiacre me conduisait à la rivière qui ce soir me bercera, lorsque, passant devant la porte de votre hôtel, l'idée m'est venue de vous conter mes malheurs. Votre réputation de bonté est universelle...

— Madame, je vous assure qu'on exagère.

— Ce cri du cœur que vous n'avez pu retenir, il y a un instant, en apprenant ma résolution funèbre, m'est une preuve irrécusable du contraire. Je me suis dit que je mourrais plus tranquille après vous avoir ouvert mon âme.

— C'est que j'ai fort à faire ce matin, et...

— Je ne ferai que l'entr'ouvrir.

— Je vous écoute.

— Mon mari était percepteur dans le département du Var. J'ai passé près de lui les deux premières années de notre mariage. Nous nous aimions !.. comme si nous n'avions jamais été mariés. Puisque c'est une confession *in extremis* que je vous adresse là, je vous avouerai que j'ai un tempérament méridional. On n'est pas de Toulouse pour des prunes. Mon mari me consacra tout son temps d'abord; et j'ose dire que je n'ai rien négligé pour le lui rendre agréable. Mais peu à peu, ses fonctions l'intéressèrent davantage et je perdis du terrain dans son cœur. Le découragement ne tarda pas à me prendre et je résolus de venir à Paris solliciter pour mon mari un avancement qui nous rapprochât d'ici. J'ai frappé à toutes les portes inutilement. Habituée au luxe (mon grand-père était capitoul de Toulouse !) j'aime mieux mourir que végéter auprès d'un mari inerte à trois cents lieues de la capitale. Mais on ne meurt pas à vingt-deux ans sans quelques regrets ; d'autant plus que j'ai la conscience de ce que je vaudrais pour l'homme qui saurait me comprendre.

— Madame, je vous remercie de m'accorder la préférence, et suis désolé de ne pouvoir pas répondre à votre politesse. Vous avez tenu à m'ouvrir votre âme,

maintenant vous pouvez la refermer. Bien que nous ne nous connaissions que depuis un quart d'heure, nous sommes déjà sur un tel pied d'intimité que vous ne m'en voudrez pas de vous parler tout net. Je compatis à vos malheurs, je rends justice à votre beauté, j'apprécie votre élégance de bon goût ; vous avez le pied petit, la main mignonne, les yeux étincelants, le sourire nacré, vous êtes adorable !...

(La dame se rapproche.)

— Oh ! monsieur le baron !...

— Mais j'ai perdu beaucoup d'argent au whist cette semaine, et il faut que je fasse des économies.

— Baron !... pour qui me prenez-vous ?

— Je ne vous prends pas, voilà tout.

— Vous êtes cruel, en vérité, et je vois bien que je n'ai plus qu'à mourir.

— Je vais faire avancer votre voiture...

— Attendez !... un mot encore et je cours à la rivière... Achèteriez-vous un tableau de Fragonard ? J'ai chez moi une Bacchante qui vaut la Cruche cassée...

— Madame, je n'achète pas de tableaux.

— Une de mes amies voudrait aussi se défaire d'un magnifique tapis des Gobelins ; elle le donnerait pour un prix fabuleux de bon marché.

— Je n'ai besoin de rien, madame.

— Ah çà ! il n'y a donc rien à faire avec vous !

— Rien absolument.

— Vous ne pourriez pas me faire avoir un bureau de tabac ? mon père était commandeur de l'ordre de Sainte-Hélène.

— Je suis absolument impuissant..

— Je crois m'en être aperçue. Enfin vous paierez bien ma voiture ? Je n'ai pas le sou et voilà six heures que je roule sans étrenner.

— Tenez, voilà vingt francs.

— Merci, baron, ce sera pour une autre fois.

(Exit la dame.)

— Ouf !... j'ai cru que je ne m'en débarrasserais jamais. (Il sonne ; entre l'huissier.) Faites monter M. Maréchal.

(Au bout de cinq minutes, entre M. Maréchal.)

— Avez-vous corrigé les dernières épreuves ?

— Oui, monsieur.

— Pendant que j'y pense, il faut que je vous adresse un reproche.

— Un reproche ?

— Vous m'avez fait jouer l'autre jour un fort sot personnage. Vous vous avisez de changer, sans m'en prévenir, une page de ma brochure ; lorsque Dentu m'en a parlé, je ne savais pas ce qu'il voulait dire. J'ai soutenu qu'il se trompait ; il est allé me chercher les épreuves, et vous jugez de mon embarras. A l'avenir, quand je ferai des changements à mes ouvrages, prévenez-m'en, que diable ! c'est bien le moins.

— Je n'y manquerai pas.

— Je veux bien m'occuper de vous, signer votre prose, mais encore faut-il que vous vous en montriez digne.

— Je m'y appliquerai, monsieur le baron.

— Et puis, soignez votre orthographe. Hier encore vous m'avez fait signer une lettre dans laquelle il manquait deux accents. Je ne puis cependant pas employer mon temps à corriger vos boulettes. Enfin, cela pas-

sera cette fois encore. Donnez-moi les épreuves que j'y inscrive le bon à tirer. Où cela se met-il?

— Là, monsieur le baron.

— C'est bon, je le savais.

— Je vous ferai respectueusement remarquer, monsieur, que cette fois encore vous avez écrit : « Bon à tirer » avec deux R.

— Comment ! comment ! où voyez-vous deux R ?

— Ici, monsieur le baron.

— C'est ma foi vrai ! Cela m'arrive toujours quand je ne prends pas mes lunettes. — Allez à l'imprimerie, monsieur Maréchal, et recommandez qu'on se hâte. Allez, et soignez votre orthographe.

(Exit M. Maréchal.)

(Entre Joseph.)

JOSEPH. — Voilà la réponse que M. le baron attendait.

LE BARON. — Donnez vite ! — Il n'est rien arrivé de fâcheux ?

JOSEPH. — Non, monsieur le baron. C'est la dame qui m'a ouvert. Elle m'a dit d'attendre en bas. Je suis descendu. Un quart d'heure après, elle est sortie en voiture et a laissé tomber par la portière la réponse que j'ai eu l'honneur de vous remettre.

— C'est bien, laissez-moi.

(Joseph sort.)

LE BARON lisant :

« Gaston, mon cher Gaston,

» Que vous êtes cruel et que votre lettre m'a fait de mal ! Vous êtes tous les mêmes, vous autres hommes. »

— Tiens ! comment le sait-elle ?

« Tant que nous n'avons pas accompli pour vous le dernier des sacrifices... »

— Je trouve sacrifice adorable!

— « Vous ne voulez pas vous croire aimé. Eh bien ! soit..... »

— Allons donc !...

« Disposez de moi. Mais vous devez comprendre, mon ami, tout ce que je souffrirais après cela, chaque fois que vous et mon mari seriez en présence. Il y a de ces pudeurs, de ces délicatesses dont une femme, fût-elle la plus misérable des misérables, ne saurait faire bon marché. Noble et généreux comme vous l'êtes, assurément vous me comprenez. »

— Je ne vous comprends que trop, madame, je ne vous comprends que trop.

« Votre Charlotte veut vous aimer sans remords. Je vous en supplie, faites accorder à mon mari une recette générale de première ou, au moins, de seconde classe, dans les environs de Paris. Travaillons ensemble à assurer son bonheur. »

— Une recette générale et de première classe, encore ! Charlotte, vous n'y pensez pas. Une inspection dans les assurances contre la grêle fera l'affaire ; j'en ai précisément une sous la main.

« Cette union intime de nos deux âmes, ce tendre accord a quelque chose qui m'entraîne. Croyez-moi, Gaston, après que nous nous serons employés à assurer le bien-être de celui que nous trompons, nous serons plus à l'aise pour nous aimer. Et puis, je serais si fière d'avoir pu contribuer, même sans qu'il s'en doutât, à assurer l'avenir du père de nos enfants.

» Je vous aime du plus profond de mon âme, Gas-

ton, et après l'aveu qui vient de m'échapper, il faut que je vous voie. Je passerai ce soir, à quatre heures, Chaussée-d'Antin (côté droit), en revenant de chez ma sœur. Je m'arrêterai devant le nº 29 ; venez. — Puissiez-vous être aussi heureux en pensant que je vous aime, que, moi, je suis heureuse en pensant que vous m'aimez.

Votre CHARLOTTE.

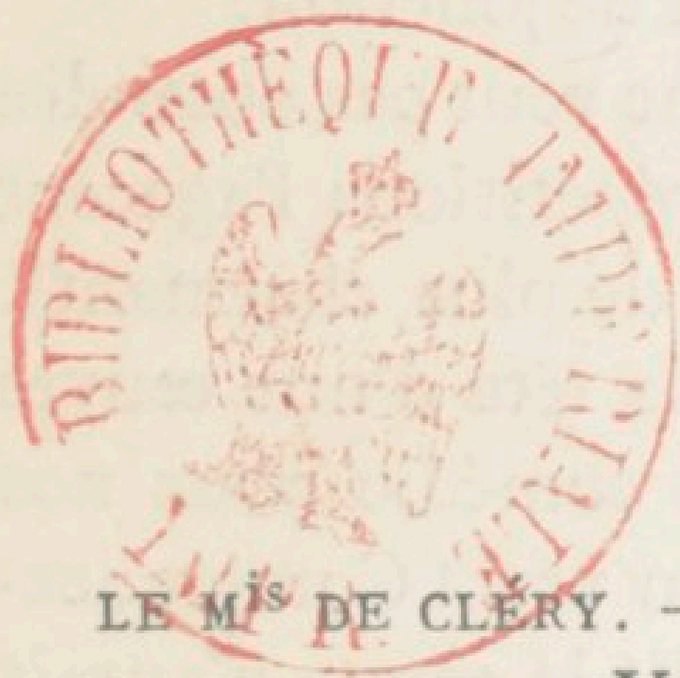
» P.-S. — J'apprends à l'instant que deux recettes générales de première classe vont être vacantes. Nous en causerons ce soir à quatre heures. »

LE BARON (après avoir reployé la lettre et l'avoir mise dans sa poche). — Joseph ! vous ferez atteler le petit coupé bleu ; vous savez ? Louis conduira en tenue banale. Qu'il soit à quatre heures Chaussée-d'Antin, à la porte du 29. Il n'avancera que si je fais un signe et me suivra à distance. Je n'ai besoin ni de groom ni de valet de pied. Vous mettrez dans la voiture une boule d'eau chaude et des fourrures. Vous y mettrez aussi un bouquet de chez Barjon, et une boîte de fondants que vous prendrez chez Boissier... comme à l'ordinaire. J'irai à pied au cercle. (Le baron sur le perron.) Ouf !.... il est temps que j'arrive au ministère ! j'ai besoin de me reposer !

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPR.

COMMENT FUT FONDÉE

L'ŒUVRE DU CHEMIN DE DAMAS



LE Mis DE CLÉRY. — Je vous dérange ?

LA COMTESSE. — Vous !... au contraire, Entrez donc ; jamais de votre vie vous n'êtes arrivé plus à propos. Vous allez me donner un conseil.

— Un bon ?

— S'il m'en fallait un mauvais je n'aurais pas besoin de vous.

— Tant pis ! Ce sera pour une autre fois.

— En attendant, il s'agit d'une œuvre de charité.

— Je ramasse mon cœur et dépose à vos pieds mon porte-monnaie.

— Oh ! nous n'en sommes pas encore là, hélas !

— Comment cela ?

— Je vais vous faire une énorme confidence : je meurs d'envie d'être dame patronnesse.

— Ah bah !... et d'où vient cette vocation soudaine ?

— Il y a longtemps que cela germe dans ma tête.

— Quelle est l'œuvre charitable assez heureuse pour ?...

— Aucune encore. En deux mots, voilà le mystère. Mais vous me promettez de ne pas vous moquer de moi ?

— Pouvez-vous penser !...

— J'adore la comédie de société. Je ne sais rien de si adorable, de si pimpant, de si éternellement divertissant.

— Je ne vois pas bien le point de jonction.

— Attendez donc. Mon mari ne veut pas entendre parler de théâtre chez lui. Les répétitions l'agacent (et c'est précisément ce qu'il y a de plus charmant). Alors j'ai pensé que si j'étais à la tête d'une œuvre charitable, je pourrais jouer la comédie pour nos pauvres... et sur un théâtre !... un vrai ! Comprenez-vous comme ce serait amusant ? Et le comte n'aurait aucun prétexte à faire valoir...

— Puisque ce serait pour les pauvres.

— Assurément.

— Votre mari serait hors de lui.

— Grand Dieu !... si cela pouvait être ! Je ne lui demanderais plus qu'une chose, c'est de n'y plus rentrer.

— Quels sont les heureux infortunés au profit desquels vous comptez exercer vos talents administratifs et artistiques ?

— Je n'en sais rien encore, parce que, pour mieux avoir l'œuvre entre les mains, j'entends la créer.

— Et puis cela a plus de... style.

— Mais le difficile est de trouver une charité nouvelle à exercer. Depuis quinze jours je me creuse

la tête pour trouver un titre piquant ; tout est exploité. C'est à se casser la tête contre les murs.

— N'est-ce pas la liste des sociétés de secours en activité que vous consultiez quand je suis entré ?

— Elle-même.

— Voyons cela. « Œuvre des enfants pauvres, — œuvre des pauvres enfants, — des enfants des pauvres, — des pauvres des enfants, — des pauvres petits enfants, — des enfants des petits pauvres... » etc., etc. Cette liste a tout l'air d'être dressée par le professeur de philosophie de M. Jourdain. « Belle marquise, vos yeux me font... »

— En attendant, je ne jouerai pas la comédie.

— Ne vous désolez pas encore. Nous avons le patronage des Saints.

— Le calendrier est envahi, de la circoncision à la Saint-Sylvestre.

— Nous avons les étrangers à protéger.

— Tout est conquis, jusqu'à la Chine.

— Les corps de métiers à soutenir.

— Tous ont leur œuvre protectrice.

— Voilà qui se complique et j'y perds mon latin.

— La belle affaire !... j'y perds bien plus que vous !

UN VALET DE PIED. — Madame la baronne de Saint-Claude demande si madame la comtesse est visible.

— La baronne est de bon conseil. (Au valet de pied.) Faites monter.

— Je vais vous dire adieu.

— Vous allez rester au contraire. Ce n'est pas trop de vos conseils et des siens.

LE VALET DE PIED. — Madame la baronne de Saint-Claude !

LA COMTESSE. — Que vous êtes bonne, chère belle, de vous être rappelée que j'étais chez moi le lundi.

LA BARONNE. — En vérité, chère mignonne, etc.

(Echange de fadeurs.)

LA COMTESSE, présentant ses hôtes l'un à l'autre. — M. de Cléry... La baronne de Sainte-Claude... (Saluts.) Venez à notre secours, baronne. Vous voyez deux âmes charitables aux abois. Nous nous cassons la tête pour trouver une bonne œuvre à faire.

LA BARONNE. — Ne vous mettez donc plus en peine; j'ai ce qu'il vous faut: une femme de quatre-vingt-sept ans qui a recueilli les huit enfants de sa bru morte en couches. Le père est en prison et la pauvre vieille...

LE Mis DE CLÉRY. — Vous n'y êtes pas, baronne; de ces misères-là, nous en avons à revendre.

LA BARONNE. — Eh bien, alors ?

LA COMTESSE. — Nous voulons monter une œuvre de bienfaisance.

LA BARONNE. — Bravo! j'en suis, et de grand cœur.

LA COMTESSE. — Je savais bien, moi, qu'on ne ferait pas en vain appel à votre excellent cœur.

LA BARONNE. — Et à qui venons-nous en aide ?

LA COMTESSE. — C'est là précisément ce que nous ne savons pas.

LA BARONNE. — Comment ?

LE Mis DE CLÉRY. — Non, en vérité. Le titre et le but restent à trouver.

LA COMTESSE. — Mais nous n'en comptons pas moins sur votre concours.

LA BARONNE. — Il vous est acquis.

LA COMTESSE. — Vous verrez comme cela sera amusant.

LE Mis DE CLÉRY. — On aura recours à votre talent.

LA COMTESSE. — Vous jouez la comédie à ravir, et nous voulons monter tous les ans une représentation au profit de... de... au profit, enfin, de nos si intéressants protégés.

LA BARONNE. — Comtesse, ma bourse est à vous, mais je ne joue plus la comédie.

LA COMTESSE. — Comment ?...

LE Mis DE CLÉRY. — Quel meurtre !

LA BARONNE. — Croyez-moi, organisez plutôt un bal ou des petites boutiques. Le théâtre de société ne produit rien ; il est usé jusqu'à la corde.

LE VALET DE PIED. — Madame la maréchale princesse de Tilsitt demande si madame la comtesse veut la recevoir.

— La maréchale ! assurément. Faites monter. — On n'a pas plus d'esprit.

— Plus de verve.

— Plus de...

LA MARÉCHALE. — Bonjour, comtesse, je n'ai jamais été si heureuse de vous voir. Je vous demande asile. On n'a pas idée de ce qui m'arrive. Sommes-nous en 93 ?

LA COMTESSE. — Que voulez-vous dire ?

LA MARÉCHALE. — Ces choses-là ne sont faites que pour moi. Quand vous montez en voiture, vous, comtesse... Tiens, vous étiez là, baronne ? je vous demande pardon, je ne vous avais pas vue. Bonjour Cléry, vous allez bien ? Je vais vous conter ce qui vient de m'arriver. Je monte en voiture pour venir

ici ; bon !... une autre serait arrivée tout droit, pas vrai ? vous auriez passé sur le pont de la Concorde et la chose était faite. Mon cocher, lui, a trouvé plus court de passer sur une vieille femme qui lui barrait le chemin. La voiture a fait un saut... mou. Vous ne connaissez pas cela, vous ? Moi, cela m'est arrivé si souvent que j'ai immédiatement su à quoi m'en tenir. Je me suis dit : Bon ! voilà Whattson qui me fait des frais. Je baisse la glace, je passe la tête, je regarde.... je ne m'étais pas trompée.

LE Mis DE CLÉRY. — Pourquoi gardez-vous cet écraseur à votre service ?

LA MARÉCHALE. — Comment ! pourquoi ? Vous n'avez donc jamais vu Whattson ?

LE Mis DE CLÉRY.—Jamais vous ne me l'avez présenté.

LA MARÉCHALE. — Si vous l'aviez vu, vous ne me poseriez pas une pareille question. C'est le garçon le plus gras, le plus rose, le plus frais qui se puisse voir. Il a six pieds quatre pouces, le menton bleu céleste, et la poudre lui sied à ravir. Il est encombré de fossettes et nul ne porte mieux que lui le lampion. Il est imperturbable, et s'il écrase de loin en loin quelques bonnes gens, il faut le lui pardonner, car il vous mène un train d'enfer.

LA BARONNE. — Et la victime ?

LA MARÉCHALE. — La victime criait comme si elle avait été écrasée par un porteur de choux. Et vous savez, Cléry, si mon coupé est léger.

LE Mis DE CLÉRY. — Le coupé, oui, mais le cocher ?

LA MARÉCHALE. — Toujours est-il que la foule s'est amassée. On a pris « *Plus vite que ça* » par la bride, et ça l'agace. Il s'est démené, Whattson a fouetté, où ?

qui ? je n'en sais rien. Un sergent de ville est arrivé, puis deux, puis trois ; les procès-verbaux allaient leur train ! et la foule grossissait de minute en minute. Fort heureusement, un brigadier a reconnu ma livrée. « Bon ! a-t-il dit, je sais ce que c'est ; laissez passer la voiture de madame la maréchale. » Puis, me saluant avec ce sourire qu'on réserve pour ses meilleures pratiques : « Nous dresserons notre procès-verbal comme à l'ordinaire. » Whattson a piqué des deux et me voilà.

LA BARONNE. — Mais... la victime ?

LA MARÉCHALE. — Voulez-vous que je vous dise ? Eh bien ! la victime se sera jetée sous les chevaux. Il y a des gens qui vivent de cela. J'en sais quelque chose. Tenez : il y a un bon vieux qui demeure rue des Nonnains-d'Hyères, que j'ai écrasé au moins trois fois. J'ai pris le parti de lui faire une rente pour m'en débarrasser. Vous ne sauriez croire combien cela fait perdre de temps.

LE Mis DE CLÉRY. — Est-ce une pratique que vous avez atteinte cette fois-ci ?

LA MARÉCHALE. — Non, c'est une recrue. Je n'ai pas encore vu celle-là. Elle prétend qu'elle a la vue basse. « Portez des lunettes, lui ai-je dit; on n'est plus coquette à votre âge. » Elle assure qu'elle n'a pas de quoi en acheter. Comme si on n'avait pas toujours de quoi acheter des lunettes ! En vérité, monsieur Haussmann, qui dépense tant d'argent pour l'entretien des voies publiques, devrait fournir des lunettes aux indigents. Je lui dirai cela.

LE Mis DE CLÉRY, illuminé. — Comtesse, comtesse, bénissez la maréchale.

LA MARÉCHALE. — Me bénir ? pourquoi faire ?

LE Mis DE CLÉRY. — Vous venez de nous sauver. Comtesse, vous vouliez créer une œuvre charitable, n'est-ce pas ? Quel but plus louable, plus utile, plus généreux, pouvez-vous vous proposer, que de prendre sous votre protection la myopie indigente ?

LA BARONNE. — C'est tout simplement sublime !

LA COMTESSE. — Cléry, mon bon Cléry, je vous comprends.

LA MARÉCHALE. — Vous êtes alors plus heureuse que moi.

LA COMTESSE. — Nous voulions fonder une œuvre de charité, mais le but manquait à nos bonnes dispositions. L'accident qui vient de vous arriver nous ouvre les yeux. Une institution charitable fait défaut à la France, nous allons combler cette lacune.

LA MARÉCHALE. — Je n'y comprends toujours rien, mais je suis des vôtres.

LA COMTESSE. — Si vous vous en mêlez, nous sommes certains du succès.

LA MARÉCHALE. — Comptez sur moi, mais nous aurons des sermons de charité. Je raffole des sermons de charité, moi !

LA COMTESSE. — Et puis nous jouerons la comédie !

LA BARONNE. — Et puis nous danserons !...

LE Mis DE CLÉRY.— Et puis nous aurons des petites boutiques !

LA COMTESSE. — Vite, Cléry, mettez-vous en campagne, trouvez-nous un local, dans un beau quartier.

LE Mis DE CLÉRY.— Quai des Lunettes, par exemple!

LA MARÉCHALE. — Vous n'êtes jamais sérieux.

LA BARONNE. — Mais quel titre prendrons-nous ?

LA COMTESSE. — C'est vrai, le titre est important.

LA MARÉCHALE. — Un si beau monument doit avoir une enseigne irrésistible. Nous n'avons pas besoin d'être clairs, soyons piquants.

LA BARONNE. — Voyons, Cléry, trouvez-nous cela.

LE Mis DE CLÉRY. — Attendez donc !... Nous disons : la vue basse... un chemin... de la... J'y suis ! j'ai votre affaire ! Merci saint Paul ! Nous appellerons notre œuvre : l'*Œuvre du chemin de Damas.*

TOUTES. — Bravo ! bravo ! vive Cléry.

(Entre le comte.)

LA MARÉCHALE. — Comment, comte, vous ici ?... chez vous ?... quelle nouveauté.

LE COMTE. — On m'a dit que vous veniez de monter, madame la maréchale, vous aussi baronne...

LA MARÉCHALE. — Oh ! ne vous excusez pas. Je constate seulement que cette maison est la seule où je ne vous aie jamais rencontré. Vous arrivez d'ailleurs fort à propos pour vous associer à notre bonne œuvre.

LA COMTESSE. — Ne parlez pas de cela à mon mari, il a les sociétés de bienfaisance en horreur !

LE COMTE, à la maréchale. — Le premier coup de canon est tiré et vous me rendrez cette justice que ce n'est pas moi qui ai mis le feu aux poudres.

LA COMTESSE. — C'est que vous avez sur la charité des manières de voir.... qui ne sont celles de personne... heureusement !

LA MARÉCHALE. — Oh ! dites-nous cela, comte, j'adore ce qui est original, moi.

LE COMTE. — A quoi bon, je ne cherche pas à faire des prosélytes.

LA BARONNE. — Vous avez tort. Si vous avez la foi, vous devez avoir l'ardeur : l'une sans l'autre est inutile.

LE COMTE. — Vous y tenez ?

LE Mis DE CLÉRY. — Allez, comte, allez donc. Je me mets de moitié dans vos idées.

LE COMTE. — Eh bien ! je hais cette charité factice qui n'a de la charité que le nom ; cette mendicité dorée qui n'est qu'un prétexte à flons-flons et à farira-dondaines. Autant je respecte les œuvres utiles et fécondes, autant je dédaigne ces mauvaises petites bonnes œuvres qui ne sont que des trompe-l'œil ; ces institutions parasites dont les membres, exploitant au profit de leurs plaisirs la charité qui n'en peut mais, blasent les gens les plus enclins à la charité. C'est parce que j'estime, honore „admire et respecte les organisations charitables, solidement basées sur la mutualité, que je déplore, maudis, déteste et méprise les désorganisations de charité qui ne sont que des prétextes à intrigues. C'est parce que je vénère mesdames F..., de Ber..., Open..., endossant chaque matin la robe de laine, quittant en modeste équipage leur hôtel pour visiter des taudis, faisant germer en même temps que le bien-être, l'amour du prochain là où régnaient la haine et la famine ; c'est parce que je les vénère que je dédaigne mesdames X., Y., W., etc., qui, après avoir fait adresser à tout l'Almanach Bottin une circulaire autographiée, commençant invariablement par ces mots : « Chargée de quêter pour l'œuvre si intéressante des*** » — organisent une fête qui absorbe le produit des quêtes et se croient quittes envers Dieu. Je n'aime pas la vertu par pro-

curation et regrette le temps où l'on faisait son salut soi-même. Les malheureux, au lieu de se trouver en face d'institutions qui leur inspirent ce même respect mêlé de défiance qu'ils ont pour le Mont-de-Piété, se prenaient à aimer ces pèlerins, ces pèlerines bénies qui venaient leur rendre visite les mains pleines d'aumônes, le cœur plein de consolations. Croyez-vous qu'ils s'attendrissent et vous bénissent lorsqu'ils lisent sur tous les murs que vous danserez à leur profit ? A tort ou à raison, ils se disent que c'est eux qui payent vos violons. Il se peut que je sois un sauvage, un huron, un yoloff, mais vous avez voulu savoir ce que j'avais sur le cœur, vous le savez.

LA COMTESSE. — Est-ce fini... Alceste ?

LE COMTE. Provisoirement, oui, Célimène.

LA MARÉCHALE. — Ma chère enfant, votre mari retarde de cinq cents ans. Mon cher comte, vous n'entendez rien à la pratique de la vie en l'an de grâce 1869. Vous seriez tout au plus bon à faire un capucin. Je me soucie peu, pour ma part, du mobile qui conduit l'or dans la bourse des quêteuses ; l'important est qu'il y pleuve. Quitte à vous scandaliser, j'ajouterai même que je fais plus de cas d'une œuvre fructueuse, rondement conduite, que d'une faillite saintement amenée. « Ils chantent, ils paieront, » disait un ministre qui s'y connaissait ; nous avons profité de cet avis et transformé ainsi son axiome : « Ils dansent, ils paieront. » Chaque jeté-battu fait tomber un louis dans une mansarde, et tout le monde est content. Nous exploitons au profit des misérables la vanité de toutes les façons, taillant ainsi une bonne petite vertu en plein vice. Nous sommes plus prati-

ques que vous, mon cher comte, et, ne vous déplaise, nous vous prouverons que vous n'avez pas le sens commun. Votre monologue m'a piquée au jeu. Comtesse, je suis des vôtres avec acharnement.

LA BARONNE. — Et moi, avec frénésie.

LA COMTESSE. — Notre œuvre fera parler d'elle.

LE COMTE. — Elle fera surtout parler de vous, et c'est bien ce que vous voulez.

LE Mis DE CLÉRY. — Lundi, lecture et discussion de la première circulaire, organisation du comité.

LA COMTESSE. — Jeudi, ici, à deux heures, assemblée, — voies et moyens, — choix de l'ouvrage dramatique à mettre en répétition.

LA BARONNE. — Puis après, le bal.

LA MARÉCHALE. — Puis le sermon.

LE Mis DE CLÉRY. — Puis les petites boutiques.

LA COMTESSE. — Allons-nous nous amuser !

LA BARONNE. — Nous ferons enrager, pour le moins, trente œuvres de bienfaisance.

LA MARÉCHALE. — Nous les écraserons !

LA COMTESSE. — Nous les pulvériserons !

LE Mis DE CLÉRY. Nous les anéantirons !

LE COMTE. — Vive la charité !

COMMENT FUT DISSOUTE

L'ŒUVRE DU CHEMIN DE DAMAS

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE DU LUNDI, 24 FÉVRIER 1869

Présidente d'honneur : Mme la Maréchale Princesse de Tilsitt ;
Présidente : Mme la Comtesse O'Tempora O'Morès[1] ;
Vice-Présidentes : Mmes la Baronne de Saint-Claude ; la Marquise de la Tour de Pise ;
Questrice : Mme la Vicomtesse Ramponeau de Saint-Emilion ;
Membre du comité : Mme la Duchesse Candide de la Villette ;
Secrétaire rapporteur : M. le Marquis de Cléry.

La séance est ouverte à 2 heures 37 minutes.

[1] Les O'Tempora O'Morès appartiennent à une des plus anciennes familles d'Irlande. En 1770, un O'Tempora O'Morès résista victorieusement à Henri II d'Angleterre ; ses descendants se sont fixés en France sous Louis XV.

Présidence de madame la maréchale princesse de Tilsitt.

LA MARÉCHALE. — Mesdames, je demande à ouvrir la séance en adressant des remercîments à notre ami Cléry. On ne pouvait pas mieux choisir le siége de notre comité ; on ne pouvait pas le meubler avec plus de goût.

LA BARONNE. — Je me joins à notre honorable présidente et vote à Cléry un cotillon hors-tour.

LA MARÉCHALE. — Accordé à l'unanimité.

LA COMTESSE. — La chambre du conseil est du dernier galant.

LA VICOMTESSE. — Cette grande table a tout à fait bon air. On se croirait au conseil d'État.

LA DUCHESSE. — Seulement, Cléry, vous n'avez pas eu pitié de nos jambes.

CLÉRY. — Comment! duchesse, nous sommes au premier.

LA DUCHESSE. — Oui, mais il y a un entresol.

LA MARÉCHALE. — Vous auriez dû choisir un sous-sol pour la duchesse.

LA DUCHESSE. — Vous riez... Eh bien! je suis certaine d'avoir compté vingt marches, pour le moins.

CLÉRY. — Il y en a vingt-deux.

LA DUCHESSE. — Vous voyez!

LA BARONNE. — Je parierais que c'est Duval qui a meublé cela!

CLÉRY. — Et vous gagneriez, baronne.

LA BARONNE. — Il n'y a que lui pour marier le rouge et le vert, le solferino et le pistache.

LA MARQUISE. — C'est charmant parce que c'est sérieux sans être trop sévère. Il y a de l'or partout.

LA MARÉCHALE. — Et nous payons cela ?

CLÉRY. — 27,842 fr. 38 centimes.

TOUT LE CONSEIL. — Vous dites ?...

CLÉRY. — 27,842 fr. 38 centimes.

LA MARÉCHALE. — Ce n'est pas possible !... 27,800 et tant de francs pour sept fauteuils, une table, un tapis, des rideaux, une pendule...

CLÉRY. — J'ai obtenu un rabais de 215 fr. 12 c. ; mais la pendule vient de chez Barbedienne.

LA MARÉCHALE. — Et la glace ?

CLÉRY. — De Saint-Gobain.

LA MARÉCHALE. — Et le garde-feu ?

CLÉRY. — De chez Denière.

LA MARÉCHALE. — Ah çà, qu'a-t-il donc fourni de si extraordinaire ce M. Duval ?

CLÉRY. — Sa note d'abord...

LA DUCHESSE. — Je comprend alors qu'il achète toujours le bœuf gras...

LA MARÉCHALE. — Ce n'est pas le même, duchesse.

CLÉRY. — Nous sommes débiteurs en ce moment de 35,582 fr. 07 c., y compris un semestre de loyer payé d'avance.

LA MARÉCHALE. — Oh ! oh !... Il est grand temps de songer aux recettes. Vite, vite, Cléry, dites-nous ce que nous avons à faire. Vous êtes notre guide.

CLÉRY. — Madame la maréchale, je vous demanderai la parole pour la lecture d'un rapport sur le but de l'œuvre que nous fondons.

LA COMTESSE. — Mais nous savons toutes à quoi nous en tenir là-dessus.

LA VICOMTESSE. — Ne vaudrait-il pas mieux nous occuper sans retard des fêtes que nous voulons donner !

LA COMTESSE. — Assurément.

CLÉRY. — Je ferai respectueusement remarquer que dans les assemblées délibérantes, aussi bien à l'étranger qu'en France, on lit quelque chose au début de toutes les séances. Si dès à présent nous rompons avec les traditions...

LA MARÉCHALE. — Allons, Cléry, ne rompez pas... Mais, pour l'amour de Dieu ! soyez bref.

CLÉRY, après avoir bu un verre d'eau sucrée. — Mesdames !

LA DUCHESSE. — Est-ce bon ce que vous buvez là ?

CLÉRY. — C'est de l'eau sucrée, duchesse.

LA DUCHESSE. — Vous seriez bien aimable de m'avoir pour la prochaine fois du sirop de coing.

LA BARONNE. — Et pour moi du sirop de cerises.

LA MARÉCHALE. — Nous n'en finirons pas, mesdames, si nous interrompons toujours Cléry. Allez, mon cher ami.

CLÉRY. — Mesdames, je ne vous dissimulerai pas que mon émotion est grande lorsque j'aborde...

LA MARÉCHALE. — Cléry, vous me chercherez un fauteuil plus bas pour la prochaine séance. On est perché sur celui-ci comme sur un prunier.

CLÉRY. — Je ne l'oublierai pas, madame la présidente, et je reprends : Mesdames, je ne vous dissimulerai pas que mon émotion est grande...

LA VICOMTESSE. — Vous nous dites cela avec un

petit air dégagé qui n'est pas du tout en harmonie avec vos paroles.

LA MARÉCHALE. — Cléry, puisqu'on vous a interrompu, — ce que je déplore!... — j'en profiterai pour réclamer une sonnette. Une présidente sans sonnette, c'est un clocher sans carillon.

CLÉRY. — Vous aurez un clochette, princesse, une clochette en or...

LA MARÉCHALE. — Il n'est pas nécessaire qu'elle soit en or, en argent cela suffira.

CLÉRY. — Puis-je continuer?

LA MARÉCHALE. — Vous devriez avoir fini.

CLÉRY. — Mesdames, je ne vous dissimulerai pas que...

LA COMTESSE. — Ah! bonté divine!... est-ce que vous allez nous lire tout ce gros cahier ?

LA VICOMTESSE. — Où avez-vous pu trouver le temps et la patience nécessaires pour écrire tout cela ?

CLÉRY.— Rassurez-vous, mesdames, notre employé a copié mon travail.

LA MARÉCHALE. — Notre employé?... Nous avons un employé ?

CLÉRY. — Il le faut bien.

LA DUCHESSE. — Ah ! c'est charmant!

LA MARÉCHALE. — Est-il jeune, a-t-il de l'espr it, a-t-il l'usage du monde? est-il joli garçon?

CLÉRY.— C'est tout ce que l'on peut avoir de mieux pour 1,200 fr.

LA COMTESSE. — Comment, 1,200 fr. !... il n'a pas que cela pour vivre, j'espère? Il a de la fortune ?

CLÉRY. — Mon Dieu, non, comtesse, nous sommes sa seule ressource.

LA COMTESSE. — Alors, il faut lui donner 2,500 fr.

LA DUCHESSE. — 3,000, c'est un chiffre rond.

LA MARQUISE. — 3,600 fr., cela fait 300 fr. par mois.

CLÉRY. — Arrêtez, mesdames, arrêtez !

LA COMTESSE.— Vous lui demanderez s'il sait écrire la musique ; parce que, lorsqu'il n'aura rien de mieux à faire, je lui donnerai des partitions à copier.

LA BARONNE.— Je lui confierai l'expédition de mes menus.

LA VICOMTESSE.—Je le chargerai de quelques courses.

LA MARÉCHALE. — S'il est vraiment aussi bien que vous le laissez entendre, je le ferai venir tous les soirs, pour nous lire les journaux après le dîner. Je ne connais rien d'adorable comme de dormir pendant qu'à côté de vous on lit à haute voix.

CLÉRY. — En attendant, mesdames, je vous demanderai la permission de reprendre la lecture de mon rapport.

LA MARÉCHALE. — C'est un droit que vous avez, je veux bien le croire, mais vous en abusez singulièrement.

CLÉRY, imperturbable. — Mesdames, je ne vous dissimulerai pas que mon émotion est grande lorsque...

LA MARQUISE. — Vous ne trouvez pas qu'il fait affreusement froid ?

LA DUCHESSE.— En effet, un peu de bois serait bien placé dans ce foyer frileux.

LA MARÉCHALE. — Cléry, mon cher ami, est-ce que vous auriez la bonté ?...

CLÉRY, après avoir mis du bois dans la cheminée. — Je disais donc combien mon émotion est grande lorsque...

LA MARÉCHALE. — Est-ce que vous en avez encore pour longtemps comme cela ? — Dites-nous donc tout bêtement la chose, ça n'est pas difficile.

CLÉRY. — Pour vous, je ne dis pas...

LA MARÉCHALE. — Vous êtes encore poli.

CLÉRY. — Pour vous... qui avez la parole facile. Je vous ferai remarquer que j'ai écrit 27 pages et il serait bien dur de me les supprimer.

LA MARÉCHALE. — Vous les ferez imprimer, Cléry, et puisque cela vous gêne de parler, je me donne la parole. En deux mots, voilà la chose : — Nous sommes toutes plus ou moins mariées, or, lorsque la charité nous offre le moyen de faire de saintes fugues dans des régions plus libres, nous serions absurdes de n'en pas profiter. Faire un heureux mélange de plaisir et de charité, fondre dans un touchant concert Strauss et Stradella, danser par vertu, dévaliser par charité, n'est-ce pas, mesdames et monsieur, le but auquel nous devons tendre ?... Ma parole d'honneur, je crois qu'on ne m'écoute pas plus que si Cléry avait la parole.

LA MARQUISE. — Je vous demande pardon, nous écoutons.

LA MARÉCHALE.— Merci ! la baronne expédie sa correspondance, la vicomtesse dessine ma charge et la duchesse fait des cocottes.

LA COMTESSE. — Si nous arrivions tout de suite au fait.

LE COMITÉ. — Oui, au fait ! au fait !...

LA MARÉCHALE. — Comtesse, je vous passe la présidence, j'en ai assez.

PRÉSIDENCE DE LA COMTESSE O'TEMPORA O'MORÈS.

LA MARÉCHALE. — Cela me va d'autant mieux que l'on est fort mal sur le fauteuil présidentiel.

LA COMTESSE. — Mesdames, je rouvre la séance.

LA MARÉCHALE. — Vous pouvez dire hardiment que vous l'ouvrez.

LA COMTESSE. — Nous sommes toutes d'accord sur ce point que nous voulons jouer la comédie.

LA VICOMTESSE. — Il n'y a rien eu de décidé à ce sujet.

LA BARONNE. — J'ai toujours cru que nous commencerions par un bal.

LA DUCHESSE. — Pas du tout, pas du tout.

LA COMTESSE. — Il n'a jamais été question de bal.

LA VICOMTESSE. — Vous voyez !

LA MARÉCHALE. — On devait avoir un sermon de charité. J'ai même tâté à ce sujet le père Balthazar et il m'a promis...

LA MARQUISE. — Moi je n'ai accepté d'entrer dans le comité que parce que l'on m'a parlé de petites boutiques.

LA COMTESSE. — Par exemple !

LA DUCHESSE. — J'ai toujours entendu parler d'une loterie et j'ai même brodé dans ce but...

CLÉRY.— Il faudrait pourtant vous mettre d'accord.

LE COMITÉ. — Bal !... petites !... Balthazar !... boutiques !... sermon !... comédie !... tombola !... indignités !... etc.

LA COMTESSE. — J'en ai assez !... Cléry, je vous passe la présidence.

PRÉSIDENCE DU MARQUIS DE CLÉRY.

CLÉRY, criant. — Mesdames, je ne vous dissimulerai pas que mon émotion...

LE COMITÉ, air des lampions. — Pas d'discours ! pas d'discours !...

CLÉRY. — Je demande le silence...

LA COMTESSE. — Je suis certaine de ce que j'ai avancé.

CLÉRY. — Pour ma proposition...

LA DUCHESSE.— Vous prétendez toujours, ma chère, en savoir plus long que les autres.

CLÉRY. — Qui mettra tout le monde d'accord ?

LE COMITÉ. — Écoutez, écoutez !

CLÉRY. — Je propose de tirer au sort le divertissement par lequel nous allons commencer.

LA MARÉCHALE. — Cléry, vous êtes un grand homme.

LA BARONNE. — Cléry est l'égal des dieux.

CLÉRY. — Nous allons tailler des bulletins et voter.

LA MARÉCHALE. Bien dit.

(Chaque membre du Comité réduit en petits carrés tout le papier qu'il a devant lui.)

CLÉRY. — La ! la !... c'est trop de zèle, un carré par personne suffisait. Enfin ! Nous allons écrire le divertissement auquel nous donnons la préférence..... ployer..... mêler et la personne la plus innocente tirera.

(Un silence imposant succède au tumulte. Chacun écrit avec recueillement. Les papiers sont ensuite reçus par Cléry et déposés dans une corbeille.)

CLÉRY. — Il reste à décider quelle est la main la plus innocente.

LA MARÉCHALE. — La vôtre, Cléry, la vôtre.

CLÉRY. — Qu'en savez-vous ?

LA MARÉCHALE. — Il ne peut pas y avoir de doute là-dessus. Règle générale, Cléry,—retenez bien ceci : là où plusieurs femmes et un homme sont réunis, l'homme est le plus innocent.

CLÉRY. — Soit !... je me couronne de fleurs d'oranger et je tire.

(Silence et émotion.)

CLÉRY déploie un bulletin et lit. — « Quel est de tous les héritages le « plus agréable à transmettre ? » (Avec désespoir.) Mais ce n'est pas cela qu'on a demandé.

LA DUCHESSE. — Oh ! la bonne idée ! si nous faisions un tour de secrétaire ?

CLÉRY, qui sent son autorité lui échapper. — Mesdames, mesdames, nous ne sommes pas ici pour cela ! Pensez aux pauvres myopes,... à saint Paul,... au chemin de Damas...

LA VICOMTESSE. — Cléry, vous êtes trop sérieux.

CLÉRY. — Supprimons ce bulletin et continuons. « (Lisant.) Demande. — La femme qui a quatre amants « est-elle plus coupable que celle qui n'en a qu'un ? » Encore !...

LA MARQUISE. — Cléry, mon petit Cléry, laissez-nous faire un tour de secrétaire. C'est si amusant ! Après cela, nous serons entièrement à vous.

CLÉRY. — L'une après l'autre ?

LA MARÉCHALE. — Cléry, vous vous décolletez.

CLÉRY. — C'est à en devenir fou. J'abdique et passe la présidence à la baronne.

PRÉSIDENCE DE LA BARONNE DE SAINT-CLAUDE.

LA BARONNE.— Mesdames, je n'ai pas, comme l'honorable préopinant, la prétention de diriger les masses. J'ai toujours été et serai jusqu'à mon dernier soupir de l'avis de la majorité. Donc, va pour un tour de secrétaire.

LE COMITÉ. — Bravo ! à la bonne heure !

(Le Comité se met au travail avec ardeur. Les réponses suivent les questions de près. La duchesse se fait seule attendre.)

LA BARONNE. — Eh bien, duchesse, votre bulletin?

LA DUCHESSE. — Vous me pressez trop; c'est très-embarrassant cette question-là.

LA BARONNE. — Mettez n'importe quoi, mais n'interrompez pas les travaux du Comité.

LA DUCHESSE, tendant son bulletin. — Ma foi, tant pis!

LA BARONNE. — Du silence, mesdames, je vais relever les bulletins et en donner lecture. Ecoutez, Cléry.

CLÉRY. — C'est inutile, baronne, les pièces seront jointes au procès-verbal.

LA BARONNE. — Soit. Je commence.

« *Demande* : Quel est de tous les héritages le plus
» agréable à transmettre ?
» *Réponse* : La vie. »

LA DUCHESSE. — Oh ! oh ! voilà qui me paraît léger.

LA BARONNE.— Il me semble que je reconnais l'écriture de...

LA VICOMTESSE. — Vous n'avez pas le droit de reconnaître les écritures.

LA BARONNE.— Cela me suffit. Nous savons à quoi nous en tenir. Je continue.

« *Demande :* Quelles sont les eaux les plus désagréables ?

» *Réponse :* Les os de Madame de... »

— Faut-il nommer ?

LA MARÉCHALE. — Pas devant Cléry. Faites passer le bulletin.

(Le bulletin passe de main en main jusqu'à Cléry exclusivement.)

LA BARONNE. — « *Demande :* Qu'est-ce qu'il y a de plus désagréable qu'un mari ? »

Il n'y a pas de réponse.

LA DUCHESSE. — Dame ! c'est une si drôle de question ; est-ce que je sais, moi...

LA COMTESSE. — Voilà qui est flatteur pour le duc. Enfin, tout ceci est bien entre nous, n'est-ce pas ?

LA BARONNE. — Je continue :

« *Demande :* La femme qui a quatre amants est-
» elle plus coupable que celle qui n'en a qu'un ?

» *Réponse :* Assurément oui, puisqu'elle en enlève trois aux autres. »

LA DUCHESSE. — Ceci est d'une égoïste.

LA MARQUISE. — N'allez-vous pas défendre la femme aux quatre amants ?

LA DUCHESSE. — Non certes, envieuse marquise.

LA BARONNE. — Je reprends.

« *Demande :* Quel est l'homme que vous aimez le mieux ?

» *Réponse :* L'autre. »

LE COMITÉ, scandalisé. — Oh !

CLÉRY. — Je ferai remarquer que vous êtes toutes scandalisées ; toutes, y compris l'auteur de cette réponse désespérante.

LA DUCHESSE. — Vous voulez dire : encourageante.

LA BARONNE. — Si nous reprenions la séance? Cléry, brûlez ces autographes, s'il vous plaît.— C'est cela. — Maintenant, mesdames, nous allons voter. Que chacune de nous inscrive sur un bulletin la fête par laquelle elle désire qu'on commence.

(Le vote se prépare. Toutes les plumes sont déclarées détestables, l'encre est trop blanche.)

LA BARONNE.—Résultat du scrutin. Inscrivez, Cléry.

CLÉRY. — J'y suis.

LA BARONNE, déployant un premier bulletin. — Spectacle.

CLÉRY. — Un pour spectacle.

LA BARONNE. — Bal.

CLÉRY. — Un pour bal.

LA BARONNE. — Petites boutiques.

CLÉRY. — Un pour les petites boutiques.

LA BARONNE. — Sermon de charité.

LA MARÉCHALE. — Voilà qui est trop fort.

CLÉRY. — Un pour le sermon.

LA BARONNE. — Loterie.

CLÉRY. — Un pour la loterie.

LA BARONNE. — Et pour finir : Quête à domicile.

CLÉRY. — Un pour la quête. En présence de ces avis tous différents le résultat du vote est nul.

(Le tumulte est à son comble, on discute, on se querelle.)

LA MARÉCHALE. — Mais, Dieu me pardonne! Cléry n'a pas voté.

CLÉRY. — Comme secrétaire, je ne sais si je dois... Et puis, ma situation est des plus embarrassantes.

LA BARONNE. — Cléry, si vous votez pour un bal, je vous accorderai ce que vous savez bien.

LA MARQUISE. — Cléry, si vous votez pour les petites boutiques, je vous accorde une discrétion.

LA DUCHESSE. — Je n'en aurai pas le démenti ! Cléry si vous votez pour une loterie, nous ferons ce que vous m'avez demandé.

LA VICOMTESSE. — Cléry, mon cher petit Cléry...

LA COMTESSE. — Mon bon petit Cléry...

LA MARÉCHALE. — Mesdames ! mesdames !... moins d'ardeur, je vous prie, et un peu plus de bonne foi. Tirons au sort.

CLÉRY. — C'est mal, madame la maréchale, ce que vous faites là. Pourquoi m'enlever tous mes petits profits ?

LA MARÉCHALE. — Laissez-moi donc tranquille, bon apôtre, qui sait si vous n'avez pas été payé d'avance ?

CLÉRY. — Je proteste.

LA MARÉCHALE. — C'est bon, c'est bon. Votons, s'il vous plaît.

LA BARONNE. — Nous n'en finirons jamais. Je passe la présidence à la marquise.

PRÉSIDENCE DE LA MARQUISE DE LA TOUR DE PISE.

LA MARQUISE. — Mesdames, nous allons tirer au sort.

LA VICOMTESSE. — Vous m'excuserez si je m'en vais, mais on m'attend à quatre heures à l'autre bout de Paris.

LA MARQUISE. — Attendez au moins le résultat du vote.

LA VICOMTESSE. — Impossible, ma chère amie, la duchesse votera pour moi.

(Elle sort. — La baronne met son chapeau devant la glace.)

LA MARQUISE. — Est-ce que vous partez aussi ?

LA BARONNE. — Worth m'attend à quatre heures

moins cinq. Il a promis de m'essayer le costume qu'il me fait pour le bal du ministère de la guerre.

LA MARQUISE. — Oh! dites-nous quel costume vous avez choisi ?

LA BARONNE. — Non, non, c'est impossible.

LA COMTESSE. — Nous n'en parlerons à personne, parole d'honneur.

LA BARONNE. — Voyons, j'y consens ; mais alors, confidence pour confidence ?

LA MARQUISE. — Soit, et je donne l'exemple. J'ai fait choix d'un costume de « Pois de senteurs » rose et violet, avec des enroulements de feuillage autour de la jupe et une frange tout agrémentée de cassolettes.

LA DUCHESSE. — Oh ! que je suis donc fâchée de n'avoir pas eu cette idée-là. Ce sera charmant.

LA MARQUISE. — Et vous, duchesse, quel costume porterez-vous ?

LA DUCHESSE. — Je m'habille en « berger grec » une espèce de berger Pâris.

LA MARÉCHALE. — Est-ce que ce n'est pas un peu nu, ce costume-là ?

LA DUCHESSE. — C'est nu, oui, mais j'ai entendu dire cent fois que le nu n'est pas aussi inconvenant que le décolleté. Et alors...

LA MARÉCHALE. — Vous vous en donnez à cœur joie.

LA COMTESSE. — Moi, je me déguise en « soupir d'amour. »

LA BARONNE. — Juste ciel! qu'est-ce que c'est que ce costume-là?

LA COMTESSE. — Vous en aurez la surprise. C'est d'un vaporeux ! d'un léger !... C'est Marcelin qui l'a dessiné.

LA BARONNE. — C'est tout dire. Eh bien, moi, j'hésite entre un costume de « marchande de mouron... »

LA MARÉCHALE. — Voulez-vous donc exploiter la gourmandise de vos danseurs ?

LA BARONNE. — Et un costume de « Mappemonde. »

LA COMTESSE. — Comment entendez-vous cela ?

LA BARONNE. — Eh bien, oui : — un plan en relief. Ici des montagnes, là des vallées, des forêts, etc., etc.

LA MARÉCHALE. — Il y aura de quoi se perdre.

LA COMTESSE. — C'est la géographie mise à la portée de tout le monde.

LA VICOMTESSE. — Il faut choisir ce costume, baronne, croyez-moi ; vous ne trouverez rien de plus piquant.

LA MARÉCHALE. — Et où placerez-vous les antipodes ?

LA BARONNE. — Puisque je vous dis qu'il n'y a encore rien de décidé.

LA MARÉCHALE. — Je vous garantis un succès fou.

LA BARONNE. — Mais vous, maréchale, comment vous costumerez-vous ?

LA MARÉCHALE. — Oh ! moi je bataille avec Mme Prevost. Elle veut me composer un costume d' « Océan Pacifique, » avec des poissons noyés dans la gaze verte, du corail, des perles, des roseaux, tout le diable et son train.

LA BARONNE. — Mais ce sera tout simplement adorable. Sur quoi pouvez-vous n'être pas d'accord ?

LA MARÉCHALE. — Ah ! voilà ! Elle veut absolument choisir l'heure de la marée basse et j'insiste pour la marée montante. Nous en sommes là. Mais, mesdames, si nous reprenions le vote ? nous voilà, si je

ne me trompe, bien plus près de Charenton que de Damas.

LA BARONNE. — Pardonnez-moi de vous dire adieu, mais je devrais déjà être partie.

LA MARQUISE. — Attendez-moi, nous partirons ensemble. Je ne vous demande que le temps de mettre mon chapeau.

LA COMTESSE. — Quoi! vous nous abandonnez? Vous renoncez à la présidence?

LA MARQUISE. — J'en suis désolée, mais mon mari m'attend.

LA COMTESSE. — Qu'il attende.

LA MARQUISE. — C'est pour m'acheter un bracelet.

LA COMTESSE. — C'est différent.

(La baronne et la marquise sortent.)

CLÉRY. — Faut-il inscrire le vote des absentes?

LA COMTESSE. — Assurément, non.

LA DUCHESSE. — Elles ont cependant aussi bien que nous le droit de voter; et puisque nous avons leurs bulletins...

LA COMTESSE. — Elles n'avaient qu'à rester.

LA DUCHESSE. — Je trouve cela abominablement injuste, et si vous procédez ainsi je ne voterai pas non plus.

LA COMTESSE. — A votre aise, ma chère amie.

(La duchesse sort.)

LA MARÉCHALE. — Décidément, tout cela n'est pas sérieux et je m'en vais. Une autre fois, comtesse, quand vous me demanderez mon concours, choisissez mieux votre Comité.

(La maréchale sort.)

LA COMTESSE. — Cléry, c'est votre faute aussi. Vous

avez mené tout cela très-mal. Je ne vous reverrai de ma vie.

(La comtesse sort.)

CLÉRY seul. — C'est de la présomption, comtesse; vous savez bien que vous ne pouvez pas vous passer de moi. (Il sonne.) Ce que je vois de plus clair dans tout ceci, c'est que j'aurai à payer le loyer, le mobilier.... et le reste.

(Entre l'employé.)

M. DUCLUSEAU. — Monsieur le marquis a besoin de moi ?

CLÉRY. — Vous voudrez bien mettre de l'ordre dans ces papiers et les porter chez moi.

M. DUCLUSEAU. — Ils y seront avant une heure.

CLÉRY. — J'ai le plaisir de vous annoncer, que dans la séance de ce jour vos appointements ont été portés à 3,600 francs.

DUCLUSEAU. — Oh! monsieur le marquis, que de bonté; comment reconnaîtrai-je jamais?...

CLÉRY. — Je dois à la vérité de dire que je n'y suis pour rien. Ce sont ces dames que vous aurez à remercier.

(M. Ducluseau ayant ramassé les papiers épars sur la table, se dispose à sortir.)

CLÉRY. — Ah! à propos, je dois en même temps vous prévenir que vos fonctions cessent à partir de ce jour.

M. DUCLUSEAU. — Oh! monsieur le marquis!... pourquoi donc cela ?

CLÉRY. — Pleurez, monsieur Ducluseau, sur l'œuvre du chemin de Damas; elle a cessé d'exister.

COMMENT FUT RECONSTITUÉE

L'ŒUVRE DU CHEMIN DE DAMAS

Monsieur Marcelin, directeur du journal
la Vie Parisienne.

L'intérêt tout particulier que vous avez paru prendre à l'œuvre si intéressante du Chemin de Damas, me fait un devoir de vous annoncer que le Comité un moment dissous, s'est reconstitué. La nécessité d'accomplir quelques rentrées, ne fût-ce que pour payer nos frais d'installation, a décidé les membres du Comité à oublier leurs dissensions, d'ailleurs plus apparentes que réelles. Tous les amours-propres se sont apaisés, et une nouvelle séance, dont vous trouverez ci-joint le procès-verbal, a eu lieu hier.

Veuillez prêter à nos travaux la bienfaisante publicité dont vous disposez, et, le ciel aidant, non-seulement nous payerons nos dettes, mais la myopie indigente aura de nombreux défenseurs.

Dans cet espoir, je vous prie, Monsieur, de recevoir, avec nos remercîments anticipés, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Secrétaire général du Comité de l'Œuvre du Chemin de Damas,

Marquis DE CLÉRY.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE DU MERCREDI, 1er AVRIL 1869

Présidente d'honneur :	Mme la Maréchale, Princesse de Tilsitt;
Présidente :	Mme la Comtesse O'Tempora O'Morès;
Vice-Présidentes :	Mmes la Baronne de Saint-Claude; la Marquise de la Tour-de-Pise;
Questrice :	Mme la Vicomtesse Ramponeau de Saint-Émilion;
Membre du Comité :	Mme la Duchesse Candide de la Villette;
Secrétaire général :	Mr le Marquis de Cléry.

La séance est ouverte à 2 heures 30 minutes.

LE MARQUIS DE CLÉRY. — Madame la maréchale, si vous voulez prendre place au fauteuil...

LA MARÉCHALE. — Jamais de la vie!... On y est trop mal assise.

CLÉRY. — Ce n'est plus le même, et je vous prie de remarquer que vous avez une sonnette auprès de laquelle la cloche du Corps législatif n'est qu'un grelot de carton.

LA MARÉCHALE. — Non, décidément, je ne me soucie pas de présider aujourd'hui. J'ai très-mal à la gorge; c'est à peine si je puis parler.

CLÉRY. — Madame la comtesse, voulez-vous, alors, prendre place ?

LA COMTESSE. — Pour rien dans le monde je ne présiderais. J'ai une migraine affreuse.

CLÉRY. — Baronne ?

LA BARONNE. — Mon cher Cléry, je m'en suis trop mal tirée l'autre jour...

CLÉRY. — Vous vous calomniez, je vous assure.

LA BARONNE. — Et puis j'ai un rhume qui m'absorbe.

CLÉRY. — Marquise, vous allez nous tirer d'embarras. Le fauteuil vous tend les bras.

LA MARQUISE. — Qu'il les tende tout à son aise. Si on se jetait dans tous les bras qui se tendent vers vous!... Je suis d'ailleurs trop fatiguée pour présider. J'ai passé une nuit affreuse.

CLÉRY. — Qui nous présidera alors ?

LA VICOMTESSE. — Pas moi. J'ai un mal de dents qui me rend folle.

LA DUCHESSE. — Et moi une grippe qui me rend bête.

LA MARÉCHALE. — Bah ! vous devez en avoir l'habitude..., depuis que vous nous parlez de cette grippe.

LA DUCHESSE. — Cela ne fait qu'augmenter tous les jours.

LA MARÉCHALE. — Cela promet ! Cléry, mon cher ami, je ne vois que vous qui puissiez nous présider. Nous serons d'ailleurs bien plus à notre aise avec vous qu'avec tout autre. N'est-ce pas, mesdames ?

TOUTES. — Assurément.

LA BARONNE. — Cléry ne m'impose pas le moins du monde.

CLÉRY, prenant place et agitant la sonnette à tour de bras. — Je me dévoue.

LA MARÉCHALE. — Holà! Ho! Cléry, pour l'amour de Dieu, ne carillonnez pas comme cela à toute volée; vous nous fendez la tête.

CLÉRY. — La séance est ouverte. Lirai-je le procès-verbal?

LA DUCHESSE. — C'est inutile. Nous l'avons toutes lu dans la *Vie Parisienne*.

CLÉRY. — Le procès-verbal est adopté. L'ordre du jour appelle la discussion sur le choix de l'œuvre littéraire que nous allons mettre à l'étude.

LA MARÉCHALE. — Il faut avant tout décider quel local nous adoptons.

LA DUCHESSE. — J'ai pensé toute la nuit à une combinaison adorable qui ferait pleuvoir l'argent dans nos coffres.

CLÉRY. — La parole est à madame la duchesse Candide de la Villette.

LA DUCHESSE. — Mesdames...

LA MARÉCHALE. — Pardon, duchesse, si j'interromps le plus beau passage de votre discours, mais, pour l'amour de Dieu, Cléry, ne donnez pas ainsi la parole devant moi. Chaque fois que j'entends donner la parole à quelqu'un, il me semble que c'est un vol qui m'est fait. L'envie d'interrompre s'empare de moi et alors...

CLÉRY. — Je vous remercie de m'avoir prévenu, madame la maréchale, je modifierai ma formule à l'avenir. — Duchesse, madame la maréchale vous confie la parole. (A la maréchale.) Est-ce mieux?

(La maréchale fait signe que oui.)

LA DUCHESSE. — Je disais donc qu'il m'est venu une idée si ingénieuse que vous me voyez encore étonnée de l'avoir eue.

LA MARÉCHALE. — Ah ! mon Dieu ! vous m'effrayez.

LA DUCHESSE. — J'ai pensé que si nous donnions nos représentations dans la salle du nouvel Opéra nous ferions sûrement de l'argent.

LA MARÉCHALE, bas à Cléry. — Là !... qu'est-ce que je disais !

LA VICOMTESSE. — Pourquoi pas dans les catacombes ?

LA DUCHESSE, froissée. — On ne me comprend jamais, ou plutôt on fait semblant de ne pas me comprendre.

CLÉRY. — Madame la duchesse, je vous en prie, développez votre idée.

LA DUCHESSE. — A quoi bon ? il y a un parti pris de tourner tout ce que je dis en ridicule.

LA COMTESSE. — Le Conservatoire est assurément ce qu'il y aurait de mieux.

LA BARONNE. — Oui, mais c'est si petit.

LA MARÉCHALE. — Qu'est-ce que cela fait ? nous ferons deux ou trois billets par place.

LA MARQUISE. — Et comment se placera-t-on ?

LA MARÉCHALE. — Est-ce que je sais ! c'est l'affaire des ouvreuses et de nos commissaires. Quand on veut réussir, ma chère, il ne faut pas voir des obstacles partout.

LA MARQUISE. — Je ne dis pas, mais enfin il faut être honnête, même quand on fait une bonne action.

LA MARÉCHALE. — Tout ce qu'on fait au profit des pauvres est sanctifié. Et puis, enfin, qui veut la fin...

CLÉRY. — Veut les moyens. Est-on d'accord sur le choix du Conservatoire ?

TOUTES. — Oui, oui, le Conservatoire.

CLÉRY. — Permettez-moi, mesdames, de vous féliciter. Ce touchant accord abrégera considérablement notre besogne. C'est grâce à ces concessions mutuelles, à ce tact parfait, à ces...

LA MARÉCHALE. — Halte-là ! Cléry. Vous croyez-vous à Notre-Dame, et le carême vous monte-t-il au cerveau ?

CLÉRY. — En ce temps de vie ascétique, madame la maréchale, je crois avoir droit à votre indulgence.

LA MARÉCHALE. — Allez, et ne prêchez plus, mon enfant.

CLÉRY. — Donc, la représentation aura lieu au Conservatoire! Il s'agit maintenant de choisir l'ouvrage que nous allons mettre en répétition.

TOUT LE MONDE. — Je demande la parole !... la parole !... la parole !...

CLÉRY. — L'une après l'autre, s'il vous plaît.

LA MARÉCHALE. — Donnez la parole à qui vous voudrez, Cléry ; moi je la prends.

LA DUCHESSE. — C'est révoltant.

LA VICOMTESSE. — C'est injuste.

CLÉRY. — Je vais, si vous le voulez bien, procéder par rang d'âge et donner la parole à la doyenne. Que la plus âgée d'entre vous lève la main.

(Personne ne bouge.)

LA MARQUISE. — Nous n'en finirons pas.

LA MARÉCHALE. — Ce serait payer la parole beaucoup trop cher.

CLÉRY. — Procédons en sens inverse. Que la plus jeune lève la main.

(Toutes les mains se lèvent.)

LA MARQUISE. — Qu'est-ce que je disais !

CLÉRY. — Eh bien, tant pis. Je mets la parole aux enchères. Nos pauvres en profiteront.

LA COMTESSE. — Il y a marchand à dix francs.

LA MARQUISE. — Dix francs cinquante.

LA DUCHESSE. — Dix francs soixante-quinze.

CLÉRY. — Pas d'enchères au-dessous de un franc, s'il vous plaît.

LA BARONNE. — Douze francs.

LA MARÉCHALE. — Quinze.

LA COMTESSE. — Dix-huit.

CLÉRY. — La parole à dix-huit francs... Personne ne couvre l'enchère de dix-huit francs?

LA BARONNE. — Dix-neuf.

CLÉRY.— Madame la maréchale, dites-vous le mot?

LA MARÉCHALE. — Eh bien, soit... vingt francs; ça me démange trop.

CLÉRY.— Une fois, deux fois... trois fois. Personne ne couvre l'enchère?

LA BARONNE. — A ce prix-là, j'aime mieux interrompre.

CLÉRY. — Adjugé!... La parole est à madame la maréchale, princesse de Tilsitt.

LA MARÉCHALE. — Voilà mon louis.

CLÉRY. — Vous oubliez mes cinq pour cent.

LA MARÉCHALE. — Je n'ai pas de monnaie, mon brave homme. Et surtout, qu'on ne m'interrompe pas. J'ai payé... c'est sacré.

LA COMTESSE. — Pardon, monsieur le président,

un mot avant que la maréchale commence. Combien parle-t-on de temps pour vingt francs?

LA MARÉCHALE.. — Tant qu'on a quelque chose à dire!... Tiens!

CLÉRY. — Assurément.

LA COMTESSE. — Je regrette bien, alors, de n'avoir pas prévenu chez moi que nous ne dînerions qu'à neuf heures.

LA BARONNE. — Si j'avais su cela, j'aurais donné vingt-cinq francs.

CLÉRY. — La chose est jugée et adjugée. Madame la maréchale, vous avez la parole, et je ne reculerai devant rien pour vous la maintenir.

LA MARÉCHALE. — Mesdames!... (Au marquis de Cléry.) Préparez-moi de l'eau sucrée, je vous prie. — Mesdames, ce que j'ai à vous dire peut se résumer en deux mots. — (Au marquis de Cléry.) Beaucoup de sucre, n'est-ce pas? — Une cause comme celle que nous défendons n'a pas besoin de longs commentaires. Je ne veux pas dire de mal des aveugles, Dieu m'en garde! Mais combien leur sort est moins douloureux que celui du myope indigent! L'aveugle, lui, n'a pas la responsabilité de sa vie; une main charitable, un caniche aimable et fidèle le guident. Que lui faut-il pour être heureux? une clarinette...

LA DUCHESSE. — Vous sortez complétement de la question.

LA COMTESSE. — C'est de notre programme qu'il s'agit.

LA BARONNE. — Les caniches sont hors de cause.

LA MARÉCHALE. — Cléry, montrez-nous que vous êtes homme! défendez-moi ou rendez-moi mon argent,

CLÉRY, avec dignité. — L'argent meurt, mais ne se rend pas!...

LA COMTESSE. — Maréchale, je vous achète votre tour vingt-cinq francs.

LA MARÉCHALE. — J'y consens d'autant plus volontiers que je ne sais plus du tout ce que je voulais dire. Je reprends mes vingt francs. Cléry, prenez le surplus pour nos pauvres.

CLÉRY. — La parole est à madame la comtesse O'Tempora O' Morès.

LA COMTESSE sort une brochure de sa poche. — J'ai apporté une pièce de théâtre qui, j'en suis certaine, plaira à tout le monde. Vous savez combien le costume suisse est joli...

LA VICOMTESSE, qui a les jambes mal faites, le mollet bas, les attaches engorgées. — Vous trouvez cela joli, cette jupe courte?

LA COMTESSE. — Mes moyens me le permettent.

LA BARONNE. — Comment cela s'appelle-t-il?

LA COMTESSE. — *Kettly ou le Retour en Suisse.* Cela sort tout à fait du genre que l'on voit partout. C'est sobre, honnête.... Enfin vous verrez. Je vais en faire le résumé et vous citer quelques couplets....

LA MARQUISE. — Il y a des couplets?

LA COMTESSE. — Tous plus adorables les uns que les autres. — Personnages : « Frantz, vieux militaire retiré. »

LA MARÉCHALE. — Retiré de quoi?

LA COMTESSE. — Retiré... enfin! cela se comprend.

LA MARÉCHALE. — Si c'est une vieille bête de culotte de peau, mon mari vous jouera cela comme un ange.

CLÉRY. — Nous nous occuperons de la distribution

une fois que la pièce aura été choisie et adoptée.

LA COMTESSE. — C'est ce que j'allais dire. Je continue : « Kettly, sa fille... »

LA MARÉCHALE, vivement. — Sa fille ?... La fille de qui ?

LA COMTESSE. — La fille de Frantz.

LA MARÉCHALE. — Dame! nous parlons de mon mari, et vous reprenez : « Kettly, *sa* fille. » J'avais le droit de demander des explications.

LA COMTESSE. — « Madame Werner, riche aubergiste... »

LA BARONNE.— Voilà qui n'est pas naturel : quand on a de la fortune, on ne tient pas une auberge.

LA DUCHESSE, à la vicomtesse. — Est-ce que cela vous plaît, cette pièce-là ?

LA VICOMTESSE. — Pas beaucoup ; mais on ne peut pas encore bien juger.

LA COMTESSE. — « Rutly, son fils, amoureux de Kettly. »

LA MARÉCHALE, bas à Cléry. — Je sais bien qui fera ce rôle-là si la comtesse joue la Suissesse.

CLÉRY, bas. — Et moi aussi.

LA COMTESSE.— « Senneville, jeune officier retraité. Henri, domestique de Senneville. — La scène se passe dans les montagnes de la Suisse. Le théâtre représente une gorge. »

LA MARQUISE. — Vous avez dit ?

LA COMTESSE. — Le théâtre représente une gorge.— Eh bien ?

LA MARÉCHALE. — La Censure ne permettra jamais cela.

LA COMTESSE.— Une gorge à pic, couverte de neige.

LA MARÉCHALE. — Ah ! vous me faites froid.

LA COMTESSE. — Au lever du rideau Rutly sonne le Ranz des vaches.

LA DUCHESSE. — Est-ce qu'il y aura des vraies vaches ?

LA MARÉCHALE. — Mais non, mais non.

LA COMTESSE. — Des paysans, des paysannes arrivent en dansant, à l'appel de Rutly.

LA BARONNE. — Je croyais que vous nous aviez dit qu'il appelait ses vaches.

LA MARÉCHALE. — Eh bien, qu'est-ce que cela fait ? Tous les jours cela arrive. Vous appelez une personne, une autre vient.

LA COMTESSE. — Cela commence par un chœur.

CLÉRY. — Un chœur dans une gorge !...

LA MARÉCHALE. — Président, pas de calembours inconvenants, s'il vous plaît.

LA COMTESSE chante.

AIR : Finale du 2me acte de *Léonide*.

R'commençons dans la prairie
Et nos travaux et nos chants.
C'est bien servir la patrie
Que de cultiver ses champs.

LA BARONNE. — La *Patrie* en permettra la lecture à ses abonnés.

LA COMTESSE. — Les paysans partent.

LA VICOMTESSE. — Comment, ils partent ? Mais ils viennent à peine d'arriver.

LA BARONNE. — Pourquoi sont-ils venus ?

LA MARÉCHALE. — Pour s'en aller. — Comment

voulez-vous raisonnablement qu'ils s'en aillent, s'ils ne viennent pas ?

LA BARONNE. — Merci, je n'avais pas pensé à cela.

CLÉRY. — Je vous en prie, mesdames, n'interrompez pas la comtesse.

LA COMTESSE. — Dans la scène suivante, Rutly apprend à Frantz qu'il aime sa fille; mais la riche Mme Warner ne se soucie pas de ce mariage. Alors Frantz lui dit :

AIR du vaudeville de *Psyché.*

Je n'donn'rai pas, j'te l'jure sur mon âme,
A mon enfant un époux protecteur,
Et qui croirait, en la prenant pour femme,
A ma Kettly faire encor trop d'honneur.
Quel que soit l'éclat dont il brille,
Rien, s'il est fier, rien n'saurait me toucher,
Un laboureur f'ra l'bonheur de ma fille,
Et n'aura pas l'droit d'le lui reprocher (*bis*).

LA MARÉCHALE. — Comme on voit que ce sont des vers facilement faits !

LA COMTESSE. — Rutly se désole et dit très-spirituellement : « Mon Dieu ! (bis) que je voudrais donc être malheureux, pour faire le bonheur de Kettly. » Mais Mme Werner, qui est l'orgueil personnifié, refuse son fils à Frantz. Ce qui fournit à ce brave militaire l'occasion de chanter :

AIR du vaudeville des *Frères de lait.*

Qui ? moi, jaloux ? madame et que m'importe,
Que vous logiez le puissant voyageur.
A la richess' si vous ouvrez vot'porte,
Vous la fermez à l'aspect du malheur (*bis*).

Oui, j'en suis fier, ma modeste chaumière
Qui n'offre, hélas! aucun riche lambris,
N'attire point l'opulence étrangère,
Mais elle accueil' l'indigent du pays (*bis*).

LA MARÉCHALE. — C'est crevant de vertu.

LA DUCHESSE. — Est-ce que cela finit comme cela?

LA COMTESSE. — Oh! non. Senneville revient. C'est lui que Kettly aime. Ils se rencontrent sur l'air : « Ah! si madame me voyait. »

SENNEVILLE.

Belle enfant!... un mot, s'il vous plaît.

KETTLY.

A vous répondre, je suis prête.

SENNEVILLE, à part.

Dieu! quelle gentille fillette!
Quel regard!...

KETTLY, à part.

Il me reconnaît!...
J'en suis sûre, il me reconnaît!...

SENNEVILLE, à part.

Mais, si jeune, hélas! tant de grâce,
Tant de charmes et tant d'appas,
Cachent encore un cœur de glace.

KETTLY, à part.

Ciel!... il ne me reconnaît pas! (*bis*).

LA MARÉCHALE. — Est-ce qu'il n'y a pas une scène un peu plus... corsée?

LA COMTESSE. — Oh! si fait. Dans la grande scène d'amour...

LA BARONNE. — Arrivez donc là tout de suite.

LA COMTESSE. — Senneville, qui aime Kettly, cherche à lui arracher son secret. La fillette lui répond :

AIR de l'*Angélus*.

Chaque matin, à mon réveil,
Quand du coq la voix éclatante
Chante le lever du soleil,
Je vais trouver ma confidente (*bis*).

SENNEVILLE. (Finement.)
Eh quoi ! d'un aveu si discret
Une femme est dépositaire ?

KETTLY.
Jamais je n'ai dit mon secret
Que sur la tombe de ma mère (*bis*).

LA MARÉCHALE. — Grâce !... je demande grâce !

LA BARONNE. — Oh ! grand Dieu !... et moi aussi.

LA MARQUISE. — J'étouffe !

LA VICOMTESSE. — Ouvrez les fenêtres ; c'est trop de vertu pour une fois !

CLÉRY. — J'avoue que quand on en a perdu l'habitude cela fait un singulier effet.

LA COMTESSE, en colère. — Vous direz tout ce que vous voudrez ; moi je vous soutiens qu'on ne fait plus de ces pièces-là.

LA MARÉCHALE. — Le fait est qu'à moins d'en commander dans les prisons..

LA BARONNE, sortant un rouleau de sa poche. — Moi, je vous apporte quelque chose de plus mouvementé.

LA MARÉCHALE. — Ne perdons pas de vue, mesdames, que nous avons à lutter contre le souvenir de Henri III.

LA BARONNE. — Bah ! Henri III ne me fait pas peur.

LA MARÉCHALE. — Voyons, de quoi s'agit-il ?

LA BARONNE. — D'une comédie de genre que le

Vaudeville va recevoir et dont je puis vous offrir la primeur. Cela s'appelle : *les Toquées*.

LA MARQUISE. — J'aime le titre.

LA BARONNE. — L'auteur prend corps à corps les mille et une toquades du jour. Il y a des rôles pour tout le monde et des toilettes tapageuses en veux-tu, en voilà.

LA MARQUISE. — A la bonne heure !

LA COMTESSE. — Je crois qu'on peut refermer les fenêtres.

LA BARONNE. — Les trois premiers actes sont très-gais, le quatrième est très-dramatique. Il y a une scène tout à fait inattendue dans laquelle l'héroïne, fille d'un riche fabricant de biberons à musique, qui, lui, a la toquade des décorations étrangères et qui envoie des biberons à tous les souverains pour augmenter sa brochette... Vous voyez comme c'est amusant.. Je ne sais plus où j'en suis...

LA DUCHESSE. — Vous nous annonciez une scène très-dramatique.

LA BARONNE. — Ah ! oui... c'est cela ! L'héroïne, — un rôle pour Fargueil, vous comprenez?

LA MARÉCHALE. — Pas trop, mais cela viendra.

LA BARONNE. — L'héroïne, qui se nomme je ne sais plus comment, veut enlever un jeune accordeur de pianos qu'elle aime et auquel elle fait accorder deux fois par jour tous les pianos de la maison, ce qui dégoûte le mari de son intérieur.

LA MARQUISE. — Il y a de quoi, franchement.

LA MARÉCHALE. — Et l'héroïne, est-ce qu'elle n'accorde pas quelque chose à votre héros ?

LA BARONNE. — C'est à qui accordera le plus. Mais voilà que tout à coup le jeune homme devient triste, froid, réservé, et il parle de fuir. C'est là qu'arrive la fameuse scène en question. Elle est un peu risquée...

LA MARÉCHALE. — Non, je ne trouve pas.

LA COMTESSE. — Attendez donc qu'on vous l'ait racontée.

LA MARÉCHALE. — Ah ça ! croyez-vous, par hasard, que je sois arrivée à mon âge sans savoir ce qui va se passer ?

LA BARONNE. — La jeune femme a fermé toutes les portes, et jeté les clefs avec son bonnet, par-dessus les moulins. Les cordons des sonnettes sont coupés, elle a éloigné les domestiques, elle baisse la lampe... Alors commence une scène palpitante.

LA MARÉCHALE. — Hum ! hum !... Cléry, fermez les yeux. (A la baronne.) Et alors ?

LA BARONNE. — Alors commence une chasse sans pitié ni merci. Les meubles volent, tombent, s'entassent. L'accordeur forcé dans son dernier retranchement, menace de se tuer. Il y a là une très-belle tirade dans laquelle le jeune homme évoque le souvenir de l'époux outragé. — « Il est bien temps ! » répond notre héroïne, et la lutte recommence.

LA MARQUISE. — Est-ce qu'elle est déjà reçue, cette pièce-là ?

LA BARONNE. — Pas encore, mais elle le sera. C'est tout à fait ce qu'il faut au Vaudeville.

LA MARÉCHALE. — N'interrompez donc pas. Nous disons que la lutte recommence !... Je suis curieuse de savoir comment ce pauvre accordeur va se tirer de là.

LA BARONNE. — La lampe s'éteint.

LA DUCHESSE. — Aïe !

LA BARONNE. — « Où tu iras, j'irai ! » — dit la jeune femme éperdue. — « Suis-moi donc dans la mort !... » — reprend le malheureux qui, en effet, tombe écrasé par le piano à queue. Avant de mourir il lui révèle qu'il est son frère et que leur mère, trompée indignement par son mari, a mis au monde trois jumeaux de sexes différents...

LA MARÉCHALE. — Comment ! comment !... trois jumeaux de sexes différents ?

LA BARONNE. — J'ai voulu dire deux, cela va de soi.

LA COMTESSE. — Mais elle n'est pas gaie, votre pièce.

LA BARONNE. — Je vous assure que si.

LA DUCHESSE. — Je n'y ai rien compris du tout.

LA BARONNE. — Tant pis pour vous.

LA DUCHESSE. — Pourquoi tant pis ?

LA BARONNE. — Parce qu'elle est admirable.

LA COMTESSE. — Je trouve que ce n'est pas à nous à produire toutes ces turpitudes qu'on nous attribue. Avez-vous jamais vu une femme du monde aimer un homme qui ne fût pas digne d'elle.

LA MARQUISE. — Je vois bien que c'est moi qui vous tirerai d'embarras.

CLÉRY. — Comment cela ?

LA MARQUISE, tirant un rouleau de sa poche. — Voilà le salut ! — C'est frais, pimpant, distingué, neuf, amusant.

LA VICOMTESSE. — Et les costumes ?

LA MARQUISE. — S'il y a des costumes, c'est pour dire qu'il y en a.

LA VICOMTESSE. — Comment ?

LA MARQUISE. — Cela se compose d'un rien, mais d'un rien adorable.

LA MARÉCHALE. — Enfin, qu'est-ce que c'est ?

LA MARQUISE. — Une pièce destinée à écraser « la Belle Hélène, » « Orphée » et « Barbe-Bleue, » rien que cela ! Il y a trop longtemps qu'Offenbach a la corde. Halévy et Meilhac n'ont aussi qu'à se bien tenir. Les Variétés, le Palais-Royal, les Folies-Marigny, les Menus-Plaisirs se disputent le trésor en question.

LA MARÉCHALE. — Et cela s'appelle ?

LA MARQUISE. — *Léda!...* C'est un chef-d'œuvre d'esprit et de grâce, de poésie et de musique. Le second acte, dans le poulailler de Tyndare, ferait à lui seul la fortune d'un théâtre. Je ne sais rien de comparable aux couplets que chante l'Eurotas lorsqu'il raconte l'aventure de la fille des Thestius. Quoi de plus joli que ce refrain ?

« Et comme elle était bonne fille,
Léda
L'aida. »

La scène dans laquelle Tyndare, sur le point de manger l'œuf qui contient Castor, dit le couplet suivant, est un chef-d'œuvre.

« Par Jupin ! le tour est baroque
Et je ne puis y croire encor.
Quoi !... c'est dans un œuf à la coque
Que je retrouve mon Castor. »

C'est dans le même acte que Léda chante la chanson de l'œuf à la coque, qui fera le tour du monde.

Jupiter, plus épris que jamais de la femme de Tyndare, lui offre la moitié de son déjeuner, mais à de certaines conditions qu'elle repousse.

« Gardez pour vous votre mouillette,
Moi je garderai mon honneur ! »

Le final du second acte ne peut être comparé qu'au célèbre : « Bu qui s'avance. » Les suivantes de Léda voulant la prévenir du retour de Tyndare, entrent effarées, à cheval sur des vélocipèdes et lui chantent :

A dada,
Léda !
A dada,
Léda !
Le roi Tyndare arrive.

C'est une trouvaille !

LA MARÉCHALE. — C'est adorable, merveilleux, unique, je veux bien le croire ; mais qui se chargera du rôle de Léda ?

LA MARQUISE. — Pas moi !

LA BARONNE. — Ni moi.

LA COMTESSE. — Ni moi.

CLÉRY. — Je me chargerais bien du rôle...

LA MARÉCHALE. — Tout cela est impossible à mettre en scène. Soyez sérieuses pendant quelques secondes si vous le pouvez, et écoutez-moi. Je vais vous dire ce qui fera de l'argent, ce qui sera original, ce qui ne coûtera rien à monter, ce qui fera rire à se tordre, ce qui...

LA DUCHESSE. — Princesse, ne nous tenez pas ainsi le bec dans l'eau.

LA MARÉCHALE. — Puisque nous jouons au profit de la myopie indigente, eh bien ! choisissons : « les Deux Aveugles. » Je me charge du rôle de Patachon, la comtesse prendra celui de Girafier. On a bien travesti les « Rendez-vous bourgeois. »

TOUT LE MONDE. — C'est cela !... bravo !

LA COMTESSE. — Oui, mais je ne les connais pas, moi, ces aveugles.

LA DUCHESSE. — Ni moi.

LA BARONNE. — Ni moi.

LA MARQUISE. — Ni moi.

LA MARÉCHALE. — C'est tout simplement adorable. On n'a rien écrit de plus fin depuis « Le jeu de l'Amour et du hasard. »

LA COMTESSE. — Et puis, je ne sais pas chanter.

LA MARÉCHALE. — Ni moi non plus; mais qu'est-ce que cela fait; nous passerons la musique.

CLÉRY. — Ne craignez-vous pas que cela refroidisse un peu l'action ?

LA MARÉCHALE. — Nous la réchaufferons.

CLÉRY. — Et puis, Offenbach renoncera-t-il facilement à cette occasion de se faire exécuter au Conservatoire ?

LA MARÉCHALE. — Avec cela qu'il a l'air d'y tenir.

LA COMTESSE. — Aurai-je un joli costume ?

LA MARÉCHALE. — Ne vous inquiétez donc pas de tout cela.

CLÉRY. — Permettez-moi de vous faire remarquer que cela ne remplira pas la soirée.

LA BARONNE. — Il y aura des trous.

LA MARÉCHALE. — On les bouchera avec de la musique.

CLÉRY. — Est-ce bien entendu ?

TOUT LE COMITÉ. — Oui ! oui !

CLÉRY. — Je résume les conclusions du Comité. — Il est décidé à l'unanimité que l'Œuvre du Chemin de Damas fera représenter, avant la fin du printemps, au Conservatoire impérial de Musique, au profit de la myopie indigente : « les Deux Aveugles » travestis et sans musique. (Tant pis pour Offenbach !) Madame la maréchale, princesse de Tilsitt, remplira le rôle de Patachon ; madame la comtessé O'Tempora O'Morès remplira celui de Girafier. Le Comité sera très-prochainement convoqué à domicile. Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à 6 heures 20 minutes.

Le Secrétaire général,

MARQUIS DE CLÉRY.

NOUVELLES DE LA DERNIÈRE HEURE

2 avril 1869.

Nous recevons une bien triste nouvelle. Après avoir lu « les Deux Aveugles », tous les membres du Comité, sauf Mme la maréchale, princesse de Tilsitt, ont envoyé leur démission à M. le marquis de Cléry.

L'Œuvre du Chemin de Damas a donc, une fois encore, cessé d'exister. Espérons que l'amour du bien et de la charité triompheront de quelques amours-propres froissés. Non ! la myopie indigente ne peut plus être abandonnée ; vous avez fait trop ou trop peu pour elle, mesdames. Courage ! courage !

CORRESPONDANCE

Paris, 4 avril 1869.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro d'aujourd'hui de la *Vie parisienne*, après avoir reproduit le procès-verbal de notre dernière séance, vous annoncez que le Comité de *l'Œuvre du chemin de Damas* se trouve dissous une fois encore, par suite de l'envoi que nous avons fait de notre démission. Vous faites appel à la concorde, vous parlez de susceptibilités; il importe donc de bien préciser quels sont les sentiments qui nous ont guidées.

Certes, la myopie indigente a nos sympathies, et nous sommes toutes disposées à organiser quelque chose d'amusant à son profit, mais ce n'est pas une raison pour faire bon marché de notre amour-propre.

Rentrées chez nous, nous n'avons rien eu de plus pressé que d'envoyer chercher la brochure des *Deux Aveugles*. Notre surprise et notre indignation ont été grandes lorsque nous avons vu qu'il ne nous restait à prendre qu'un rôle : celui du monsieur qui jette le sou. Il faut nous connaître bien peu pour supposer que nous accepterons un rôle muet. D'un autre côté, les *Deux Aveugles* sans musique, c'est une guitare sans cordes, une rose sans parfum.

Nous ne ferons pas à l'immortel auteur d'*Orphée*,

de cet ouvrage merveilleux qui a valu à Mme Viardot tant de triomphes au Théâtre-Lyrique, l'insulte de laisser de côté sa musique. Nous refusons donc de prendre part à une fête dans laquelle nous ne serions pas en évidence.

A l'exception de ce qu'on nous demande, nous ferons tout ce qu'on voudra ; et si, abandonnant ce projet insensé et usé de jouer la comédie, on veut organiser un bal, un sermon de charité ou des petites boutiques, nous sommes prêtes à faire au profit de la myopie indigente le sacrifice de nos justes rancunes. C'est dans ce sens que nous avons écrit à notre secrétaire général.

Vous apprécierez, monsieur, s'il convient de publier cette lettre ; nous vous laissons à cet égard toute liberté.

Recevez, monsieur, l'assurance de nos sentiments distingués.

La Comtesse O'Tempora O'Morès. — La Baronne de Saint-Claude. — La Marquise de La Tour de Pise. — La Vicomtesse Ramponneau de Saint-Emilion. — La Duchesse Candide de La Villette.

VENTE AU PROFIT

DE L'ŒUVRE DU CHEMIN DE DAMAS

PROLOGUE

On chantait ce soir-là les *Huguenots*. La maréchale, qui n'aime que la musique italienne quand on lui fait entendre de la musique française, et réciproquement, la maréchale s'ennuyait à cœur joie. Il est vrai que sa coiffure ne lui plaisait pas, que le prince de Tilsitt l'avait accompagnée, que madame M... avec tous ses diamants lui portait sur les nerfs. Il n'en fallait pas tant pour la décider à quitter la place. Le maréchal, qui adore la musique de Meyerbeer, dormait avec enthousiasme. Cléry entra dans la loge.

LA MARÉCHALE. — Mon cher ami, vous arrivez avec autant d'à-propos qu'un héros de mélodrame. Voilà le quatrième acte, sauvez l'innocence persécutée.

LE MARQUIS DE CLÉRY. — Est-ce vous qu'on persécute, princesse ?

LA MARÉCHALE. — A moins que le maréchal ne vous représente mieux que moi l'innocence... Je m'ennuie à périr!

CLÉRY. — Le fait est que cette...

LA MARÉCHALE. — Cléry, je vous arrête. Il y a en vous un côté insupportable. Vous êtes toujours de notre avis. Vous paraissez ignorer qu'il y a des heures pendant lesquelles on donnerait de grand cœur dix plaisirs promis pour un ennui imprévu. Il me déplaît que vous soyez de mon avis. N'avez-vous donc l'initiative d'aucun sentiment?

CLÉRY. — Vous voulez, je le vois, que je vous ouvre mon cœur.

LA MARÉCHALE. — Non, non, non; pas ça.

CLÉRY. — Vous savez que vous y avez une place réservée.

LA MARÉCHALE. — Merci, je déteste la foule.

CLÉRY. — Je mettrai tout le monde dehors.

LA MARÉCHALE se met à rire en regardant le maréchal qui dormait, la tête appuyée mollement sur un triple rang de mentons. — Et mes devoirs, Cléry, vous n'y songez pas?

CLÉRY. — Ils sont assoupis, princesse.

LA MARÉCHALE.— Cléry, vous sortez complétement de votre rôle, mon ami. Vous avez depuis quelque temps des velléités d'indépendance qui vous perdront. Étudiez le caniche, mon cher ami, étudiez-le. Faites le beau, mais ne présentez la patte que si on vous la demande.

CLÉRY. — Vrai! il y a des moments, princesse, où vous donneriez envie de mordre.

LA MARÉCHALE. — Si vous êtes enragé, Cléry, allez vous faire museler. Tenez, la comtesse lorgne préci-

sément de ce côté avec une persistance de mauvais augure. Nous ferons bien de changer de sujet de conversation. Je retourne chez moi. Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez prendre une tasse de thé. J'aurai besoin de vos conseils ;... de plus, peut-être.

CLÉRY. — Disposez de moi, princesse.

LA MARÉCHALE. — Faites le tour de la salle et priez la comtesse... cela va sans dire, la baronne de Saint-Claude... les nôtres, enfin, de venir me rejoindre. Il faut que je leur parle, ce soir. Allez de loge en loge, battez le rappel...

LE MARÉCHAL, ouvrant les yeux. — On bat le rappel?... Où bat-on le rappel ?

LA MARÉCHALE. — Rassurez-vous, héros. Endossez tranquillement votre paletot et allons-nous-en.

LE MARÉCHAL. — Ah ! nous partons ? Tiens, Cléry, je ne vous avais pas vu. Je suis si distrait ! Vous allez bien ?

CLÉRY. — A merveille, monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL, à la princesse. — Vous me laisserez en passant au Cercle-Impérial. Le coupé viendra me prendre à une heure.

LA MARÉCHALE. — C'est entendu. Cléry, je vous attends.

Après quelques petits adieux adressés à droite et à gauche, du regard, de la main, du bout de l'éventail, suivant l'âge et le rang des destinataires, la maréchale s'éloigne au bras du prince de Tilsitt.

I

Il est minuit.

La comtesse, la baronne, la duchesse, la vicomtesse et Cléry se sont rendus à l'invitation de la maréchale. On cause en prenant le thé. Cléry passe les sandwichs, offre du sucre, recueille les tasses vides avec un empressement qui lui vaut tous les éloges. Quand ce petit service est achevé, la maréchale fait appel à l'attention générale.

LA MARÉCHALE. — Savez-vous pourquoi je vous ai toutes réunies ici, ce soir ?

LA COMTESSE.— Si c'était simplement pour prendre une tasse de thé, vous ne nous adresseriez pas cette question.

LA BARONNE. — Il y a quelque chose ?

LA MARÉCHALE, mystérieusement. — Oui.

LA DUCHESSE. — Parlez vite, princesse.

LA MARÉCHALE.— Nous sommes ici pour conspirer.

LA VICOMTESSE. — Conspirer !

LA BARONNE. — Oh ! quel bonheur !

LA COMTESSE. — Je suis ravie de conspirer, mais je voudrais savoir...

LA MARÉCHALE. — L'hiver est encore bien jeune et déjà il m'ennuie !... il m'ennuie !... comme s'il avait l'âge du maréchal. Suis-je seule à m'ennuyer ainsi?

LA DUCHESSE. — Oh! non.

LA BARONNE. — Je trouve que depuis deux mois il fait atrocement bête.

LA VICOMTESSE. — On ne s'occupe que de politique. Je ne vois rien surgir de neuf à l'horizon.

LA COMTESSE.— Ce que nous avons fait, nous allons le refaire.

LA MARÉCHALE. — C'est intolérable. Si nous ne nous défendons pas, nous sommes perdues. Cléry, donnez-nous un conseil.

CLÉRY. — Moi? un conseil?... tout de suite?... Princesse, je ne puis pas comme cela...

LA BARONNE. — Voyons, Cléry, un éclair de génie, s'il vous plaît.

LA DUCHESSE. — Prouvez que vous avez du bon.

CLÉRY. — Et encore, je parierais que c'est quelque chose d'honnête que vous me demandez.

LA MARÉCHALE. — Sans cela, le beau mérite.

LA COMTESSE. — Si l'ennui que j'éprouve dure huit jours de plus, je ne réponds de rien.

LA MARÉCHALE. – Cléry, vous l'entendez : la comtesse ne répond plus de rien. Eh bien, nous sommes toutes comme elle.

CLÉRY.— Est-ce que ce ne serait pas le moment de faire un peu de bien ?

LA MARÉCHALE. — J'ai toujours soupçonné Cléry d'appartenir à la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

CLÉRY. — Vous avez une dette à payer.

LA COMTESSE. — Nous?

LA DUCHESSE. — Des dettes ?

CLÉRY. — Avez-vous donc oublié les malheureux myopes qui vous tendent les bras? La myopie indigente ne fait-elle plus battre vos cœurs?

LA MARÉCHALE. — Ah! j'y suis. C'est l'œuvre du

chemin de Damas qui demande à renaître de ses cendres.

LA BARONNE. — En effet, je l'avais oubliée.

LA VICOMTESSE.— Qui nous empêche de la ressusciter ?

LA MARÉCHALE. — Le fait est que nous l'avons bien négligée.

CLÉRY. — Et qu'elle n'a jamais rien rapporté à vos protégés.

LA BARONNE. — Et puis, entre nous, je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais je trouve que ce qu'on a essayé jusqu'ici en fait de vente de charité...

LA MARÉCHALE. — N'a pas le sens commun, je suis de votre avis.

LA VICOMTESSE. — Il doit y avoir quelque chose de plus hardi à tenter.

LA COMTESSE. — C'est que l'on vient précisément de faire une vente, et...

LA MARÉCHALE. — Raison de plus!

LA VICOMTESSE. — Bien dit! nous allons entrer en campagne, et montrer ce dont nous sommes capables.

LA MARÉCHALE. — Il nous faut faire une recette monstre, une recette humiliante pour les vendeuses qui nous ont précédées.

LA COMTESSE. — Dussions-nous tout acheter nous-mêmes, il ne restera rien dans nos boutiques.

LA DUCHESSE. — Je m'expatrie s'il demeure dans le département de la Seine un myope à soulager.

CLÉRY. — Bravo! bravo!

LA COMTESSE. — Où se fera la vente ?

LA BARONNE. — C'est là l'embarrassant.

LA VICOMTESSE. — Quelle époque choisirons-nous ?

LA DUCHESSE. — C'est là le difficile à décider.

LA BARONNE. — Que ferons-nous qui n'ait pas été fait ?...

LA COMTESSE. — C'est là le point capital.

LA MARÉCHALE. — De grâce, un peu de patience.

CLÉRY. — Les grandes et belles choses ne s'improvisent pas ainsi.

LA MARÉCHALE. — Vous êtes toutes bien fermement décidées à faire des petites boutiques, n'est-ce pas ?

TOUTES. — Oui, oui.

LA MARÉCHALE. — Prenons rendez-vous pour demain. Trouvons-nous toutes ici à deux heures, et d'ici là, réfléchissons.

LA COMTESSE. — Cléry nous apportera un programme.

CLÉRY. — Permettez !... je chercherai comme vous.

LA MARÉCHALE. — Si nous voulons réussir, il faut que nous prenions tous l'engagement de garder le secret le plus absolu sur le résultat de nos délibérations.

LA BARONNE. — Rien de possible sans cela.

LA DUCHESSE. — Un secret, c'est difficile à garder, mais c'est si amusant.

LA MARÉCHALE. — A demain.

TOUS. — A demain.

II

J'ai promis aussi de garder le silence. C'est à ce prix que ce qui précède m'a été confié; mais pour ce qui suit, c'est une autre affaire.

III

Jamais vente mondaine n'a plus excité la curiosité au profit de la charité.

L'hôtel de Tilsitt est cerné par la foule. Les omnibus ont changé leur itinéraire. La garde municipale à cheval a cru devoir mettre la culotte de peau, emblème du brave maréchal. Les équipages prennent la file dès le quai d'Orsay. La circulation est interrompue sur bien des points, tant les passants sont avides de dévisager, à travers les glaces des portières, le monde élégant qui se dispute l'honneur de se faire dévaliser. Les sergents de ville ont fort à faire pour empêcher les accidents, surtout à la porte de l'hôtel. Les cochers, en gens qui savent leur monde, tiennent à tourner court et à entrer dans la grande cour au trot allongé de leurs chevaux; histoire de s'arrêter brusquement devant le perron.

Une marquise rouge et violette, au baldaquin découpé, ornée de glands et de lourdes torsades, soutenue par des pilastres dorés, assure un abri aux acheteurs qui descendent de voiture. Les murs du

vestibule disparaissent sous des feuillages de l'autre monde. Le suisse surveille la grande porte. Dès l'entrée, commencent les délicates prévenances du comité. Les valets de pied vous conduisent au vestiaire et vous débarrassent de votre paletot, de votre manteau, de votre canne, le tout au plus juste prix.

L'entrée est libre, ne craignez rien. On ne prend pas le monde à la gorge plutôt qu'ailleurs...

Ces dames ont toutes jeté la toilette de ville aux orties et leur bonnet par-dessus les moulins. Elles ont adopté des costumes en rapport avec le rôle qu'elles ont accepté.

Le premier salon est réservé aux bouquetières.

Les Florentines offrent leurs odorants trophées au prix modique de 50 francs et au-dessus. L'Orientale vend les fleurs de son pays et explique leur langage, moyennant un supplément. Les filles de la Perse ont des roses sans prix et glissent dans les poches des flacons d'essence, au poids de l'or. Les Espagnoles fixent à votre boutonnière une grenade qui joue à dix pas la rosette d'officier. Cela vaut bien un louis, n'est-il pas vrai ?

Toutes ces fleurs portent à la tête et au gousset. Passons dans le salon de droite.

Ici, le spectacle change. Nous voilà dans un café chantant.

La baronne de La G.... est au comptoir. Le casque doré des Frisonnes lui sied à ravir. Ses deux filles sont auprès d'elle ; vous savez combien elles sont adorables. Leur mère les a vite mises à même de la seconder, en leur donnant cette consigne aussi simple que rémunératrice :

— « Prenez tout et ne rendez rien. »

La duchesse Wilhelmine de W., en Tyrolienne, fait à Dreher une propagande effrénée. Mistress Tipsey vend des boissons américaines, et, pour un louis de plus, s'assure du bout des lèvres que les chalumeaux de paille ne sont pas bouchés. La petite madame Fer..... a choisi le costume de vivandière des dragons de Villars : casaque blanche à revers ponceau. En adoptant le corsage collant, elle savait bien ce qu'elle faisait. Aussi, a-t-elle vidé six fois déjà son bidon et rempli huit fois sa sacoche. La baronne de Wittzrghrow en Bavaroise, la belle princesse Corioli en Transtévérine, madame Van der Vérépoum en Circassienne, et dix autres non moins adorables, vont, viennent, se multiplient et font payer aussi bien un regard tendresse et rêverie, qu'une glace fraise et vanille.

Sur une estrade, au milieu des fleurs, se détachant sur un fond bleu turquoise, madame C....., madame Tré..., la marquise d'A.... et madame A. B..... Mr. de M..... vient de dire l'air de *Roméo*, du marquis d'Ivry, avec une passion digne d'être sincère. La comtesse M..... d'A....., va jouer une valse de Schopin, celle qui lui est dédiée. La jolie madame de Pr...., qui fait la quête, n'a pas un poids bien lourd à porter, on ne lui donne que des billets de banque.

Cléry est partout à la fois ; il surveille les moindres détails de la fête avec une conscience, une ardeur, une adresse incroyables. Il faudrait remonter jusqu'aux Croisades pour trouver un pareil exemple d'abnégation et d'enthousiasme. Il est vrai que Cléry a ses

petits profits de loin en loin. Ce sont les frais du culte qu'on acquitte.

Continuons notre tournée.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi réussi que la serre. C'est l'œuvre de la maréchale.

Dans les fleurs et les lianes, on a enfoui dix petites boutiques. Chacune d'elles est isolée.

La baronne de Saint-Claude vend des chinoiseries dans un magasin microscopique fait de bambous enchâssés, tendu de satin jaune pointillé d'or, brodé de fleurs, d'oiseaux et de chimères aux couleurs éclatantes. La baronne a le plus ravissant des costumes de mandarine. Dans ses cheveux noirs, une rose thé s'entr'ouvre. Autour de son cou s'enroule cinq ou six fois un interminable collier de jade vert. Le dragon impérial aux sept griffes se complaît sur sa poitrine. Je ne ferai à tout cela qu'un seul reproche : la baronne a les pieds trop petits. Toujours est-il que j'ai payé 40 francs le plaisir d'émietter un pain à cacheter blanc dans l'aquarium des poissons rouges.

La vicomtesse Ramponneau de Saint-Émilion a adopté le costume des paysannes de l'Ukraine. Dans un kiosque de bouleau tout blanc de givre, sous un auvent frangé de stalactites qui jouent la glace à s'y méprendre, elle vend des marrons glacés dans une poêle de cristal.

Le vicomte Vals et le prince Démétrius Kornikoff. en marchands de coco Louis XV, débitent du champagne à 5 francs la coupe.

Dans un massif de camélias se dissimule la boutique de la comtesse O'Tempora O'Mores : une ravissante petite boutique faite de mousseline, de den-

telles, de guipure et de taffetas bleu et capucine. La marchande porte un costume de grisette : poudre, mouches assassines, corsage plein de promesses, la rose haut plantée, près de l'épaule, des ruches, des pompons, de la soie, des bas rosés, des mules à paillettes.... Quel adorable inventaire à faire ! Si la comtesse avait eu cent vingt-cinq ans de moins, la Pompadour aurait vu beau jeu ! Elle vend des autographes de nos élégantes et de nos élégants les mieux classés. Une pensée au bas d'une photographie. J'ai payé 50 francs les trois vers suivants, griffonnés au bas du portrait de la belle madame de T.....

Quand on fut longtemps vertueux,
Que l'on s'adore et qu'on est deux,
On aime à voir lever l'aurore. (*Bis.*)

Honni soit qui mal y pense.

Mistress Royle a adopté un splendide costume indien. Elle est étendue sur des coussins dans une pagode éblouissante. La lumière cachée, laisse tomber de la voûte des rayons qui font chatoyer les étoffes, pétiller les pierreries, étinceler les cristaux, et qui irisent les perles. Tsjoo-meï, inspirée sur le mont Kamo, ne pouvait pas être plus belle. — Mais que vend donc mistress Royle ? je ne vois rien auprès d'elle qu'un négrillon agenouillé, porteur d'un coussinet et d'une houppe de cygne. Un jeune homme s'avance, il dépose cinq louis dans une coupe d'émail cloisonné, placée sur un trépied à l'entrée de la pagode. Le négrillon présente le coussin à sa maîtresse ; elle y pose sa main, que le cavalier baise, après quoi

l'esclave efface le baiser avec la houppe de cygne et saupoudre d'une poussière rose et parfumée les doigts qui viennent d'être effleurés.

Je vois maintenant sur une enseigne, ces mots :

DÉBIT DE BAISERS.

La duchesse Candide de la Villette est en magicienne. — « Approchez, messieurs, approchez, mesdames, dit-elle à la foule, du haut de son estrade, je ne vous demande que vingt francs, pour vous faire voir ici la personne qui vous aime le plus au monde. »

Et la foule de regarder dans une grande lanterne, et de rire à se tordre après avoir vu. La curiosité me gagne. Pourquoi rire ainsi et s'éloigner en chuchotant ? Je prends la file, mon tour venu ; je donne mon offrande, anxieux de connaître celle qui m'aime, et je vois dans la boîte, au lieu d'une tête de fantaisie, le portrait de la duchesse, surmonté de ces mots :

Ne dites rien à la marchande,
Elle ignore le contenu de sa lanterne.

J'ai trouvé la plaisanterie mauvaise, aussi ai-je prévenu Cléry. Mais il m'a assuré que ce moyen d'augmenter la recette avait été imaginé par la maréchale.

Chaque boutique a sa physionomie particulière, comme vous voyez. Ce qui lui donne un cachet plus personnel encore, ce sont les armoiries qui se prélassent sur l'enseigne.

Il ne me reste presque plus rien en poche. Si je veux entrevoir le reste de la fête, il est temps de sortir d'ici.

La maréchale s'est réservé le fumoir. Je vous assure que pour dix francs on peut y trouver des cigares passables. Le maréchal a fait appel à la garnison, et certes il faut être la princesse de Tilsitt pour rester dans les nuages nicotinisés qui l'environnent. Quant à moi, j'ai dû prendre la fuite.

Il me reste cent francs en poche; je ne les rapporterai pas chez moi.

Cette résolution est à peine prise que ma tâche est à moitié remplie. Dans le salon mauve, celui qui fait suite au boudoir vert, vous savez? on a organisé des tableaux vivants en souvenir de Compiègne. La générale T... en Judith et le comte W... en Holopherne m'ont surtout charmé. Quelle femme que la générale! et comme elle m'a fait comprendre qu'Holopherne ait perdu la tête! Je n'aurais regretté d'être privé de cet appendice, qu'à cause de l'impossibilité dans laquelle cette perte m'eût mis de m'exposer plusieurs fois au même danger.

Il me reste juste de quoi traverser le vestibule et regagner ma voiture. Si les myopes ne sont pas contents, je les trouve bien difficiles.

ÉPILOGUE

Dans le salon de la maréchale, le conseil de l'œuvre du chemin de Damas est réuni. Le marquis de Cléry, secrétaire du comité, se dispose à lire son rapport sur les résultats de la vente. La maréchale princesse de Tilsitt est au fauteuil de la présidence.

LA MARÉCHALE. — Avant tout, je vote à Cléry des remercîments pour son dévouement, son activité...

CLÉRY, s'incline. — Oh! madame la maréchale!

LA COMTESSE. — Sa présence d'esprit.

LA BARONNE. — Sa fermeté.

LA VICOMTESSE. — Sa prudence.

LA DUCHESSE. — Son tact parfait.

CLÉRY. — Mesdames, je suis confus... Si vous vouliez bien attendre les conclusions de mon rapport...

LA MARÉCHALE. — Mon cher ami, si vous vouliez continuer à être le plus adorable des secrétaires, vous commenceriez par les conclusions.

CLÉRY. — Peut-être serait-il bon cependant...

LA BARONNE. — Nous nous en rapporterons à vous pour les détails. Les chiffres de la fin, voilà l'important.

LA VICOMTESSE. — Oui, oui, les chiffres.

LA MARÉCHALE. — Dites-nous quel a été le produit de la vente.

CLÉRY. — Le total des recettes s'élève à 285,732 francs.

LA MARÉCHALE. — Vous avez dit?

CLÉRY. — 285,732 francs.

LA BARONNE. — Mais c'est magnifique, cela!

LA COMTESSE. — C'est la plus forte recette que l'on ait jamais faite sous le drapeau de la charité.

CLÉRY, cherchant à lire son rapport. — 285,732 francs sur lesquels...

LA DUCHESSE. — Je demande qu'on prélève sur cette somme de quoi couler Cléry en bronze.

LA MARÉCHALE. — Le fait est qu'il a mené la vente de main de maître. Nous allons clore la séance par...

CLÉRY. — Comment, clore la séance? mais je n'ai pas fini.

LA MARÉCHALE. — Quoi, ce n'est pas tout, grand homme? Quel autre triomphe avez-vous à nous annoncer?

CLÉRY. — J'aurais à parler des dépenses.

LA DUCHESSE, se levant.— Nous parlerons de cela plus tard.

LA BARONNE, mettant son chapeau devant la glace.— Là n'est pas l'important, vous réglerez cela à votre aise.

CLÉRY. — C'est que le chiffre...

LA MARÉCHALE, se rapprochant du feu. — Commencez par envoyer cinq cents francs à tous les myopes du département.

LA DUCHESSE. — Cinq cents francs? ce n'est pas assez.

CLÉRY. — C'est que le chiffre des dépenses est plus fort que celui des recettes.

LA MARÉCHALE. — Comment... quoi... vous avez dit?

LA VICOMTESSE. — Je n'ai pas entendu, je causais avec la baronne.

CLÉRY. — Nous avons dépensé 287,425 francs.

LA MARÉCHALE. — Ce n'est pas possible.

LA COMTESSE. — Vous plaisantez, Cléry.

CLÉRY. — Hélas! non. Voici toutes les factures. Qui de 285,732 fr. paie 287,425 fr., se trouve en déficit de 1,693 fr.

LA MARÉCHALE. — Quelle plaisanterie!

CLÉRY. — C'est 1,693 fr. que les myopes nous doivent.

LA MARÉCHALE. — Mais alors, Cléry, vous ne méritez aucun éloge?

LA BARONNE. — Je vote à Cléry des malédictions.

TOUTES. — Oui, oui, à bas Cléry !

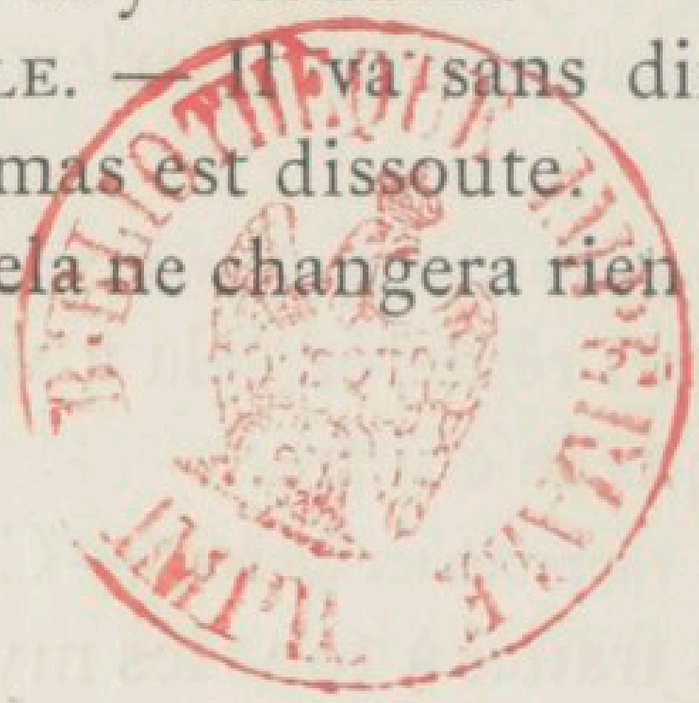
CLÉRY. — Permettez...

LA MARÉCHALE. — Nous vous permettons de payer le déficit; voilà ce que nous vous permettons.

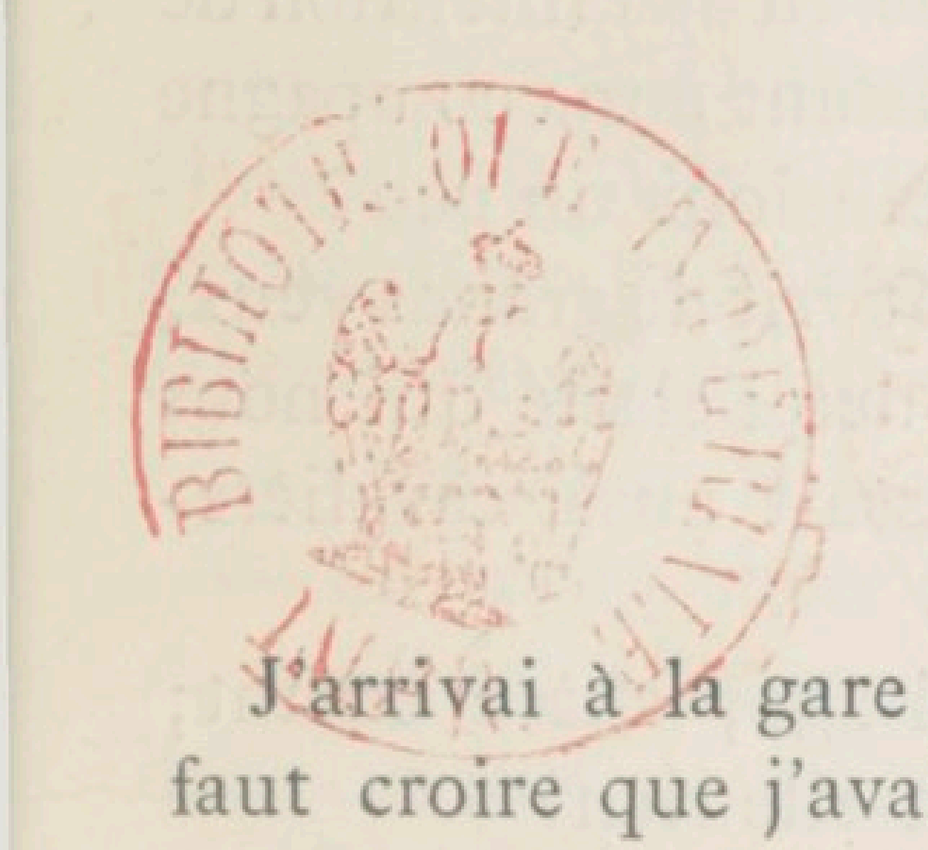
CLÉRY. — Je m'y attendais.

LA MARÉCHALE. — Il va sans dire que l'œuvre du chemin de Damas est dissoute.

CLÉRY. — Cela ne changera rien à ses habitudes.



LES MARRAINES



J'arrivai à la gare de Lyon plus mort que vif. Il faut croire que j'avais l'air bien souffrant, car devant moi tous les obstacles s'aplanirent, toutes les portes s'ouvrirent à deux battants, tous les employés furent polis ; le chef de gare lui-même eut l'air attendri lorsqu'il me vit passer.

Au bout de quelques minutes j'étais installé dans le meilleur coin d'un « coupé à reculons. » Baptiste faisait enregistrer mes bagages pour Nice, et je ruminais mille souvenirs plus douloureux, plus empoisonnés les uns que les autres, tout en pleurant Paris que je fuyais.

Au moment où sonna la cloche du départ, la portière de mon compartiment s'ouvrit brusquement. J'allais maudire l'importun, lorsque je vis, immobile sur le marchepied, une femme jeune, élégante, souriante, bien en chair, blonde à miracle, qui me toisait la cigarette aux lèvres.

— Le tabac vous incommode-t-il, monsieur ? me dit-elle.

Et, comme je fis un signe négatif, elle bondit dans le coupé, ferma la portière, prit possession du second coin, alluma une nouvelle cigarette, s'enveloppa dans une couverture duvetée et ne bougea plus.

Le train partit.

— Ah ça, Louison, est-ce que tu as l'intention de dormir ? dis-je au bout d'un instant à ma compagne de voyage. Veux-tu que nous causions un peu ?

La jeune femme se redressa, ouvrit de grands yeux, chercha à reconnaître, dans la demi-clarté qui nous environnait, celui qui lui adressait aussi cavalièrement la parole.

— Ne consulte pas mon visage, chère enfant; écoute ma voix. Ne te rappelle-t-elle rien ?

— Lucien ?...

— Eh bien ! alors, viens dans mes bras.

La jeune femme était déjà à genoux, près de la banquette sur laquelle je m'étais allongé.

— En effet, mon pauvre ami, si je t'avais vu au lieu de t'entendre, je ne t'aurais pas reconnu. Que t'est-il arrivé ?

— Je te conterai cela... Mais, avant tout, dis-moi, où vas-tu en si pimpant équipage ?

— En Égypte ! Paris est mort pour deux ou trois ans ; l'Exposition l'a rongé comme un cancer. Pas le plus petit morceau de lord ou de pacha à se mettre sous la dent. La tribu des gens sérieux s'est enfuie ; elle cuve son Exposition. Les fortunes réparent leurs forces et nous allons avoir une interminable morte-saison. Ma foi, moi qui ne suis pas paresseuse, j'ai résolu d'essayer d'un peu d'exportation.

— Et ta pacotille?

— Elle est à tes pieds. Je suis plus jeune que jamais, j'ai appris trois langues étrangères, j'ai engraissé, tu verras... quand il fera jour. Si je ne réussis pas...

— Il faudra que le bon Dieu s'en mêle.

— Et toi, où vas-tu ?

— A Nice, demander au soleil un peu de santé. Mais je sais bien à quoi m'en tenir, va ! Le soleil se moquera de moi comme de tant d'autres; je vais achever de mourir.

— Que dis-tu là ?

— La vérité, chère petite.

— Ah ça... est-ce que c'est nous qui t'avons mis dans cet état?

— Vous n'auriez jamais si bien réussi à me tuer, vous y fussiez-vous toutes appliquées. *Les femmes* ne tuent pas un homme aussi sûrement, aussi lestement que le fait *une femme*. *Les femmes* sont autant de jouets, mais une femme, lorsqu'on l'aime, c'est la mort en habit de gala. Te rappelles-tu le temps où tu m'aimais ?

— Si je me le rappelle!... Bel indifférent! tu m'as assez fait rager pour que je ne l'oublie pas. Aujourd'hui que nous sommes seuls, me diras-tu pourquoi tu m'as si bien dédaignée ? Est-ce une gageure, une bêtise ou un vœu que tu as faits ?

— Ce ne fut pas seulement une bêtise, mignonne, ce fut un sacrilége. Refuser le baiser que vous offrent deux lèvres roses, souples et frissonnantes ; ne pas se jeter dans les bras blancs fermes et potelés que l'on vous tend ; ne pas rendre au cœur qui bat pour vous, battement pour battement, ne pas... Ah ! tiens ! c'est

une insulte à la nature, et tôt ou tard, elle se venge. J'ai honte de moi. Mais si tu savais comment j'ai été élevé...

— J'accepte tes excuses.

— Ma mère est morte en me mettant au monde, et je fus confié à une vieille tante qui n'entendait raillerie sur rien, je t'en assure. Elle ne souriait, que lorsqu'elle ne pouvait pas faire autrement. A dix-huit ans, je couchais encore dans une alcôve d'où l'on ne pouvait sortir qu'en traversant la chambre de ma tante.

— Ah! mon Dieu!... mais c'est l'histoire du grand Mortara ou de Gaspar Hauser que tu me contes là.

— A vingt-deux ans, je n'avais que trop de droits aux lauriers de Nanterre.

— Mais c'est horrible, cela!

— Ma pauvre tante avait pour moi une telle peur de vous autres, qu'elle improvisait chaque jour des légendes édifiantes auprès desquelles les cauchemars les plus effroyables sont des rêveries de printemps. « Gardez-vous de ces malheureuses comme de la peste; me disait-elle. Leurs baisers sont empoisonnés, leurs ongles sont tranchants, les membres qui vous paraissent si charmants sont velus ou couverts d'écailles; toute liaison avec elles est factice, et la vie est le moins que puissent perdre ceux qui les fréquentent. »

— Eh bien! merci! elle n'y allait pas de langue morte, ta tante.

— Tout cela faisait travailler mon imagination!... tu penses. Elle le comprit, et voulant faire la part du feu, elle s'entendit avec deux ou trois vieilles parentes

pour me choisir une.., comment dirai-je ?... une relation honnêtement clandestine. Pour ces vieilles personnes, prendre une maîtresse dans notre monde, ce n'était commettre qu'un péché véniel. A les entendre, les amours de salon avaient l'avantage d'être à la fois sans dangers, — faciles à rompre, — et économiques, les « *dames* » ne coûtant rien.

— Ah !... la concurrence !

— Je ne compris que plus tard l'habileté de leurs manœuvres. Elles me choisirent, sans que je m'en doutasse, une liaison à leur gré. C'est sous leur patronage occulte que je passai la frontière amoureuse du pays du Tendre.

— Avaient-elles bien choisi, au moins ?

— Tu vas en juger. Me souhaitant une amie.... posée, tranquille, honnête et modérée, elles firent choix d'une femme de trente-quatre ans.

— Aïe !...

— Justement ! Les femmes, comme les feux d'artifice, attendent le dernier moment pour lancer le bouquet. Mais aujourd'hui que, vaincu, je déserte, je reconnais qu'elle était belle et pouvait mettre, du moins, au service d'un tempérament de louve, des trésors qu'eussent enviés les plus beaux marbres païens. Mes marraines décidèrent qu'une veuve était mon fait. Toujours prévoyantes, elles avaient pensé à ma jeunesse, à mon inexpérience et avaient voulu me mettre à l'abri du ridicule. Elles s'étaient dit aussi qu'une aventure dans de semblables conditions avait plus particulièrement chance de demeurer sans périls, une veuve ne relevant que d'elle-même et étant généralement assez ménagère de sa réputation, de peur de

fermer à tout jamais la porte des épousailles. Elles la voulurent, de plus, noble à elle seule comme tout un faubourg Saint-Germain, parce que, se disaient-elles, « elle sera mieux en situation de lancer notre Lucien. »

— Eh bien ! merci !... en voilà des calculs !

— Elles la choisirent abominablement riche pour m'éviter toute chance de dépense. « Une femme lé-
» gère, on la paie ; une femme pauvre, on lui vient
» en aide ; une femme riche est seule sans dangers ;
» elle vous pose, et si une telle relation se découvre,
» cela peut faciliter quelque mariage avantageux. »
Ce sont mes marraines qui parlent, bien entendu.

— J'avoue que je ne les comprends pas...

— Cela ne fait rien. Toujours est-il qu'un matin je me trouvai possesseur, sans trop savoir comment, de la plus enviée des étoiles. Je crois que mes marraines, toujours à l'affût, connurent avant moi mon bonheur. Elles se réunirent en secret ce jour-là, pour célébrer leur victoire. Il y eut gala en petit comité. Leur Lucien était casé, et bien casé !...

— Les drôles de vieilles !... Et tu fus bien heureux?

— Pendant les six premiers mois je me crus admis dans le paradis.

— De Mahomet.

— Je serais bien ingrat si je ne reconnaissais pas que jamais maîtresse ne s'intéressa davantage aux progrès de son élève. C'est à ce point que mes marraines en furent inquiètes. Elles songèrent à intervenir, mais il était trop tard, j'avais pris mes licences. De son côté, Mathilde...

— Elle se nommait Mathilde ?

— Est-ce que je lui donnerais ce nom s'il était le sien ? — Ah ça, d'où sors-tu ?

— C'est juste, continue.

— Mathilde, qui se doutait des combats que nous allions avoir à soutenir, prit courageusement le parti de la fuite. Elle partit pour l'Andalousie ; je l'y suivis. Il me fallut donner ma démission.

— Tu quittas les Affaires-étrangères ?

— Oui, et j'allais être nommé secrétaire à Vienne.

— Voilà de ces choses qu'on ne fait pas pour nous! Et que dirent les marraines ?

— Je ne pris conseil de personne, tu penses. Je parlai de ma santé compromise, du danger qu'il y aurait pour moi à passer l'hiver à Paris, etc., etc. Je vécus encore six mois splendides. Nous promenions sous le plus beau ciel du monde un amour frais éclos. Nous nous aimions, nous vivions librement, insouciants et heureux, loin de cette société parisienne pour laquelle nous nous étions imposé jusque-là bien des sacrifices. Les marraines écrivaient tant et plus, mais nous suivions notre chemin sans regarder en arrière, et leurs lettres n'arrivaient jamais qu'après notre départ. Nous fîmes un voyage merveilleux. Comme nous nous sommes aimés à Grenade!... et à Séville, donc!... et à Burgos! et à Cadix! Nous aurions voulu nous aimer non-seulement dans toutes les villes d'Espagne, mais dans chaque bourgade aussi.

— Eh! eh!...

— Quand nous eûmes épuisé l'Espagne, nous partîmes pour le Maroc. Elle eut alors des caprices que je trouve insensés aujourd'hui, mais qui me parurent

les plus admirables du monde. Elle voulut que j'achetasse, aux portes de Tanger, un palais merveilleux, et là, nous adoptâmes les mœurs et les costumes du pays. Elle donna à sa beauté un tour plus piquant qui me charma : il me sembla que je commençais une liaison nouvelle. Chaque jour plus fantasque, elle exigea que je formasse un sérail, et nous achetâmes ensemble les plus belles d'entre les esclaves, que de tous les coins du monde, on conduit sur les marchés de la côte barbaresque.

« — Je suis lasse d'être reine sans royaume. Puis-
» je me dire préférée, si je suis seule à éveiller tes
» désirs ? Je veux savoir si tu m'aimeras encore après
» que l'amour se sera offert à toi, facile, varié, splen-
» dide ; alors que, palette vivante, écrin merveilleux,
» la beauté se sera montrée à toi sous tous ses aspects.
» Tu me reverras dans un mois, et, si tu m'aimes
» encore après avoir trempé tes lèvres à toutes les
» coupes, je serai à toi jusqu'à l'heure où, vieillie, je
» me rendrai justice et te délivrerai d'une maîtresse
» flétrie. »

Elle se réserva la moitié de notre domaine et s'y enferma. Un mois se passa sans que je la revisse. J'eus beau l'appeler, la supplier, elle tint à poursuivre l'épreuve jusqu'au bout.

— La drôle de femme!... Et tu entrepris le cours de tes expériences, toi ?

— J'étais trop sûr de moi pour fuir le danger.

— Quel héroïsme !

— Elle sortit victorieuse de l'épreuve. Ce poëme de beauté dont je lisais chaque jour une strophe nouvelle, quelque beau de forme qu'il fût, me laissa in-

différent. Il y manquait la flamme, il y manquait l'esprit, il y manquait l'amour.

— Néanmoins, jusqu'ici j'avoue que je ne vois pas que tu aies été bien à plaindre. Je trouve même ta dame fort bonne personne.

— Ici des points noirs parurent à l'horizon. Mon banquier, auquel j'avais demandé de l'argent, me fit remarquer que j'avais, en six mois, dépensé six fois mon revenu de l'année, et il m'engageait à m'en tenir là. A ces supplications mes marraines joignirent les leurs.

— Patatras! il était bien temps.

— Je leur répondis que mes affaires ne regardaient que moi, que j'étais demeuré fidèle à leur programme, que je n'avais pas agi comme ces écervelés qui mangent leur bien avec des femmes trop faciles, et que d'ailleurs, les voyages formant la jeunesse, je prétendais achever de me former. Toutefois, quelque soin que je prisse pour cacher ces ennuis à Élisabeth, elle les devina...

— Je croyais que nous avions décidé qu'elle s'appellerait Mathilde?

— C'est juste. — Elle voulut me venir en aide. Je refusai d'abord. Elle se fâcha, me dit que je ne l'aimais pas, et pour mettre un terme à sa douleur, je dus accepter une somme assez forte que je lui rendis, après avoir vendu une maison que j'avais rue Mogador.

— Et l'on dit que nous sommes des mangeuses!... Enfin!... poursuis, ton récit m'intéresse.

— Nous partîmes pour la Sicile après avoir fait vendre aux enchères notre généralif et toute notre car-

gaison de Géorgiennes, Tunisiennes, Éthiopiennes et Moresques, bibliothèque vivante que j'avais feuilletée un mois durant. Nous visitâmes la Grèce, le Caucase, la Perse. Deux maisons payèrent les frais de ces voyages.

— Comment!... encore deux maisons!... Elle y allait bien, ta grande dame! Si les passions se soumissionnaient, aucune de nous ne lui aurait abandonné ta fourniture.

— Mais...

— Comme on a raison de dire qu'il n'y a rien de ruineux comme le bon marché!

— Pouvais-je lui reprocher ses caprices, pouvais-je les lui laisser payer ?

— Je ne dis pas cela, mais je tiens à constater qu'on ne prend pas avec nous de si longues mitaines. Si nous demandons un bracelet ou un coupé, on nous répond quelque calembredaine et tout est dit. Je suis indignée quand je vois à quel point on vous gruge.

— Allons, allons... calme-toi, jalouse, et n'oublie pas que c'est à votre profit que vous, vous nous ruinez.

— Pour vous, le résultat est le même, après tout, et comme cela, du moins, votre fortune profite à quelqu'un. Vous avez cette consolation d'assurer le sort d'une pauvre femme qui, sans vous, n'eût connu que la misère. Dans le bien que l'on fait à autrui, il y a toujours le germe d'une consolation.

— Tu parles comme défunte Notre-Dame de Lorette. Ce que je constate de plus certain, c'est que l'homme tiré à hue par les petites dames, et à dia par

les grandes, n'a qu'à se bien garder dans la vie de ce monde. Je continue mon récit. — Mon amour fondait avec mon patrimoine. Je demandai aide et protection à mes marraines, elles m'envoyèrent leur malédiction sous chargement. Mathilde, qui me voyait devenir plus sombre chaque jour, m'offrit un soir, à Téhéran, entre deux sorbets à la rose, sa main et sa fortune.

— Eh bien ! voilà qui arrangeait tout.

— Tu trouves ? Ce ne fut pas mon avis. Elle me dit que je la méprisais et qu'après tout je l'avais assez compromise pour lui devoir une réparation.

— Bon !... encore un des revers de vos amours mondaines. Tu me permettras de te faire remarquer qu'il n'y a pas de piéges matrimoniaux dans nos propriétés.

— A partir de ce moment je me crus un devoir à remplir, et l'amour s'en alla de mon cœur, comme l'eau d'un crible. Désaveuglé, je découvris qu'elle avait la jambe beaucoup moins bien faite que je ne l'avais cru..; puis, qu'elle buvait un peu plus qu'il n'est convenable.. ; qu'elle ne chantait pas toujours juste la romance du Saule ; qu'elle prononçait mal l'anglais... Que sais-je ! Mais j'étais décidé au sacrifice, lorsque, à Odessa, je fis une découverte qui, j'ai honte de le dire, me combla de joie. Mathilde voulut renvoyer un courrier interprète qui ne nous avait pas quittés depuis Gibraltar. La faute commise par le pauvre diable était des plus minces, aussi intercédai-je pour lui. On insista, je dus céder. Le jour de son départ, notre homme me prit à part et me prouva d'une manière irréfutable que ma maîtresse avait fait à Tan-

ger, pendant le mois qu'elle avait voulu passer loin de moi, des études comparées sur la race humaine, non moins approfondies que les miennes. Elle avait voulu mettre sa tendresse pour moi à l'épreuve.

— Tiens! tiens! tiens!

— Je ne sais si je fus plus indigné de sa conduite que joyeux de me trouver moralement dégagé vis-à-vis d'elle. Nous eûmes immédiatement une explication. Elle reconnut que le courrier m'avait dit vrai, mais n'admit pas que j'eusse à lui en vouloir. Elle n'avait fait, après tout, que ce que j'avais fait moi-même ; elle n'était unie à moi que par des liens volontaires et provisoires... Je saisis au passage cette phrase imprudente, et quinze jours après je rentrais à Paris, épuisé, ruiné...

— Mais tes marraines?

— Elles ne voulurent pas me revoir et crièrent partout que j'étais un débauché. Deux jours après mon arrivée, je recevais les témoins du frère de mon ancienne maîtresse. Le surlendemain, un coup d'épée me trouait si bien la poitrine que je passai pour mort pendant vingt-quatre heures et fus mourant pendant trois mois.

— Ceci, entre parenthèse, est encore un des petits profits de vos amours de l'autre monde.

— Depuis un an, je traîne une existence impossible. Le mariage m'est interdit. On crie au scandale, chaque fois que mon nom est prononcé; ce sont de bien autres cris encore lorsqu'on annonce le chiffre de mon avoir. Ma santé perdue me condamne d'ailleurs à l'oisiveté et au célibat.

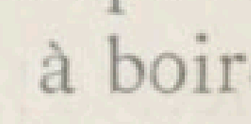
— Et quelle morale tires-tu de tout ceci?

— Ma morale, la voici. Lorsque le voyageur, pressé par la soif, ramasse au pied d'un pommier un fruit et y mord, le maître du champ le regarde faire : c'est la dette du chemin. Mais s'il s'avise d'arracher un fruit aux branches, le maître proteste et la loi le protége.

L'amour est comme cet arbre : tenez-vous-en aux fruits tombés. Si vous voulez mordre à quelqu'un de ceux, veloutés encore, qui pendent aux branches, devenez-en loyalement, légalement le maître.

— A mon tour de faire de la morale pratique. Papas, mamans et vous marraines, ne mettez pas le nez où vous n'avez que faire. Laissez venir à nous les petits jeunes gens. Et vous, jeunes néophytes, au temps du gaspillage, venez à nous. Ne détournez pas de leur voie celles que Dieu a choisies pour être épouses et mères. Mais, croyez-moi, — et ne dites jamais que je vous ai donné ce conseil, mes petites camarades m'arracheraient les yeux, — morcelez votre cœur si vous voulez régner sur vous-même.

La vie a deux actes. Le premier, plein de couplets, de pantalonnades, de coups de latte, de baisers frauduleux et de chansons à boire; jouez-le avec nous. Le second, rempli de classiques ivresses, de beautés sévères et de récits de Théramène, réservez-le exclusivement à nos rivales. Et surtout fuyez l'amour au rabais, c'est le plus ruineux de tous.



BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FAISONS NOS FARCES

I

Le salon de la comtesse O'Tempora O'Mores, dans son hôtel du Faubourg Saint-Honoré.

LA MARÉCHALE PRINCESSE DE TILSITT, entre. — Vous êtes seule ?

LA COMTESSE O'TEMPORA O'MORES. — Seule.

LA MARÉCHALE. — Personne sous les tentures, sous les meubles ?

LA COMTESSE. — Princesse !... pour qui me prenez-vous ?

LA MARÉCHALE.— Je ne vous prends pour personne, ma chère amie ; ces largesses ne regardent que vous !

LA COMTESSE. — Où voulez-vous en venir ?

LA MARÉCHALE. — J'ai quelque chose de très-grave à vous dire.

LA COMTESSE. — Est-ce au sujet de la sotte lettre publiée par nos chères collègues dans la *Vie Parisienne?*

LA MARÉCHALE. — Point.

LA COMTESSE. — Comprend-on qu'elles aient joint mon nom au leur sans me consulter!

LA MARÉCHALE. — Les malheureuses en sont au repentir. La baronne m'a invitée à son bal du 27.

LA COMTESSE. — Moi aussi, mais je n'irai pas.

LA MARÉCHALE. — Avez-vous remarqué qu'elles ont attribué à Offenbach l'*Orphée aux Enfers* de Meyerbeer.

LA COMTESSE. — Vous voulez dire de Gounod.

LA MARÉCHALE. — Non, de Meyerbeer.

LA COMTESSE. — Cela ne fait rien.

LA MARÉCHALE. — On n'est pas plus ignorante. Ce que j'ai à vous confier est bien autrement important! Je veux vous signaler une jolie petite fredaine inédite à faire.

LA COMTESSE. — Ah! bah! — Comment l'entendez-vous?

LA MARÉCHALE. — Il s'agit de quelque chose d'insensé. Devinez?

LA COMTESSE. — C'est honnête?

LA MARÉCHALE. — Pourquoi pas?

LA COMTESSE. — Scabreux?

LA MARÉCHALE. — Je le crains.

LA COMTESSE. — Est-ce qu'il faudra oublier ses devoirs?

LA MARÉCHALE. — Cela n'ira pas jusque-là.

LA COMTESSE. — Je parie que vous voulez voir décapiter le docteur Grumeley.

LA MARÉCHALE. — C'est plus fort que ça.

LA COMTESSE. — Vous me faites trembler!... S'agirait-il, par hasard, d'aller jusqu'à Suez?...

LA MARÉCHALE. — C'est encore plus fort. Allons, je vous viens en aide, vous ne trouveriez jamais. — Je veux aller... en omnibus.

LA COMTESSE. — Ah! fi!... Vous n'y pensez pas.

LA MARÉCHALE. — J'en rêve.

LA COMTESSE. — Je n'oserai jamais. Et puis, si mon mari le savait!

LA MARÉCHALE. — Bah ! qu'est-ce qui vous dit qu'il n'y est pas allé bien des fois, sans que vous vous en doutiez ?

LA COMTESSE. — Il ne ferait pas une chose semblable sans m'en prévenir. Je connais Hector !

LA MARÉCHALE. — Vous n'êtes pas la seule.

LA COMTESSE. — Eh bien, tant pis pour elles.

LA MARÉCHALE. — Après tout, comtesse, vous savez... moi, je ne veux pas vous entraîner pour qu'ensuite vous me fassiez des reproches. J'ai eu une fantaisie, j'ai pensé que vous pouviez avoir la même, je vous ai offert de partager mes dangers, mais vous avez peur...

LA COMTESSE. — Oh ! peur !

LA MARÉCHALE. — N'en parlons plus.

LA COMTESSE. — Parlons-en, au contraire, afin de bien assurer le secret et l'impunité de nos folies.

LA MARÉCHALE.— A la bonne heure! vous voilà raisonnable. Tenez, savez-vous ce que nous pouvons faire? Disons à Whattson de nous suivre avec le coupé.

LA COMTESSE. — Bravo!... (Avec hésitation.) Vous ne voudriez pas que Cléry nous accompagnât?

LA MARÉCHALE. — Ma chère enfant, permettez-moi de vous donner un avis dans le calme du tête-à-tête. Vous êtes plus naïve que Chloé et vous finirez par

afficher Daphnis. Cela dit, en amie éprouvée, revenons à notre grande affaire.

LA COMTESSE. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

LA MARÉCHALE. — Bien entendu. — Quand faisons-nous notre escapade?

LA COMTESSE. — Quand vous voudrez.

LA MARÉCHALE. — Alors, demain?

LA COMTESSE. — Soit.

LA MARÉCHALE. — Trois heures?

LA COMTESSE. — Trois heures.

LA MARÉCHALE. — Je serai ici à 2 heures 59 minutes. — A demain, toute belle.

LA COMTESSE. — Vous partez déjà?

LA MARÉCHALE. — Je suis attendue à la même heure dans dix endroits.

LA COMTESSE. — Et vous allez ?...

LA MARÉCHALE. — Dans un onzième où j'attendrai, peut-être.

LA COMTESSE. — Avec ces yeux-là?

LA MARÉCHALE. — Le fait est que ce n'est pas leur habitude. A demain. Ah! à propos...

LA COMTESSE. — Quoi donc ?

LA MARÉCHALE. — En petite tenue, bien entendu.

LA COMTESSE. — Une toilette d'omnibus, enfin.

LA MARÉCHALE. — Que mettrez-vous ?

LA COMTESSE.— Une robe de velours noir — la jupe de dessous en peluche jonquille.

LA MARÉCHALE. — C'est cela. Moi je mettrai tout simplement une robe de satin lie-de-Bourgogne, agrémentée de blanc. A demain, chère.

LA COMTESSE. — A demain.

II

Le petit salon de la comtesse O'Tempora O'Mores.

LA MARÉCHALE. — Vous êtes prête?

LA COMTESSE. — Je n'ai plus que mes gants à mettre.

LA MARÉCHALE. — Vous avez un flacon?

LA COMTESSE. — J'en ai deux. En voulez-vous un ?

LA MARÉCHALE. — Non, merci, j'ai pris une petite bouteille de « Preston salt. »

LA COMTESSE. — Alors, en route!

Dans l'antichambre.

LA MARÉCHALE. — J'ai dit à Whattson de nous conduire dans quelque quartier perdu.

LA COMTESSE. — Croiriez-vous que mon cœur bat comme si j'allais à quelque rendez-vous... sérieux. Vous comprenez.

LA MARÉCHALE, à Whattson qui, raide sur son siége, en tenue banale, le fouet sur la cuisse, attend les ordres. — Go on, as I told you.

(Whattson incline légèrement la tête. — La voiture part.)

Dans la voiture.

LA COMTESSE. — Pourvu que nous ne rencontrions personne!

LA MARÉCHALE. — Folle! Puisque je vous dis que nous allons au diable.

LA COMTESSE. — Je connais du monde partout.

(Bruit dans la rue; la voiture redouble de vitesse.)

LA COMTESSE, effarée. — Qu'est-ce qu'il y a?

LA MARÉCHALE. — Rassurez-vous, mignonne, ce n'est rien. Whattson a failli écraser un pompier.

LA COMTESSE. — J'ai eu une peur!

LA MARÉCHALE.— Figurez-vous que j'ai envoyé mon mari à Joinville-le-Pont inspecter l'école de gymnastique de la Faisanderie. Il m'a bien promis de ne pas rentrer avant sept heures.

LA COMTESSE. — J'ai dit au comte qu'il y avait aujourd'hui une exposition de chevaux cochinchinois sur la terrasse de Saint-Germain, et il est parti par le train de 3 h. 30.

LA MARÉCHALE. — Bien. De ce côté-là nous sommes sans crainte.

(On entend des cris.)

LA COMTESSE, effrayée. — Qu'est-ce qu'il y a encore?

LA MARÉCHALE. — Ne vous tourmentez donc pas ainsi, ma chère amie. C'est Whattson qui a rasé une marchande de poissons. Mais rassurez-vous, le voilà qui s'arrête. Descendons.

III

Rue du Vieux-Colombier.

LA MARÉCHALE, à Whattson. — Never mind what we are doing, and follow us every where.

(Whattson s'incline et suit à distance.)

LA COMTESSE. — Je vous assure que nous aurions dû nous faire accompagner par Cléry... ou par tout autre.

LA MARÉCHALE. — Vous n'êtes pas plus faite pour les grandes entreprises que moi pour le cloître.

LA COMTESSE. — Où sommes-nous?

LA MARÉCHALE. — Je n'en sais rien. Mais que voyez-vous sur cette plaque bleue?

LA COMTESSE. — Où cela ?

LA MARÉCHALE. — Là-haut, au-dessus du pharmacien.

LA COMTESSE. — Rue du Vieux-Colombier.

LA MARÉCHALE. — Alors, c'est parfait. On m'a assuré que nous verrions passer là un omnibus vert, avec une ceinture blanche, qui nous conduira au Panthéon.

UN GAMIN. — Eh ben! merci. Plus qu'çà d'chic! Des femmes embaumées à la Croix-Rouge.

DEUXIÈME GAMIN. — Cot-cot-cot-cot-cot-codette ! En v'là des tout chauds.

PREMIER GAMIN. — A la coque! à la coque!... A quand la ponte, mes petites cocottes?

UN ÉTUDIANT. — Ah ça, Gavroche manqué, vas-tu laisser ces dames... (A la maréchale.) Eugénie, prends mon bras.

LA MARÉCHALE. — Mais, monsieur, je ne vous connais pas.

L'ÉTUDIANT, bas. — Ne comprenez-vous donc pas que c'est pour vous sauver?

LA MARÉCHALE. — Ne prenez pas tant de peine, nous saurons bien nous sauver toutes seules.

L'ÉTUDIANT. — Un homme comme il faut n'est ja-

mais de trop. Ah ça ! il me semble que je t'ai vue quelque part.

LA MARÉCHALE. — C'est possible, j'y vais quelquefois.

LA COMTESSE. — Ah! enfin; voilà l'omnibus. Cocher!... cocher!... arrêtez. (La voiture s'arrête.) Venez, princesse, venez vite.

L'ÉTUDIANT. — Princesse !... Ce n'est pas à Honoré Pipanter qu'on la fait avaler celle-là. A bientôt, princesse de Monaco. Si tu tiens absolument à me revoir, viens ce soir chez Dreher, tu auras une canette. Je te sacrifierai Clara; si la pauvre fille en meurt..., ma foi, tant pis. Et puis tu as une jambe comme on n'en fait plus. Conducteur, je vous recommande mon Amanda.

LE CONDUCTEUR. — Le Panthéon?

PREMIER GAMIN. — A la morgue, cocher !... et plus vite que ça. Ces dames ont d'l'odeur !

IV

En omnibus.

La maréchale et la comtesse sont debout dans l'omnibus, ne sachant où s'asseoir. Le conducteur tire le cordon, la voiture se remet en marche. Les voyageuses, qui ne s'y attendaient pas, perdent l'équilibre. La comtesse s'est cramponnée aux genoux d'un gros monsieur.

LE GROS MONSIEUR. — Vous me chatouillez, mais ça ne fait rien, belle dame, prenez votre temps. (Il la

soutient dans ses bras.) Là.... c'est ça.... prenez la barre.... là-haut... vous y êtes. Ça ne sera rien.

(La maréchale s'est assise sur les genoux d'un sapeur de grenadiers.)

LE SAPEUR. — Sapré-mille-nom-de-nom-d'un-tonnerre-de-Brest! On n'a pas de cors dans vot'régiment, la belle femme, que vous marchez insensiblement sur mes pieds, comme ça ?

LA MARÉCHALE. — Est-ce que vous croyez que c'est pour mon plaisir ?

LE SAPEUR. — Il n'est tout d'même pas probable que c'est pour le mien. Enfin, c'est passé, n'est-ce pas. J'accepte vos excuses. Asseyez-vous là.

(Il la prend par les reins et l'emboîte dans une stalle.)

LA COMTESSE, bas à la maréchale. — J'ai peur! Si nous descendions ?

LA MARÉCHALE. — Bah!... le plus fort est fait.

UNE FEMME EN TARTAN, à une femme en bonnet. — Qué malheur! m'ame Tasdhommes, si c'est Dieu permis de s'attifer comme ça! On dirait des ânes de procession.

LA FEMME EN BONNET. — C'est ça des mangeuses! Ça vous vide un homme, poche par poche, gousset par gousset, pus vite que nous n'troussons une volaille.

UNE CUISINIÈRE, (retour des Halles, s'adressant à la femme en tartan et regardant dans le blanc des yeux la comtesse et la maréchale.) — Faudrait me payer les yeux d'la tête pour me faire sortir avec ces toilettes-là.

LE SAPEUR, à la maréchale. — J'ai peut-être été un peu vif à l'endroit de mon cor; mais, vous savez ça comme moi, y'a des jours que ça porte au cœur. (La maréchale ne répond pas.) C'est tout d'même un crâne régiment

que celui dans lequel vous servez. Notre tambour-major — Barbamouche, qu'il se nomme, — n'a pas de si chouettes plumets.

(La comtesse prend son flacon, la maréchale en fait autant.)

LE CONDUCTEUR. — Vos places, là-bas!

LA MARÉCHALE, qui ne l'a pas entendu. — Quelle odeur affreuse!

LA COMTESSE. — C'est à se trouver mal.

LE CONDUCTEUR. — Il manque deux places.

LE SAPEUR, à la maréchale. — Il manque deux places.

LA MARÉCHALE, à sa voisine. — Il paraît qu'il manque deux places.

LA VOISINE.— Faut-il payer pour vous, par hasard?

LA MARÉCHALE. — Qui vous demande cela?

LA VOISINE. — Envoyez votre argent au conducteur.

LA MARÉCHALE. — C'est juste, nous n'avons pas payé nos places. (Au conducteur.) Combien est-ce?

LE CONDUCTEUR. — Vous le savez bien.

LA MARÉCHALE. — Si je le demande, c'est que je n'en sais rien.

LE CONDUCTEUR. — Faites donc pas des manières.

LA MARÉCHALE. — Quel butor!

LE CONDUCTEUR. — Gardez vos familiarités pour vos semblables. Est-ce que vous me prenez pour un gandin?

LA MARÉCHALE. — Ah! Dieu m'en garde! (Au sapeur.) Dites-moi, sapeur, combien est-ce par place?

LE SAPEUR. — J'vas vous dire : les militaires qui sont en tenue... eh bien!... y n'payent que trois sous.

LE CONDUCTEUR. — Allons, voyons, vos places. Si vous voulez faire des farces avec moi, revenez diman-

che, je suis, d'repos ; mais aujourd'hui, j'ai pas le temps.

LE SAPEUR, au conducteur. — Ah ça, dis donc, rouleur au rabais, est-ce que t'as pas bientôt fini d'mécaniser tes pratiques? Laisse-leur z'y donc l'temps d'se fouiller.

LA MARÉCHALE. — Merci, sapeur, vous êtes un brave, vous.

LE SAPEUR. — Ça, c'est aussi vrai que vous êtes une belle femme...

LA MARÉCHALE. — Combien devons-nous payer ?

LE SAPEUR. — Deux portions d'six sous, ça fera l'affaire.

LA MARÉCHALE, cherchant inutilement son porte-monnaie. — Comtesse, je suis sortie sans argent, voulez-vous payer?

LA COMTESSE, après avoir fait des recherches aussi inutiles que celles de la maréchale. — Nous sommes perdues! je n'ai pas un louis sur moi.

LA MARÉCHALE, émue. — Il ne s'agit pas d'un louis, avez-vous un franc ?

LA COMTESSE. — Je n'ai rien emporté.

LA MARÉCHALE. — Nous sommes bien !

LE CONDUCTEUR. — Eh bien ! ces places, c'est-il pour ce mois-ci ?

LA COMTESSE. — Nous avons oublié de prendre de l'argent, monsieur, nous réglerons en arrivant.

LE CONDUCTEUR. — C'est pas tout ça. Vous allez avoir affaire au contrôleur.

LA CUISINIÈRE. — Conducteur, si vous avez besoin d'un sergent de ville, en voilà un qui passe.

LE CONDUCTEUR. — A pas peur! il y a sur la place Saint-Sulpice tout ce qu'il faut.

LA COMTESSE, bas à la maréchale. — Qu'est-ce qu'on va nous faire?

LA MARÉCHALE. — Je n'en sais rien, mais cela commence à m'inquiéter. Après tout, je ferai signe à Whattson d'avancer, il payera pour nous.

LE SAPEUR défait avec ses dents un nœud énorme serré à l'un des coins de son mouchoir de poche et en retire une pile de sous. — Tenez, la belle des belles, voilà le fruit de mes économies : c'est le tabac de la semaine. Je le dépose à vos pieds charmants, avec mes compliments pour votre fourniment.

LA MARÉCHALE. — Sapeur, voilà une belle action qui vous portera bonheur. Comment vous nommez-vous?

LE SAPEUR. — Capiton, tontaine-tonton. La fin, c'est une malice du régiment; papa, lui, était dénommé Capiton tout court.

LA MARÉCHALE. — Et votre régiment ?

LE SAPEUR. — Dire que c'est le plus beau de tous, c'est nommer le 1er grenadiers de la garde.

LA MARÉCHALE. — Eh bien! Capiton, tontaine-tonton, venez me voir demain. Voilà mon nom et mon adresse. (Elle lui parle à l'oreille.) Surtout n'ayez pas l'air de me connaître.

LE SAPEUR. — Mille millions de paillasses!... Vous seriez la mar...

(Capiton veut absolument rester debout au milieu de l'omnibus. La maréchale insiste pour qu'il s'asseye.

LE SAPEUR. — Je n'y consentirai jamais.

LA MARÉCHALE. — Je le veux.

LE SAPEUR. — C'est donc pour vous obéir. Mais faites excuse pour mon peu d'éducation. L'école du

malheur est la seule... avec l'école du peloton, ousque je me soye distingué.

LA MARÉCHALE, bas au sapeur. — Pas un mot de plus.

LE SAPEUR. — Suffit.

(La maréchale passe au conducteur l'argent du sapeur.)

LA FEMME AU TARTAN. — Ça fait payer sa place par les soldats.

LA CUISINIÈRE.— Et ça leur z'y chatouille les oreilles du bout des lèvres.

LA FEMME AU BONNET. — Certainement, on peut dire sans la vanter, que j'ai une fille qui est une pas grand chose, mais si je la voyais se conduire comme ça, c'est moi qui trépignerais dessus.

LE CONDUCTEUR. — Il manque deux sous.

LE SAPEUR, avec dignité. — C'est bon, l'enflé, ces dames sont mes connaissances. Voilà ma pipe pour gage.

(Il tend majestueusement au conducteur une pipe noire, courte-queue, qui parfume la voiture à sa manière.)

LE CONDUCTEUR. — V'là la station, tout ça va s'expliquer. (Criant.) Saint...-Sulpice, l'Odéon, Batignolles-Clichy, la Villette.

V

La station de la place Saint-Sulpice.

Des voyageurs descendent, d'autres remontent. Le conducteur gesticule, le contrôleur crie, la foule s'amasse, la maréchale et la comtesse veulent regagner leur voiture, mais on les retient sur le marche-pied. Le sapeur qui ne peut pas passer, mais qui éprouve le besoin de faire du zèle, a mis sa tête à la fenêtre et crie comme un perdu :

LE SAPEUR. — Puisque je vous dis que c'est mes connaissances, sacré, m... etc., etc.; puisque je réponds pour eusse et vous offre ma pipe! Depuis quand, mille millions de, etc., etc..., qu'un soldat ne peut plus répondre de deux sous?

LA FEMME AU TARTAN, au contrôleur. — Je les reconnais... c'est pas que j'les fréquente, Dieu du ciel!... mais je les ai vues le soir, tout près d'ici, au coin de la rue Beurrière.

LA FEMME AU BONNET.— Moi, je reconnais la grande brune.

LA CUISINIÈRE. — Et moi la roussette.

LA MARÉCHALE. — Voilà bien du bruit pour une misérable somme que mon cocher va vous payer.

(La maréchale fait un signe à Whattson. Il avance et pousse ses chevaux dans la foule qui s'écarte bon gré mal gré.)

— I say Whattson, give two sous for me to this fellow.

WHATTSON. — — I have not a farthing, your ladyship.

LA MARÉCHALE. — C'est jouer de malheur! mon cocher n'a pas d'argent sur lui. Mais enfin voilà une bague que je vais laisser en gage, cela vous suffira, je pense.

(Elle tend au contrôleur un rubis entouré de brillants.)

Depuis un instant une calèche s'est arrêtée. Deux valets de pied en tenue anglaise: chapeau rond, cheveux poudrés, habit carré, culotte courte, bas de soie, ont mis pied à terre. L'un d'eux s'est placé à la tête des chevaux qui, effrayés par la foule, piaffent à qui mieux mieux. Le second laquais s'est approché de la portière. Dans la calèche: la baronne de Saint-Claude, la marquise de la Tour de Pise, la vicomtesse Ramponneau de Saint-Émilion, la duchesse Candide de la Villette, apprenant de quoi il est question, étouffent leurs rires sous leurs mouchoirs.

LA BARONNE DE SAINT-CLAUDE parle bas au valet de pied.

— ... Surtout, Firmin, nommez bien distinctement ces dames. Allez, et faites exactement ce que j'ai dit.

LE VALET DE PIED fend la foule à coups de coudes, arrive au centre du rassemblement, tend un louis au contrôleur et saluant la maréchale et la comtesse, dit à haute voix : — Mme la baronne de Saint-Claude, Mme la marquise de la Tour de Pise, Mme la vicomtesse Ramponneau de Saint-Émilion et Mme la duchesse Candide de la Villette présentent leurs compliments à madame la maréchale princesse de Tilsitt et à madame la comtesse O'Tempora O'Mores. Elles ont l'honneur de leur envoyer leur offrande pour l'œuvre si intéressante du chemin de Damas.

Quatre éclats de rire arrivent aux oreilles des pauvres obligées et la calèche s'éloigne au galop. Le contrôleur salue, le sapeur salue, la foule ricane, un chroniqueur du *Petit Journal* prend des notes et les deux voyageuses regagnent leur coupé plus mortes que vives, abandonnant le louis au personnel de l'administration des omnibus.

VI

LA MARÉCHALE. — La rage m'étouffe; il est probable que j'en mourrai, comtesse. Quand je serai morte, vous me vengerez, n'est-ce pas?

LA COMTESSE. — Il est probable, princesse, que je serai sous terre avant vous. Devinez qui j'ai reconnu, debout, sur l'impériale de l'omnibus, la figure à moitié cachée sous son mouchoir et suivant en riant les péripéties de notre mésaventure : Cléry, ce monstre de Cléry qui nous avait suivies.

LA MARÉCHALE. — En êtes-vous sûre ?

LA COMTESSE. — Hélas ! Je ne le reverrai jamais de ma vie... qui du reste ne sera plus de longue durée.

LA MARÉCHALE, avec onction. — Faites, mon Dieu, vous qui avez la toute-puissance, que je ne meure pas sans avoir joué un tour abominable à mes bonnes amies.

LA COMTESSE. — Et moi de même, Seigneur miséricordieux. Si je puis les voir crever de dépit, je vous promets un cierge si lourd, si lourd, qu'il faudra deux hommes pour le porter.

LA MARÉCHALE. — Ainsi sera-t-il.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPR.

LA VENGEANCE DE LA MARÉCHALE

I

La maréchale princesse de Tilsitt vient de sortir de table. Le maréchal a été, d'un bout à l'autre du déjeuner, mortellement intéressant. Il a coulé à fond la question des chassepots, pendant les œufs au jus; celle des ports d'armes en Corse, pendant les côtelettes d'agneau à la jardinière; il n'a fait qu'une bouchée des petits canons de cuivre, pendant les croquettes de pommes de terre, et la colonisation de l'Algérie est venue sur le tapis à son heure habituelle, entre les fruits et le café glacé. Puis, après avoir allumé une glorieuse pipe, dorée par le soleil d'Afrique, le héros est allé s'étendre dans sa chambre où l'attendaient le *Moniteur de l'Armée* et un mémoire plein d'intérêt sur les pièces de siége en aluminium.

La maréchale a subi ces détails intéressants avec autant de courage que son époux en a déployé pour

obtenir le bâton. En passant de la salle à manger dans le salon, le bruit d'une lutte est arrivé jusqu'à elle. Le maître d'hôtel est allé aux informations; il revient presque aussitôt.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demande la maréchale.

— J'ai trouvé l'antichambre aux prises avec un individu qui veut absolument monter pour parler à madame la maréchale.

— Le connaissez-vous?

— Je ne connais pas ces sortes de gens; madame la maréchale peut être tranquille.

— De quoi a-t-il donc l'air?

— C'est un soldat, moins qu'un soldat... un sapeur.

— Un sapeur?

— Il y a huit personnes pour l'empêcher de monter; (fièrement) nous nous mettrons dix s'il le faut!

— Monsieur Frantz, écoutez-moi bien. Je vais peut-être vous surprendre, mais vous n'êtes qu'un imbécile...

— Un imbé... moi!

— Et vos camarades ne vous le cèdent en rien. Voilà deux mois que j'attends ce brave garçon qu'il vous plaît de jeter à la porte.

— Je ne pouvais pas me douter... si j'avais pensé...

— Il fallait me consulter. Allez présenter vos excuses à celui que vous vouliez chasser; puis... — écoutez-moi avec tout ce que vous avez d'oreilles, — vous direz au suisse de ceindre son baudrier, de prendre sa hallebarde et vous escorterez tous jusqu'ici le soldat en question dans l'ordre suivant: le suisse en tête, puis deux huissiers, de front; six valets de pied,

sur deux rangs feront la haie; mon sapeur marchera au milieu d'eux; derrière lui viendront deux autres valets de pied portant l'un le sabre, l'autre le fourreau. Quant à vous, dédaigneux maître Frantz, vous fermerez la marche en portant le bonnet à poils.

— Mais... l'honneur de la maison... va...

— Pressez le pas. Si dans trois minutes vous n'entrez pas ici, dans l'ordre que je viens de vous indiquer, aucun de vous ne couchera ce soir à l'hôtel.

II

Avant la fin de la deuxième minute le cortége fait son entrée dans le salon. Les valets ont l'air piteux; le sapeur, lui, marche le front haut, avec aisance, comme un triomphateur auquel on rend les honneurs qui lui sont dus. La maréchale fait avancer un fauteuil et congédie l'antichambre.

— Sapeur, dit-elle, recevez mes excuses.

— Je les accepte, madame la maréchale.

— Je suis étrangère à tout ce qui vous est arrivé, croyez-le bien.

— On ne peut pas toujours être dans son antichambre pour regarder ce qui s'y passe, pas vrai!... Pendant que vous êtes à la cuisine ou autre part, une supposition... les larbins font leurs bêtises.

— Asseyez-vous, Capiton. (Le sapeur regarde autour de lui ne voit que le fauteuil et se dirige vers la porte.) Où allez-vous donc?

— Chercher une chaise, sauf respect.

— Mettez-vous dans ce fauteuil; on l'a avancé pour vous.

— Faites excuses, madame la maréchale, mais je crains...

— Ne craignez rien, sapeur; mettez-vous à votre aise... ; là, plus au fond, êtes-vous bien?

— On se croirait assis dans un pot de beurre.

— Voulez-vous boire quelque chose?

— Je sais trop le respect que je vous dois pour refuser.

— Oh! ne vous gênez pas, si vous n'avez pas soif...

— Je me ferais soif exprès plutôt que de vous manquer. Et puis, un verre de vin n'est jamais de refus.

— Aimez-vous le champagne?

— Comment que vous dites ça?

— Le champagne... un vin qui mousse.

— C'est pas de la bière que vous voulez dire?

— Non, sapeur, ce n'est pas de la bière. On va vous en monter une bouteille. (La maréchale sonne et donne ses ordres, qui sont aussitôt exécutés.) Vous allez goûter cela.

(Le valet de chambre débouche la bouteille, le bouchon saute avec bruit. Le sapeur, qui ne s'attendait pas à cette explosion, bondit sur son sabre.)

— Sacré-mille-millions-de-milliards-de-milliasses-de-vingt-cinq-mille-billions-de-trillions-de-tonnerre de Brest!... Qu'est-ce qu'ils veulent encore, ces enragés-là?

(Le valet de chambre a pris la fuite, la maréchale rit aux éclats. Une seconde bouteille est apportée; le sapeur se confond en excuses. Le champagne lui paraît fade, mais il finit par le mieux apprécier, après l'avoir fortement coupé avec de l'eau-de-vie. Le calme se rétablit.)

— Maintenant, causons, sapeur. Je vous dois de

l'argent, depuis ce jour où, si généreusement, vous avez mis, en omnibus, vos épargnes à ma disposition.

— Croyez bien, madame la maréchale, que je n'ai pas eu un instant de crainte à cet endroit.

— Je le crois.

— Une pièce de dix sous, c'est une misère. Ça se retrouvera avec autre chose.

— Je vous dois aussi les intérêts de votre argent.

— Parlons pas d'ça...

— Si fait, si fait. Nous disons : cinquante centimes pendant deux mois à cinq pour cent ; deux fois cinq font dix, dix et dix vingt; j'ajoute un zéro... cela fait deux cents francs que je vous dois. Les voilà.

— Deux cents francs.... à moi? Il me semble que vous ajoutez bien des choses...

— Si vous voulez refaire l'opération.

— Non pas... j'ai confiance.

— Cela m'honore. Dites-moi, sapeur, si je lis bien dans vos yeux, vous êtes ambitieux.

— Dame! vous savez, j'suis comme tout le monde. Y'a pas besoin de me chatouiller longtemps pour me faire désirer quelque chose.

— Et votre rêve (sans vous chatouiller), quel est-il ?

— J'vas vous dire. Nous sommes comme ça quatre sapeurs par bataillon, alors, ça fait douze sapeurs; et puis il y a un caporal qu'est le chef, dont auquel je voudrais prétendre.

— Avez-vous des services?

— Des services!... si j'ai des services? A Sébastopol j'ai défoncé le grand Redan...

— Pas tout seul?

— Avec les camarades. A Pékin j'ai défoncé le grand sérail d'été de l'empereur des Chinois, sans vous commander. C'est là qu'on a fait la noce!

— Je vois que vous avez défoncé bien des choses.

— Et ce n'est pas tout! En Italie j'ai défoncé...

— Encore?

— Partout où je vas je défonce; c'est connu.

— Avant de tout défoncer, avez-vous fait quelque métier?

— J'vas vous dire. Mon père, — le mari de ma mère, s'entend, — était maréchal... Pas comme vot' bourgeois, bien sûr, mais maréchal ferrant; vétérinaire, si vous voulez. Comme je ne mordais pas à la morve et au farcin, on m'a fait entrer garçon de courses chez un pharmacien, où que j'ai resté trois ans.

— Mais, alors, vous devez être de première force sur la médecine?

— Sans me flatter y'a pas comme moi pour connaître un cinapisme d'avec une pilule et réciproquement. C'est à ce point que le major me fait demander de préférence quand il y a de la charcuterie à faire à l'ambulance.

— Sapeur!... vous m'ouvrez un horizon.

— C'est sans le faire exprès, croyez-le bien, madame la maréchale. Je serais aux cent dix-neuf coups de vous désobliger.

— Vous me causez une joie extrême, au contraire. Capiton!... voulez-vous faire un chemin rapide?

— Sacré-mille noms!... est-ce que ça se demande?

— Voulez-vous avant un mois porter la manche galonnée?

— Puisque j'ai risqué de me faire hacher en Chine, Cochinchine et autres machines pour cette seule fin.....

— Alors, écoutez-moi. Dans quelques minutes une dame va venir.

— Je vas lui céder la place, ayez pas peur.

— Vous resterez, au contraire. Je vous présenterai à elle comme un rival heureux du zouave guérisseur. Vous lui jetterez à la tête tous les noms de pharmacie et de vétérinairerie que vous avez retenus. Allez-y sans crainte, elle en sait moins que vous. Si elle vous consulte, ne lui ordonnez jamais que des babioles inoffensives et je vous promets les galons.

— Mais si le colonel apprend...

— Je réponds de tout. Il est de nos amis.

(La maréchale écrit rapidement un petit billet, sonne et 'envoie porter à son adresse. Une demi-heure après, on annonce la duchesse Candide de La Villette.)

III

LA DUCHESSE. — Bonjour, toute belle, j'ai cru que je n'arriverais pas. Je n'ai cependant pas perdu une minute.

LA MARÉCHALE. — Je commençais à m'inquiéter.

LA DUCHESSE. — Ma voiture ne pouvait pas faire un tour de roue, tant il y a de monde dehors. (Voyant le sapeur.) Je vous dérange ?

LA MARÉCHALE. — Pas le moins du monde, chère mignonne, je causais médecine avec ce brave garçon. C'est précisément de lui dont je vous parlais dans

ma lettre. Il m'a déjà rendu beaucoup de bons offices et ne passe pas une journée sans faire quelque miracle.

LA DUCHESSE. — En vérité !

LA MARÉCHALE. — C'est un secret que je ne confie qu'à vous... parce que je vous aime.

LA DUCHESSE. — Cher cœur !

LA MARÉCHALE. — Vous vous rappelez le mal qu'on a fait au zouave guérisseur ; je ne voudrais pas qu'on tourmentât de même ce brave garçon. Apprenez, chère, que vous avez devant vous le professeur de ce zouave.

LA DUCHESSE. — Pas possible !

LA MARÉCHALE. — Il me soigne depuis six mois et je m'en trouve on ne peut mieux. Vous comprenez, quand on a une vocation et que l'on va de la Chine au Mexique, de Crimée en Cochinchine, en Algérie, etc. ; quand on a vu souffrir sous toutes les latitudes, qu'on a recueilli mille et une recettes, on peut rendre de grands services à l'humanité. Ainsi, moi, j'avais une douleur à l'épaule .. vous vous le rappelez ?

LA DUCHESSE. — Parfaitement.

LA MARÉCHALE. — Il me l'a enlevée, pour ainsi dire, en soufflant dessus. Il a des remèdes à lui qui surprennent, mais auxquels on se fait vite, parce qu'il n'y en a aucun de désagréable. Aussi vous ai-je écrit, duchesse, pour que vous veniez le consulter pour votre bobo... vous savez bien ?

LA DUCHESSE, riant et parlant bas à la maréchale. — Je ne puis cependant pas le consulter pour...

(Ici la voix de la duchesse s'éteint à ce point que l'auteur lui-même cesse de l'entendre.)

LA MARÉCHALE. — Je ne vous ai écrit que pour cela... Au contraire, chère amie, au contraire, il faut lui en parler... c'est une de ses spécialités. Le bobo que vous avez est insupportable et il vous en délivrera en un instant.

LA DUCHESSE. — Vous aurait-il soignée pour un cas semblable?

LA MARÉCHALE. — Par exemple! jamais de la vie. (Au sapeur.) Venez ici, Capiton.

LA DUCHESSE, vivement. — Vous n'allez pas lui parler d'une chose pareille, au moins? Si je suis venue aussi vite, c'est au contraire pour vous recommander le silence.

LA MARÉCHALE. — Vous n'êtes qu'une enfant; laissez-moi faire. — Capiton...

LE SAPEUR. — Madame la maréchale.

LA MARÉCHALE. — Madame désire vous consulter.

LE SAPEUR. — Je suis bien à son service comme au vôtre.

LA DUCHESSE, au sapeur. — N'écoutez pas la maréchale, docteur, c'est une plaisanterie. Ce n'est pas la peine de parler de ce que j'ai.

LE SAPEUR. — Vous aureriez tort, madame. Si vous avez quelque méchante maladie, faut pas garder ça.

LA MARÉCHALE, à part. — Ils sont faits l'un pour l'autre.

LA DUCHESSE. — C'est un bobo douloureux, gênant... très-gênant; mais enfin...

LE SAPEUR prend un air important. — Ça ne serait pas une indigestion?

LA DUCHESSE, révoltée. — Par exemple!... je n'ai jamais rien de semblable, entendez-vous?

LE SAPEUR, froissé. — Y'a pas d'offense!... La dame du colonel, qui est la demoiselle d'un général, n'arrête pas d'en avoir; ça ne l'empêche pas d'aller dans les bals les plus comme il faut.

LA MARÉCHALE. — Voyons, sapeur, voyons... la duchesse n'a pas voulu dire de mal de votre colonnelle.

LE SAPEUR, avec dignité. — C'est une coquine, mais j'aime pas qu'on l'insulte.

LA MARÉCHALE. — C'est un bon sentiment que vous avez là. Il faut toujours respecter les dames. Mais revenons à nos moutons. Sapeur, ma pauvre amie souffre beaucoup. Elle a un furoncle.

LE SAPEUR, embarrassé. — Un furongle... vous avez dit un furongle?... Ousque vous prenez ça, un furongle?

LA DUCHESSE. —J'ai pris ça en abusant de l'exercice du cheval.

LA MARÉCHALE. — Un furoncle, voyez-vous, sapeur, c'est... c'est... un clou.

LE SAPEUR. — Ah! un clou!... très-bien. Fallait donc le dire. Un clou... c'est un clou... Et c'est-y au bon endroit que vous l'avez, votre clou?

LA DUCHESSE, suppliante, bas à la maréchale. — Mais enfin.. je ne puis cependant pas lui dire...

LA MARÉCHALE. — Si fait, si fait, on ne doit rien cacher aux médecins. C'est avec ces réticences, ces scrupules enfantins qu'on laisse prendre à des balivernes une gravité imprévue.

LE SAPEUR. — Et alors... nous disons que c'est placé...?

LA DUCHESSE, baissant les yeux. — C'est... c'est de l'autre côté.

LE SAPEUR. — C'est-y à c'te hauteur-là?

LA DUCHESSE. — Non.

LE SAPEUR. — A celle-ci?

LA DUCHESSE. — Non.

LE SAPEUR. — A celle-là, alors?

LA DUCHESSE, bas. — Oui.

LE SAPEUR. — Je vois ça d'ici.

LA MARÉCHALE. — Vous avez de bons yeux.

LA DUCHESSE. — Et vous pouvez me guérir cela... tout de suite?

LE SAPEUR. — Que vous en serez étonnée. Je vais vous indiquer un remède et demain...

LA MARÉCHALE. — Oh! sapeur, sapeur, je vois que vous êtes pressé de vous en aller?

LE SAPEUR. — Moi, madame la maréchale?

LA MARÉCHALE. — Vous apportez d'ordinaire plus de soin dans vos consultations. Vous m'avez dit bien des fois qu'on n'examinait jamais les malades de trop près et que la plupart des médecins tuaient leurs clients pour les avoir trop légèrement questionnés et examinés.

LE SAPEUR. — Si je l'ai dit, je ne reprends pas mes paroles.

LA MARÉCHALE. — Il y a bien des espèces de clous...

LE SAPEUR, continuant. — Il y a les clous à tête, les pointes de Paris, les clous d'épingles, les clous étêtés, les clous à la hollandaise, les clous à maugère et les clous à crochet.

LA MARÉCHALE, émerveillée, à la duchesse. — Là!... qu'est-ce que je vous disais!... en sait-il assez long?...

LE SAPEUR. — Nous avons encore le clou de rue, le clou à soufflet, le clou de girofle...

LA DUCHESSE. — Je n'en reviens pas.

LA MARÉCHALE. — Eh bien, imprudent sapeur ! si vous alliez donner à la duchesse pour un clou à crochet le remède destiné à soulager un clou à la hollandaise... je suppose!... vous auriez fait de belle besogne.

LE SAPEUR. — Assurablement!... mais comment que je puis savoir?

LA MARÉCHALE. — En examinant la blessure.

LE SAPEUR. — Ce n'est pas d'refus...

LA DUCHESSE, résolûment. — Oh ! ça, non, non, non, non, non, par exemple. Comment, vous voudriez que... ?

LA MARÉCHALE. — Puisque je suis là... enfant.

LA DUCHESSE. — Oh ! princesse ! le rouge me monte au visage rien que d'y penser.

LA MARÉCHALE. — Vous n'avez jamais été plus jolie.

LA DUCHESSE. — Ce n'est pas une raison.

LA MARÉCHALE. — Et puis... un sapeur... est-ce que c'est un homme?

LA DUCHESSE. — Est-ce que je sais, moi! — Non! décidément, je ne veux pas.

LA MARÉCHALE. — Soit! tant pis pour vous.

LA DUCHESSE. — Je ne pourrais plus voir passer un régiment sans baisser les yeux.

LA MARÉCHALE. — Tout cela, c'est de l'enfantillage.

LA DUCHESSE. — Vous en parlez bien à votre aise.

LA MARÉCHALE. — Au bal, vous paraissez les épaules, le cou, la poitrine, les bras nus; aux bains de mer, vous montrez vos jambes, etc., — et ce n'est pas à la Faculté.

LA DUCHESSE. — Voyons, princesse, franchement, vous en passeriez par là, vous?

LA MARÉCHALE. — Assurément! Et puis, enfin, votre blessure pourrait être plus mal placée.

LA DUCHESSE. — Je ne dis pas...

LA MARÉCHALE. — Après tout, vous savez, chère amie, faites comme bon vous semblera; ce que j'ai dit était pour votre bien, je vous ai donné un bon avis, vous le trouvez mauvais, soit, n'en parlons plus.

LA DUCHESSE. — Attendez... mignonne... attendez.

LA MARÉCHALE. — Non, non, je ne veux pas que vous me fassiez des reproches. Seulement, ne retenons pas inutilement ce brave garçon. A revoir, sapeur, la duchesse n'est pas décidée à se faire opérer.

LE SAPEUR. — Je regrette... mais que ça sera pour une autre fois. Faut jamais forcer la pratique. Salut bien la compagnie.

LA DUCHESSE, désespérée. — Attendez un instant, sapeur. — (A la maréchale) : Si je me décide, vous resterez auprès de moi?

LA MARÉCHALE. — Oh! pour cela, je le promets. Je ne céderais ma place à personne.

LA DUCHESSE. — Je sais qu'on vous trouve toujours quand il s'agit d'obliger. Mais vous m'assurez que vous agiriez comme vous me conseillez de le faire?

LA MARÉCHALE. — Pourquoi pas?

LA DUCHESSE, avec un soupir. — Allons!... puisqu'il le faut.

LA MARÉCHALE. — A la bonne heure. — (Au sapeur) : Capiton?

LE SAPEUR. — Ma'me la maréchale.

LA MARÉCHALE. — La duchesse a changé d'avis. Elle vous prie d'examiner le mal et de prescrire le remède.

LE SAPEUR, à part. — C'est tout de même une drôle d'idée qu'elle a là, madame la maréchale. J'en suis tout interloqué... et j'ai vu la Chine !

LA MARÉCHALE. — Eh bien, sapeur, vous n'avancez pas ? Il n'y a pas de quoi avoir peur.

LA DUCHESSE, au sapeur. — Vous me promettez de fermer les yeux ?

LE SAPEUR. — Faites excuse, madame la duchesse, mais, voyez-vous, je me connais, si je ferme les yeux, je ne verrai pas.

LA DUCHESSE. — Alors, c'est moi qui vais les fermer.

(Silence.)

LA MARÉCHALE, au sapeur. — Est-ce dangereux ?

LE SAPEUR. — Oui et non. J'vas vous dire : C'est dangereux, parce que c'est un mauvais clou, et puis ça n'est pas dangereux parce que je vais le soigner. Je vois ce que c'est. La blessure est profonde, mais la peau est très-blanche. — (A la maréchale) : Et puis votre amie est si jeune !

LA MARÉCHALE. — Ce serait dommage d'abîmer ça.

LA DUCHESSE, entr'ouvrant les yeux. — N'est-ce pas ?

LE SAPEUR. — C'est bien, vous pouvez vous asseoir.

LA DUCHESSE, hochant la tête. — Pas toujours.

LE SAPEUR. — Mettez-y le temps. Je vais vous donner une herbe que j'ai rapportée de la Cochinchine et avec laquelle vous vous frotterez le mal, le

matin, à jeun, pendant dix minutes. Ça ne sera rien.

(Le sapeur retire d'un cornet de papier une pincée de tabac caporal, et la pose délicatement dans une bonbonnière en vernis-Martin que lui tend la duchesse.)

LA MARÉCHALE. — Et... comme régime?

LE SAPEUR. — Vous dites ?

LA MARÉCHALE. — Que doit faire la malade? que peut-elle manger? peut-elle sortir?...

LE SAPEUR, à la duchesse. — Vous pouvez vous promener comme à votre ordinaire ; seulement, ne buvez pas de cognac avant huit jours. Si ça vous privait trop, prenez un petit verre de chartreuse verte. Ça coûte deux sous de plus, mais c'est plus sain. (La duchesse offre deux louis au sapeur, qui consulte du regard la maréchale avant d'accepter. Tout ahuri, le docteur improvisé sort à reculons en se disant) : Elle a tout de même une drôle de façon de vous présenter ses amies, cette maréchale-là.

ÉPILOGUE

Chère duchesse,

Allez-vous mieux? Je l'espère un peu à force de le désirer. Nous irons toutes, ce soir, avec Cléry, prendre de vos nouvelles. Je veux conter au monde entier combien vous avez eu de courage, et comme vous avez regardé le danger en face.

Votre nouveau docteur, qui ne sait pas écrire, m'a priée de vous renvoyer les 40 francs que vous lui avez

donnés. Il ne veut décidément pas les accepter. J'y joins un troisième louis. Celui-là, vous me l'avez fait remettre un jour où j'étais dans l'embarras, place Saint-Sulpice. Je crois bien que nous voilà quittes ; qu'en pensez-vous?

Votre plus sincère amie,

LOUISE, PRINCESSE DE TILSITT.

UNE JOURNÉE AU CHATEAU

Comment, mon cher ami, vous m'aimez assez peu pour me demander « de la copie? » En vérité, vous me faites de la peine !

Je vous écris à l'ombre de bons vieux arbres ventrus, chevelus, tout habillés de lierre, et vous voudriez que je me rappelasse les piliers de la Bourse? Vous n'y pensez pas ! En ce moment j'ai devant moi trois routes adorables : celle de droite conduit à un vivier couvert de nénuphars sur lesquels gambadent des sarcelles en quête de libellules; celle du milieu conduit au château où je dors de neuf heures trente à cinq heures, sans changer un pli de mes draps, où je fais un nombre incalculable de repas, tous les bienvenus, où l'on cause, entendez-vous? où l'on cause; il faut aller dans les déserts pour trouver cela; où l'on est libre, heureux et choyé; — la troisième route, enfin, conduit sur la pelouse où l'on s'étend le soir sous les rayons de lune; où réunis, tous sur le dos, on joue à pair ou

non avec les étoiles; sur la pelouse où est installé le « croquet » et autour de laquelle courent : *Væ victis*, un alezan; *Corps de chasse*, un bai-cerise; et *Dourak*, un trotteur de l'Ukraine. Et vous voulez me rappeler le carrefour Malesherbes? C'est mal, ce que vous faites là. Le vent secoue les branches et m'apporte une bonne odeur de bois et de mousse. Dans les bas taillis, le buis et le baume se disputent à qui m'enverra les meilleures senteurs. Des rayons de soleil crèvent çà et là le dôme de feuillage, et les insectes étincellent en les traversant.

Je veux bien vous dire ce que nous avons fait hier. Quand vous le saurez, vous rougirez d'avoir entrepris de troubler ma béatitude.

A cinq heures et demie, « Nez-Blanc » m'a réveillé. Mais vous ne savez peut-être pas ce que c'est que Nez-Blanc; on sait si peu de choses à Paris! « Nez-Blanc » est sœur de « La Bleue » et de « Madelinette. » Elle est presque aussi rousse que Mlle C. P. Son poil rouge safrané lui donne, quand le soleil la caresse, des airs de famille avec le veau d'or. Ses cornes sont aussi régulièrement posées sur son front qu'une accolade sur le grand livre de la Banque de France. Elle a le sabot bien fendu et aussi petit qu'un pied de demoiselle; elle mugit d'une ravissante façon et je parie qu'on chercherait vainement dans les innombrables tuyaux des grandes orgues de Saint-Denis, Notre-Dame ou Saint-Eustache, une note à la fois assez douce et vibrante pour lutter avec le contre-la qu'elle nous fait entendre le matin.

Je ne me suis pas fait attendre. Nez-Blanc m'a

salué, et quand elle m'a vu m'armer d'une branche pour chasser les mouches qui noircissaient ses naseaux, elle m'a souri.

Pourquoi riez-vous? les vaches ont aussi bien que vous le droit de sourire.

On s'est mis à la traire et je me suis tant hâté de boire son lait merveilleux que je suis sorti de mon bol le nez plein de crème.

Le panier et le brack sont venus au perron recevoir les ordres, avant d'aller chercher à la gare de nouveaux élus pour notre « paradis. » Le fils de nos châtelains, un éclat de rire de vingt-deux ans, toujours prêt à rendre service, a pris le fouet et les guides, puis, en route! Il n'est pas parti, cependant, sans avoir rompu une lance en l'honneur des brides séparées, qui ne peuvent pas s'accrocher en cas d'accident.

Nous avons été, en attendant huit heures, faire dans le potager une moisson de roses et dans le parc une coupe déréglée, pour renouveler les bouquets du salon.

Un grand complot se trame : c'est la fête de la châtelaine qui, l'ingrate, a oublié son patron. Aussi partout fait-on des préparatifs en cachette. On sourit en se regardant de côté, on se parle bas derrière les portes, on fait des miracles d'habileté pour que la fêtée n'aille pas de certains côtés, pour qu'elle ne voie pas cette caisse qu'on apporte, ces bouquets cachés dans la serre, et ceci et cela. Il s'en est fallu de peu que tant de précautions n'aient été prises en pure perte! La châtelaine est entrée dans la faisanderie où elle ne met cependant jamais les pieds.

Il y a de ces fatalités-là!... On préparait le feu d'artifice et l'on n'a eu que le temps de jeter quelques bottes de foin sur le soleil. Quand la chère femme s'est assise dessus, comme tous les cœurs ont battu !

A onze heures nous avons été à la messe.

Notre arrivée sur le « square Foix » a fait grande sensation. (Il n'y a plus d'enfants; voilà qu'il y a des squares dans les villages!) Le panier a déposé devant les marches de l'église son élégante cargaison. Quand les naturels ont vu leur châtelaine conduire, ils ont ouvert de grands yeux et d'énormes bouches; les chevaux ont eu peur de ces gouffres béants.

Les robes blanches surchargées à l'arrière de nœuds mauves, de dentelles, de ruches, de broderies; les toilettes bleu-méditerranée; les fleurs, les plumes, les oiseaux empaillés qui voltigeaient, s'enroulaient, s'épanouissaient sur les toquets microscopiques; les fillettes aux longs cheveux flottant sur les épaules, les bambins vêtus de bazin blanc..., tout cela faisait, avec la foule aux couleurs ternes, un singulier contraste et rappelait assez les coquelicots, les bleuets, les pervenches perdus dans les blés. Le curé a été éloquent à sa manière, c'est-à-dire qu'il a parlé vite et longtemps. Les quêteuses n'ont pas fait moins de 27 fr.85 c.; le conseil municipal en a été aussitôt informé. L'orgue a joué « Bonheur de se revoir » et « La valse de la reine de Prusse. » L'encens ne sentait pas trop l'encens, c'était parfait. La femme du maire a suivi le sermon avec recueillement, levant les yeux au ciel en signe d'approbation et de douleur, chaque fois que M. le curé parlait des vices qu'on s'obstine à attribuer à notre époque, comme si nous

en avions la primeur. J'ai d'ailleurs appris que les habitants de C... sont émus de père en fils par ce sermon que prononcent leurs curés... de père en fils.

Au début du déjeuner, nous étions bien 27,000 à table, en comptant les mouches, bien entendu. Mais une chasse bien conduite nous a débarrassés de ces pique-assiettes. A la campagne, il convient de faire des repas modestes; aussi avons-nous mangé du saumon, un haricot de mouton... C'est simple cela, vous ne direz pas le contraire..... je reprends : un haricot de mouton aux truffes, le poulet financière, etc. Le Vouvray pour ordinaire et le Château-Yquem 1866, sous prétexte de dédommagement.

Puis le curé est venu recevoir les compliments de l'assemblée, prendre son café et solliciter... n'importe quoi. Un voyage à travers « Faust et Guillaume Tell » nous a conduits jusqu'à deux heures. Quelle partie de « croquet » nous avons faite sur la pelouse! Je ne l'oublierai pas de longtemps, car j'ai depuis ce moment les jarrets dévorés par des bêtes rouges recueillies dans le gazon, sous les arbres verts. Et le billard, le jacquet, la toupie hollandaise d'aller leur train.

A trois heures, les surprises ont commencé.

Quelqu'un, d'une voix aussi innocente que le permettait la circonstance, a proposé une promenade dans le parc. Les enfants étaient prêts avant que l'offre ne fût faite, bien entendu.

Le cortége s'est mis en marche, étouffant des envies de rire folles, chuchotant de plus belle, et quand on est arrivé « aux quatre chênes » ç'a été des rires, des cris, des éclats!

On a retiré des buissons les bouquets qu'on y avait

cachés ; il semblait qu'on les cueillît tout faits. La châtelaine n'en revenait pas. Les bonnes et cordiales poignées de main qui se sont échangées là, les bons baisers qu'on s'est donnés en plein visage !

Un grand chiffre fait de fleurs pendait entre deux arbres. On a pris place à table.

La crème d'un beau blanc mat semblait de l'ivoire liquide dans les cristaux irisés par le soleil. On a bien ri, je vous assure ; ce qui n'empêchait pas que les cœurs ne fussent quelque peu émus !

Les enfants ont repris leur volée, et nous, couchés sur l'herbe, voulant associer à cette nature merveilleuse quelque pensée digne d'elle, nous avons écouté les plus belles strophes de Musset que nous lisait notre hôte : un des rois du bien dire.

Ç'a été une bien autre surprise lorsque après le dîner la bombe d'annonce est partie. Paf !... une fusée ; pouf !... une chandelle romaine ; boum !... une pluie de feu. Et les soleils de tourner, et les marrons d'éclater, et les buissons de s'embraser comme si quelque divinité avait voulu se révéler à nous. Chaque lueur éclairait dans les taillis des groupes de campagnards ébahis, la bouche ouverte, les yeux plus que jamais béants. La nuit a eu beau faire, pendant dix minutes elle a été battue : elle, sa lune et ses étoiles.

Entre chaque pétarade la symphonie nocturne reprenait le dessus, et il était bien étrange, je vous assure, d'entendre, après le pif-paf des fusées, le zon-zon du grillon, le hôû plaintif du crapaud et le piri-witt des oiseaux.

Avides, après tout ce tapage, de retrouver le calme,

nous sommes repartis par petits groupes, parlant bas sans nous en rendre compte, suivant lentement les allées, traversant des rayons blancs qui nous prêtaient une allure fantastique, puis disparaissant brusquement dans l'ombre. Sur la mousse des clairières, nous voyions se glisser les silhouettes des arbres, comme sur les dalles des églises se détache, la nuit, le contour des vitraux.

Qu'est-ce encore que ceci? Au bout de l'allée, un point rouge se balance, puis deux, puis dix, et des points verts, des bleus, des jaunes aussi. Un bal a été improvisé dans un des carrefours du bois et ce sont des lanternes qui pendent aux branches. L'orchestre, composé d'un piston, d'un flageolet, d'un violon et d'un tambour, est installé en travers d'une allée, dans un encadrement de feuillage. Le brack, les lanternes allumées, le brack, plein de fleurs, sert de fond à cette partie du tableau. Notre arrivée est saluée par une sonnerie de trompe et l'orchestre attaque, aussitôt après, un quadrille insensé que nous dansons, à la grande joie des campagnards. Les pas ont été décents, je le jure ; je dois cependant constater quelques réminiscences de la *Grande-Duchesse*. Puisque je suis sur la voie des aveux, pourquoi ne pas reconnaître que les braves gens qui nous ont succédé ont été infiniment plus convenables que nous ? Il fallait voir notre hôtesse et son pimpant état-major, les manches retroussées, servir à boire aux Philémons et aux Baucis, aux Daphnis et aux Chloés, rincer consciencieusement les verres et retourner à la danse, comme le soldat au feu, chaque fois que le respect paralysait l'enthousiasme.

A dix heures nous avons abandonné la place et, prenant le plus long, nous avons longé l'étang sur lequel dansaient des rayons de lune. Deux cygnes sont sortis des roseaux, nageant au milieu des paillettes, se frayant un passage au milieu des nénuphars épanouis, pour arriver jusqu'à nous. Le rire s'est éteint peu à peu et c'est en rêvassant que nous sommes rentrés.

La distribution des bougeoirs a réveillé la belle humeur : « *Bonsoir, Monsieur Pantalon*, » cette Marseillaise nocturne, a été entonné avec son succès accoutumé. Les voix se sont perdues de droite et de gauche dans les couloirs, et vingt minutes après le château dormait.

Où trouver le temps d'écrire, je vous le demande ?

MADEMOISELLE GENEVIÈVE

I

La Baronne de Saint-Claude rentre. La calèche vient de franchir la grille de l'hôtel. En passant devant le pavillon du suisse, la Baronne a froncé les sourcils. Sur le pas de la porte, une jeune femme s'est avancée, deux beaux babys se sont cachés dans les plis de sa robe : à peine voit-on leurs têtes blondes.

Les roues ont grincé sur les cailloux de l'allée, le timbre a prévenu l'antichambre du retour de madame, et quand la voiture s'arrête devant le perron, les valets de pied, à peu près réveillés, sont à leur poste. La portière est ouverte, en trois temps le marchepied est déployé et la Baronne met pied à terre.

— Louis, dites à Mme Mayer de venir me parler.

Puis elle continue son chemin.

— Il y a de l'orage dans l'air, dit un des laquais.

— Elle se sera levée à l'envers. Bah! ça passera comme c'est venu. Si on faisait attention aux grogneries des maîtres!. . Ah! bien, merci! on n'aurait plus de eheveux à dix-huit ans.

II

Au bout de dix minutes la Baronne s'installe dans son boudoir et sonne.

— Faites monter Mme Mayer.

La femme du concierge entre, la tête basse. Elle s'arrête à un pas de la porte.

— Avancez donc. Qu'est-ce qui vous prend? Croyez-vous que je vais m'égosiller pour vous éviter de faire dix pas?

La pauvre femme a retenu le chiffre dix; elle fait dix pas en avant avec une régularité mathématique.

LA BARONNE. — Je vous ai dit cent fois que je déteste les enfants. Si vous voulez rester ici, faites en sorte que je ne trouve pas les vôtres sur mon chemin. Le petit était tout pâlot, qu'est-ce qu'il a encore?

MADAME MAYER. — Madame la Baronne, je leur dis toujours de rester dans le fond de la loge, mais c'est si jeune! Ça aime à voir, et quand une voiture passe, dame, ça a bientôt mis le nez dehors. Je vois qu'il faudra se décider à mettre l'aîné à l'école et le petit à la crèche.

LA BARONNE. — Vous n'aimez donc pas vos enfants que vous parlez aussi légèrement de vous en séparer?

MADAME MAYER. — Moi!... ne pas aimer les petits!...

Jour de ma vie !... (Faites excuse pour mon emportement, madame la Baronne, j'ai été si surprise !) Je les aime plus que tout dans le monde, les pauvres mignons : mais, que voulez-vous, il faut bien vivre, et le père, qui a toujours été domestique, ne sait aucun état. Ce n'est pas à son âge qu'on entre en apprentissage, et mon travail ne payerait seulement pas le loyer.

LA BARONNE. — Sans cela, vous nous quitteriez?

MADAME MAYER. — Ce n'est pas faute d'être dévoués à vous et à M. le Baron, mais on est responsable de la santé et de l'avenir des enfants que Dieu nous a prêtés. Nous ne quittons quasiment jamais la loge, et ça s'étiole, les petits, à force de rester enfermés. Si le cadet est pâlot, voyez-vous, c'est rapport à ça.

LA BARONNE. — A vous entendre, on croirait que je suis cause de la pâleur de vos enfants.

MADAME MAYER. — Je n'ai pas voulu vous offenser, madame la Baronne, bien loin de là. Je vous promets du reste que nous allons si bien tenir les petits que vous aurez vite oublié qu'ils sont chez vous.

LA BARONNE. — Et votre mari, il les aime, lui, les enfants ?

MADAME MAYER. — Comment n'aimerait-on pas ces chers trésors ? C'est blond, c'est rose, c'est frais, c'est bon ; cela vous a des grands yeux clairs qu'on voit jusqu'au paradis à travers, et puis cela vous câline avec une voix douce !... douce !... on croirait que c'est eux qui vous bercent.

LA BARONNE. — C'est bien, en voilà assez. Qui vous demande tout cela? Retournez auprès de vos... merveilles ! Vous les ferez sortir tous les jours, vous

m'entendez ? Je ne veux pas être responsable de la santé de messieurs vos fils, moi. Ils pourront monter dans le brack le matin.

MADAME MAYER. — Quoi, vraiment ?... Madame la Baronne le permet ?

LA BARONNE. — Et comme je tiens à ce qu'ils soient convenablement mis pour monter dans la voiture, voilà cinq louis. Vous leur achèterez quelques petites choses gentilles.

MADAME MAYER. — Mais vous êtes bonne comme le bon pain, madame la Baronne, et l'on ferait tout pour votre service.

LA BARONNE. — Je ne vous demande qu'une chose, une seule !... mais j'y tiens ! Faites en sorte que je ne voie jamais vos enfants.

MADAME MAYER. — Vous serez obéie, madame.

III

UN VALET DE PIED. — Miss Wurton est en bas qui demande à parler à madame la Baronne.

LA BARONNE, stupéfaite. — Miss Wurton ?... la gouvernante de ma fille ?

LE VALET DE PIED. — Oui, madame la Baronne.

LA BARONNE. — Est-ce que Mlle Geneviève est avec elle ?

LE VALET DE PIED. — Mlle Geneviève est en bas avec miss Wurton.

LA BARONNE. — Faites-les monter... L'enfant va bien ?

LE VALET DE PIED. Mlle Geneviève a l'air de se porter à merveille.

LA BARONNE. — Qu'elles viennent bien vite ;.. et je n'y suis pour personne.

IV

LA MARÉCHALE PRINCESSE DE TILSITT, sur le pas de la porte. — Pour personne ?... excepté pour moi. J'espère bien que vous n'allez pas me mettre à la porte. Tant pis pour vous, Baronne, vous avez donné votre consigne cinq minutes trop tard... et j'en profite.

LA BARONNE, au valet de pied. — Faites monter dans ma chambre et dites d'attendre.

LA MARÉCHALE. — Je ne reste qu'un instant, chère petite. Ah çà, dites-moi ce que c'est que cette belle enfant que j'ai vue dans l'antichambre ?

LA BARONNE, vivement. — Vous l'avez trouvée belle ?

LA MARÉCHALE. — Adorable, mais fagotée !...

LA BARONNE, tristement. Ah !

LA MARÉCHALE. — On n'a pas idée de ça. Pas plus de sous-jupes qu'un capucin, un gros nœud bête par devant, et puis décolletée !... décolletée !... C'est bon pour nous autres, mais pour des enfants... à quoi cela sert-il ? — Je viens vous enlever.

LA BARONNE. — Moi ? Pour rien dans le monde je ne sortirais. D'ailleurs, je viens de rentrer.

LA MARÉCHALE. — Qu'est-ce que cela fait ? J'ai retenu le ballon captif pour cinq heures. J'y fais servir un lunch ; vous verrez ! Fleur de Thé, Fleur de Pas-

sion, Fleur de Soufre, Fleur de Pêcher... nous y serons toutes, et Cléry aussi. Nadaud m'a promis de venir. Il nous chantera le « Voyage aérien» en route. Mettez votre chapeau et partons.

LA BARONNE. — Je rentrais pour me mettre au lit. Vous m'excuserez... j'ai une migraine !

LA MARÉCHALE. — Voulez-vous que je vous dise ? Vous me cachez quelque chose. Ces migraines-là, je les connais. J'en ai fait une telle consommation que je suis étonnée qu'il en reste. Vous ne m'avez pas dit ce que c'est que cette belle enfant que j'ai vue en bas... que vous avez fait monter...

LA BARONNE. — Je vous jure que je ne sais pas de quoi il s'agit. On m'a annoncé une dame et une petite fille ; j'ai dit de les faire monter comme j'aurais dit le contraire, et...

LA MARÉCHALE. — Et vous faites défendre votre porte.

LA BARONNE. — Parce que je suis affreusement fatiguée, et qu'après avoir reçu je comptais m'étendre jusqu'à l'heure du dîner.

LA MARÉCHALE. — Je n'insiste pas. Je sais d'ailleurs que partout où il y a un enfant, il y a un ennui avec. Fi ! la vilaine petite engeance ! C'est aussi insupportable que c'est gentil. Je ne puis pas arriver à me persuader que j'ai eu cet âge inutile. Aussi me suis-je expliquée catégoriquement avec le maréchal avant notre mariage. « Monsieur, lui ai-je dit, si vous avez compté sur moi pour perpétuer votre race, vous avez complétement fait fausse route et je vous conseille de retourner sur vos pas. Je ne sais rien de niais comme d'avoir des enfants et ne me suis pas mariée pour de-

venir grotesque sept mois sur neuf, pour souffrir le martyre six mois sur dix, pour traîner ma vie durant un boulet-ramé composé d'un baby pleurard, malpropre, exigeant, poissé, huileux, etc., etc.; et d'un mari... célèbre, mais cacochyme (sauf le respect auquel votre âge vous donne tant de droits). Je n'entends pas me cloîtrer auprès d'un petit bonhomme qui vous ressemblera un jour, m'occuper de ses dents, de son ventre, de son moral, de ses habits, de sa première communion, de ses leçons de piano, de son mariage. J'ai donné assez de tracas à ma mère pour savoir ce qui en est. Je vous prie, monsieur, de m'épargner tous ces désagréments. » Le Maréchal m'a assuré qu'avec lui je n'avais rien à craindre... et je n'ai compris que trop tard le sourire qui accompagnait ses paroles. Il ne disait que trop vrai, le monstre! Avec lui, je n'ai jamais couru aucun danger. Il ne peut pas en dire autant, par exemple! — Mais, chère amie, je vous fatigue, et je vais...

LA BARONNE. — Comment donc!... pouvez-vous croire!

LA MARÉCHALE. — C'est bon, je pars. Je vous conterai mon voyage, si j'en reviens; vous me conterez votre petit roman, si j'ai été bien sage.

LA BARONNE. — Je vous assure...

LA MARÉCHALE. — Allez vous débarrasser de votre enfant et reposez-vous. A bientôt, chère.

LA BARONNE. — A bientôt, mignonne.

(La Baronne reconduit la Maréchale jusqu'à l'escalier; elle reste sur le palier pour lui envoyer du bout des dcigts un baiser qui sert de point à cette phrase: « J'ai cru qu'elle ne s'en irait jamais: » puis elle s'en va toujours courant jusqu'à sa chambre.)

V

Je voudrais vous décrire la chambre de la Baronne, mais la pauvre femme est si agitée, elle va si vite, que je n'en ai pas le temps.

Debout, dans le milieu de la pièce, se tient miss Wurton. C'est une jeune femme distinguée et presque jolie. Ses cheveux sont blonds : de ce blond qui sied bien aux veuves. L'enfant a refusé de s'asseoir ; elle reste debout auprès de sa gouvernante dont elle ne veut pas lâcher la main. Mlle Geneviève a six ans, de grands yeux gris avec des cils noirs, ce qui n'empêche pas qu'elle a les cheveux blonds. Ses joues sont fraîches à plaisir et leurs deux petites fossettes appellent les baisers. De longues boucles roulent en désordre sur ses épaules rondes. Sa robe est taillée à la diable ; une des épaulettes a glissé jusqu'au coude. N'allez pas croire que cela lui sied mal.

Quand la porte s'est ouverte, Geneviève, oubliant toutes les recommandations qui lui ont été faites, s'est pressée contre sa gouvernante et a ouvert de grands yeux effarés. La Baronne s'est arrêtée sur le seuil. Elle contemple cette enfant que depuis quatre années elle n'a pas vue, et de grosses larmes, qu'elle veut retenir doublent l'éclat de ses yeux. « — On ne m'a pas trompée, se dit-elle, ma Geneviève est belle; plus belle que les autres enfants. » — Puis, sans avancer davantage, elle s'agenouille et tend les bras au baby.

— Viens, ma fille ; viens, Geneviève, viens que je t'embrasse.

La petite n'a pas bougé. Miss Wurton la pousse légèrement par les épaules et la conduit jusque dans les bras de sa mère. La Baronne couvre son enfant de caresses, elle baise ses joues, ses épaules, ses bras, ses cheveux, s'interrompt une seconde pour la regarder et reprend de plus belle la chaîne des baisers. Geneviève, effrayée de cette tendresse à laquelle elle n'est pas habituée, veut s'échapper des bras qui la pressent; elle se cramponne au jupon de sa gouvernante, pleure et ne cesse de dire : « Annie, amie Annie, je ne veux pas que tu t'en ailles ; reste, je t'en prie, Annie, Annie! »

La mère se relève, alors : le cœur gros, le front plissé, un mauvais sourire sur les lèvres :

— Vous avez élevé cette enfant à merveille, mademoiselle ; vous lui avez appris à aimer sa mère. Je vous en remercie.

MISS WURTON. — J'aurais eu besoin que vous prissiez la peine de m'y aider, madame.

LA BARONNE. — Geneviève a-t-elle jamais manqué de rien ?

MISS WURTON. — De rien, non, de rien.

LA BARONNE. — Ne vous ai-je pas écrit régulièrement ?

MISS WURTON. — Tous les mois, très-régulièrement, madame, en m'envoyant le prix de mes soins.

LA BARONNE. — Que me reprochez-vous, alors ?

MISS WURTON. — Je ne vous reproche rien, madame ; je vous plains trop pour vous rien reprocher.

LA BARONNE. — Je n'ai que faire de votre compas-

sion, mademoiselle Wurton, gardez-la pour d'autres. Me direz-vous pourquoi vous n'êtes pas à Navarette? Pourquoi au mois de juin vous avez quitté le château et me ramenez cette enfant?

MISS WURTON. — Vous m'avez dit que vous ne vouliez la confier qu'à moi seule, madame, et comme je pars...

LA BARONNE. — Vous partez... sans me prévenir. Pourquoi partez-vous? où allez-vous?

MISS WURTON. — Ma mère est au plus mal, madame, on m'appelle auprès d'elle.

LA BARONNE, vivement. — Votre mère est mourante? Que dites-vous là, Annie? Pauvre Annie, comme j'ai été dure pour vous; je le regrette bien, je vous assure. Et quand partez-vous?

MISS WURTON. — Dans une heure.

LA BARONNE. — Dans une heure!... Alors... l'enfant va rester auprès de moi? Oui, c'est cela, auprès de moi. D'abord je ne la confierais pas à une autre qu'à vous. Je vais l'installer ici, dans ma chambre; je saurai bien la forcer à m'aimer : je l'aimerai tant! Oui, mais le père, que va-t-il penser? lui qui m'a fait la guerre lorsque j'ai exigé le renvoi de Geneviève? Il dira que je ne sais pas ce que je veux, que je suis une folle. La Maréchale fera quelque plaisanterie sur les enfants et le procès de la petite sera perdu...

(On frappe.)

N'avez-vous pas entendu frapper?

MISS WURTON. — Oui, madame, de ce côté.

LA BARONNE. — C'est le Baron.

(On frappe de nouveau.)

LA BARONNE. — Qui frappe?

LE BARON, du dehors. — C'est moi, qui viens vous prendre comme je le fais chaque jour pour vous conduire au Bois.

LA BARONNE. — Attendez un instant, je suis à vous. (Bas à miss Wurton.) Cachez-vous vite dans mon cabinet de toilette.

MISS WURTON. — A quoi bon, madame ? qui vous dit que monsieur le Baron ne sera pas ravi de revoir sa fille ?

LA BARONNE. — Allez, je veux le préparer à cette première entrevue.

(Miss Wurton et Geneviève entrent dans le cabinet de toilette. La Baronne tire le verrou.)

VI

Le Baron a trente-six ans. Il est grand sans exagération, élancé sans maigreur. Ses mains sont petites et très-soignées, ses pieds sont petits et chaussés à merveille; ses cheveux blonds et abondants, sa moustache soyeuse, ses favoris longs et clair-semés ; tout concourt à lui donner l'air d'un grand-duc expatrié. Puisqu'il est convenu qu'il n'y a plus de distinction française pour l'homme, il faut bien chercher hors frontière nos termes de comparaison. Disons donc que le baron de Saint-Claude avait en lui les perfections russes sans en avoir les défauts : ce qui n'est pas tant maladroit.

LE BARON. — Je vous dérange ? Ne voulez-vous pas sortir ?

LA BARONNE. — Pourquoi me dérangeriez-vous? pourquoi ne sortirais-je pas ?

LE BARON. — La Maréchale, que j'ai rencontrée sur le perron, m'a dit que vous étiez souffrante et je me suis rendu directement chez vous pour prendre de vos nouvelles.

LA BARONNE. — Ne vous mettez pas en peine pour un malaise de circonstance. J'ai voulu vous réserver cette après-midi que je vous avais promise.

LE BARON. — Vous êtes une épouse adorable. Aussi je vous aime comme une maîtresse, parole d'honneur !

LA BARONNE. — Dois-je vous en être reconnaissante comme femme ou comme maîtresse ?

LE BARON. — Aimez-moi comme une maîtresse, conduisez-vous comme une honnête épouse et je trouverai tout parfait chez moi.

LA BARONNE. — Cette vie en tête-à-tête vous suffira ?

LE BARON. — Pourquoi pas ?

LA BARONNE. — Il ne vous manquera rien ?

LE BARON. — Que voulez-vous qu'il me manque ?

LA BARONNE. — Votre cœur trouve chez lui toute la pâture qu'il lui faut ?

LE BARON. — Pour l'amour de Dieu, chère femme, veuillez me traiter en simple mortel et garder les métaphores pour de plus robustes intelligences. Je trouve mon intérieur très-confortable, je vous aime très-sérieusement, vous paraissez ne pas me dédaigner, et si c'est un effort que vous faites, j'ai lieu de vous en être doublement reconnaissant; nos goûts sont à peu d'exceptions près les mêmes : vous aimez

la liberté, je ne l'aime pas moins; nous nous voyons rarement, je le déplore, mais c'est toujours le sourire aux lèvres que nous nous retrouvons... et que nous nous quittons. Il faudrait, en vérité, que j'eusse perdu l'esprit et le souvenir pour ne pas être satisfait de mon sort.

LA BARONNE. — Ainsi, vous ne pensez jamais à votre enfant?

LE BARON. — A Geneviève?

LA BARONNE, souriant. — Je ne vous connais pas d'autre enfant.

LE BARON. — La chère mignonne! assurément si, je pense à elle, mais que voulez-vous! le monde a ses exigences que je respecte. Vous êtes entourée d'esprits... indépendants, progressistes à leur façon, qui feraient volontiers façonner leurs héritiers par leurs domestiques, pour n'en pas avoir le tracas, ou qui les achèteraient dans quelque magasin de confection *ad hoc,* prêts à entrer au couvent ou au collége. C'est un assujettissement qui ne convient pas à des gens de notre monde; je me suis rendu à vos raisons et quand vous avez désiré que Geneviève fût élevée loin de nous, je vous ai obéi, le cœur gros, je l'avoue; mais le pli en est pris maintenant. Voulez-vous que nous sortions, puisque vous n'êtes pas souffrante?

LA BARONNE. — Vous n'avez pas éprouvé longtemps cette douleur dont vous faites aujourd'hui parade, mon ami, car vous ne m'avez jamais parlé de Geneviève, depuis quatre ans qu'elle est partie.

LE BARON. — Mais, vous-même?...

LA BARONNE, vivement. — Ce n'est pas que je l'aie ou-

bliée, au moins! Seulement, vous comprenez, je craignais en vous en parlant...

LE BARON. — Quoi donc?

LA BARONNE. — De vous paraître un peu... fantasque.

LE BARON. — Oh! la fantasque personne, en effet!... voilà une mère qui ose aimer son enfant. N'y a-t-il pas de quoi prêter à rire? Tenez, le spectre de la Maréchale plane sans cesse au-dessus de vous. Les railleries de quelques désœuvrées vous épouvantent et vous leur sacrifiez tout le bon de la vie.

LA BARONNE. — Que penseriez-vous d'un pèlerinage à Navarette? Je meurs d'envie de faire ce voyage.

LE BARON. — Je suis prêt à partir, avec vous, sur-le-champ!... Mais, j'oubliais... cela n'est pas possible; c'est aujourd'hui mardi, et que dirait la marquise de la Tour de Pise, si vous lui manquiez ce soir?

LA BARONNE. — Je me soucie bien de la marquise et de son lundi.

LE BARON. — Bravo!... jamais je ne vous ai vue si héroïque.

LA BARONNE. — Si on vous disait que Geneviève est ici, cela vous ferait plaisir?

LE BARON. — Je trouve « plaisir » insultant; dites que j'en serais on ne peut plus heureux.

LA BARONNE, qui a été chercher Geneviève et la ramène. — Alors, soyez heureux tout à votre aise.

VII

GENEVIÈVE s'élance dans les bras du baron. — Bonjour, petit père; bonjour, cher petit père.

(La gouvernante, sur le seuil du cabinet de toilette, sourit en regardant le Baron qui a pris l'enfant et la couvre de baisers.)

LA BARONNE, surprise, peut à peine balbutier : — Comment.... Geneviève vous reconnaît ?

LE BARON. — Nous sommes de vieilles connaissances, n'est-ce pas, Baby ?

GENEVIÈVE. — Nous ne sommes pas vieux, mais je te connais joliment. Comme il y a longtemps que tu n'es venu ! pourquoi, dis ? J'ai compté au moins huit jours.

LE BARON. — J'ai eu tout plein de choses à faire cette semaine.

GENEVIÈVE. — Flora va bien, tu sais ? elle a quatre petits chiens noirs... noirs comme elle. On a raccommodé le bateau depuis l'autre fois que tu es venu ; mais je ne suis pas allée dedans, puisque tu l'as défendu. J'ai bien travaillé, aussi tu seras content. Je sais toutes mes lettres jusqu'à S, et tous les numéros jusqu'à 7. C'est ici que tu demeures ? c'est joli ici.

LA BARONNE, des larmes dans les yeux. — Vous êtes peut-être un bon père, Georges, mais vous êtes un bien mauvais ami.

LE BARON. — C'est une de vos joies dédaignées que j'ai ramassée, chère femme; nous pourrions en ramasser tant d'autres, si vous vouliez.

LA BARONNE. — On ne peut pas se faire une idée de ce que je souffre depuis quelques minutes.

LE BARON. — Tant mieux, c'est l'amour maternel qui éclôt dans votre cœur ; un pareil enfantement ne se fait pas sans souffrance. Geneviève, embrassez votre mère qui vous aime autant que je vous ai aimée et qui a besoin de vous le dire.

(La Baronne prend sa fille dans ses bras et la couvre de caresses.)

GENEVIÈVE. — Vous me faites peur, madame. Miss Wurton ne m'a jamais embrassée comme cela.

MISS WURTON. — Les baisers que donnent les mères ne ressemblent pas aux autres, chère petite.

GENEVIÈVE. — Je m'y habituerai.

LA BARONNE. — Votre main, Annie ; vous nous aimez assez pour partir moins triste, j'en suis certaine, après avoir vu combien je suis heureuse.

LE BARON. — Mais miss Wurton ne partira pas.

LA BARONNE. — Que voulez-vous dire ?

LE BARON. — Tout ce qui se passe ici depuis une heure est le résultat d'un petit complot. Je savais bien qu'il ne fallait que vous montrer ce trésor pour vous le faire aimer, mais je voulais que nul ne vous guidât dans ce retour à la vérité. Vous voyez que j'ai réussi. Et maintenant, en route. Miss Baby ne sera pas fâchée de faire avec nous une belle promenade en voiture. N'est-ce pas ?

GENEVIÈVE. — J'aime beaucoup les voitures.

LA BARONNE. — Les coupés vont se reposer. Il faut faire atteler la calèche.

LE BARON. — Elle est devant le perron.

LA BARONNE — Vous pensez à tout. Tenez, je crois que je vous aime dix fois plus que ce matin.

LE BARON. — C'est à ce cher petit trait d'union que nous le devons. (A demi-voix.) Aimons-nous ; mais croyez-moi, baronne, faisons en sorte que personne ne s'en doute. Un mariage uni !... la plaisante aventure !... On en rirait dans tout Paris.

VIII

LA BARONNE, en descendant l'escalier, s'adresse aux valets de pied en leur montrant Geneviève. — Voilà, maintenant, la maîtresse de la maison. (Puis en passant devant le pavillon de la concierge.) Madame Mayer, rendez la liberté à vos enfants, et pardonnez-moi ; je crois bien que j'ai été jalouse. Je vous permets d'être mère, maintenant que je le suis.

NUIT D'AMOUR

Drame historique en quatre tableaux

ENVOI

A Madame la Princesse St... de St...

« Princesse,

» Vous m'avez demandé une histoire édifiante, en harmonie avec le temps de carême et de giboulées que nous traversons ; je prend la respectueuse liberté de placer l'Idylle ci-jointe sous votre patronage. Vous avez su, j'ignore par quel miracle, échapper presque seule aux travers de notre époque, soyez donc le bienfaisant apôtre qui placera les lignes suivantes sous les yeux des jeunes personnes dont nous parlions, il y a quelques soirs. Peut-être comprendront-elles combien il est peu digne d'elles d'adopter la tenue et les allures de ces malheureuses qu'on traite comme vous l'allez voir.

» Daignez agréer, Princesse, l'expression de mon profond respect et de mon dévouement.

I

Cette première scène se passe à l'entresol, dans le cabinet d'angle d'un des plus fameux restaurants de nos anciens boulevards : un cabinet gris perle, tendu de soie turque. Ce sanctuaire a les proportions d'un coffre à bois. La porte étroite, perdue sous les tentures, est armée de verrous. — En face et à droite, deux fenêtres ouvertes du plancher au plafond, livrent passage aux bruits de la rue : c'est le roulement incessant des voitures, le timbre des omnibus, le brouhaha de la foule, le piétinement des passants, une chanson avinée, une querelle, le cri d'un marchand ambulant... Que sais-je! A travers les rideaux de mousseline on voit aller et venir les lanternes des voitures, les yeux verts ou rouges des omnibus. — A gauche, sur une étagère en palissandre, deux candélabres, des couverts, une pile d'assiettes, un huilier, des verres et des serviettes. Dans un enfoncement en forme d'alcôve, un canapé. Il doit descendre du « Sopha » de Crébillon par les femmes, ce meuble poissé, aux coussins efflanqués, lustrés par toutes les pommades. Une glace couvre le panneau. Ajoutez à cela deux chaises; puis, au milieu de la pièce, une table, sur laquelle un service de deux couverts attend à perpétuité les amateurs du tête-à-tête, et l'inventaire sera complet.

Maintenant que le décor est posé, passons aux personnages. Honneur aux dames!

C'est d'abord une jeune fille... Non, réservons ce titre à de plus dignes et disons simplement : une fille. Ce serait d'ailleurs commettre un pléonasme que de souligner sa jeunesse. A-t-elle une raison d'être quand arrivent les rides, cette malheureuse qui ne sera ni mère avouable, ni vieille respectée? Donc, une fille, une belle fille à la chair fraîche, aux cheveux abondants, aux dents saines, aux doigts effilés, un prétexte à passions rose et blond, est à table, rongeant à belles dents un blanc de volaille à la Périgueux. — Elle est assise

sur le canapé : c'est le digne piédestal de cette ogresse. La robe est de la bonne faiseuse : c'est un composé de satin violet et de point d'Alençon. Aux doigts, aux oreilles, au corsage, pétillent des diamants, des rubis et des émeraudes. L'homme... était-ce bien un homme? Entre nous, je trouve que ce petit être inutile ne méritait guère plus le titre d'homme qu'elle celui de jeune fille; mais comme il n'est pas indispensable d'appeler les choses par leur nom... passons. L'homme, les coudes appuyés sur la table, couvait sa compagne des yeux. Ses cheveux blonds étaient maintenus sur la nuque en deux parts bien égales, à grands renforts de cosmétique. Il avait le teint rouge et la peau cotonneuse. C'était, du reste, un parfait cavalier, à en juger par son pantalon noir sanglé aux genoux, par son habit à revers de moire, son gilet à la vierge à un seul bouton, et sa chemise!... une chemise au plastron couvert de fers-à-cheval.

LUI. — Puisque cet aveu vient de m'échapper, permettez à mon cœur de déborder...

ELLE. — Débordez, jeune homme, débordez. Je vais pendant ce temps cueillir une aile de cette volaille, histoire de me faire un maintien.

LUI. — Mathilde !...

ELLE. — C'est cela, faites comme chez vous : appelez-moi par mon petit nom, tout de suite. « Où y'a d'la gêne, y'a pas de plaisir. »

LUI. — Impitoyable Mathilde, rien ne pourra donc vous attendrir? ni mes nuits sans sommeil, ni mes jours passés à rêver, ni mon teint blême, ni mes paupières rougies.

ELLE. — Faut pas vous tourmenter, c'est le printemps.

LUI. — Ce poëme de beauté que chante la nature inspirée et dont vous êtes une des strophes divines, ce poëme m'enthousiasme, me grise...

ELLE. — Sonnez donc et demandez pourquoi on ne nous sert pas. Nous manquerons l'entrée de Schneider, vous verrez cela.

LUI, après avoir sonné. — Cette parcelle de la divine beauté que la nature vous a confiée vous crée une obligation, Mathilde... cette obligation, c'est l'amour !

(Entre le garçon.)

ELLE. — Ah çà ! Félix, et ce parfait au cognac, est-ce pour l'année prochaine? Vous pouvez bien vous le mettre à la Caisse d'épargnes, s'il n'arrive pas par l'express.

LE GARÇON. — Je le monte.

ELLE. — Dites à votre patron que je n'amènerai plus personne si c'est comme cela qu'on me sert.

(Le garçon disparaît.)

ELLE. — Je vous demande pardon, mon petit, mais j'ai pour principe qu'il faut se faire respecter partout où l'on paye. Reprenez votre discours, moi je reprends des panachés.

LUI. — Et comment puis-je continuer lorsque de minute en minute vous me précipitez du septième ciel dans le troisième dessous?

ELLE. — Vous savez... si ça vous gêne, parlons d'autre chose.

LUI. — Quel plaisir pouvez-vous trouver à me torturer?

ELLE. — Comment, moi, je vous torture? Je ne m'occupe seulement pas de vous.

(Le garçon frappe.)

ELLE. — Oh ! vous pouvez entrer.

LE GARÇON. — Madame, c'est un garçon de chez Nunc avec un paquet.

ELLE. — Tiens, comment a-t-on su que j'étais ici ? Enfin, faites entrer.

(Entre le porteur.)

LE PORTEUR. — Madame, c'est le paquet que vous avez dit...

ELLE. — C'est bon, je sais ce que c'est. Donnez.

LUI. — Mais il me semble que...

ELLE, passant ses bras autour de son cou. — Tu vas voir, petit homme, comme cet éventail est joli.

LUI. — Je trouve ça atroce.

ELLE. — C'est la preuve que tu n'as pas de goût et cela me désole, puisque tu me trouves bien.

LUI. — Allons, voyons, Mathilde...

ELLE, au porteur. — Vous avez la facture ?

LE PORTEUR. — Bien entendu.

ELLE. — Comment ! deux cent cinquante francs... Ce Nunc perd la tête. Nous étions convenus de deux cent quarante-cinq. Enfin, pour une fois !... mais je ne remettrai plus les pieds chez lui ; vous le lui direz (Cherchant dans les poches de son pardessus.) Vous allez voir que j'aurai oublié mon porte-monnaie. C'est toujours la même histoire !... Dis donc, petit, peux-tu me prêter cela ?

LUI. — C'est qu'une fois le dîner payé j'aurai tout au plus cent francs en poche, et...

ELLE. — Ça ne fait rien, donne toujours. (Au porteur.) Vous irez toucher le reste demain chez monsieur.... Monsieur ?... aide-moi donc.

LUI. — Parbleu, je ne fais que ça. (Au porteur.) Tenez, voilà ma carte. Vous passerez chez moi demain

matin pour recevoir. Vous irez, ensuite, porter l'objet chez madame... Madame?...

ELLE. — Ne cherche pas, Pierre me connaît bien.

(Elle met les 100 francs dans sa poche.)

LE PORTEUR, regardant la carte, — bas. — Le comte de Faon, 177, rue Barbet-de-Jouy. Bon.

(Il sort.)

ELLE. — Voilà un petit homme qui est bien gentil. Qu'est-ce que tu as? Tu as l'air contrarié.

LUI. — Moi? Allons donc!

(On frappe.)

ELLE. — Entrez!

LE GARÇON. — Madame, c'est un porteur de chez Pascal avec un paquet.

LUI, à part. — Encore!

ELLE. — Ah çà, qu'est-ce qu'ils ont tous à me relancer?... C'est insupportable.

LE GARÇON. — Faut-il lui dire de s'en aller?...

ELLE. — Non, faites-le entrer, puisqu'il est ici, mais je vais lui laver la tête.

(Entre le deuxième porteur.)

LE DEUXIÈME PORTEUR. — Madame, c'est vos gants.

ELLE. — Vous êtes encore gentil, vous!

LE DEUXIÈME PORTEUR. — Madame sait bien quej e suis toujours exact. Si je suis en retard aujourd'hui...

ELLE, impatientée. — En voilà assez.

LE PORTEUR. — Il y en a une douzaine de clairs et une douzaine de foncés.

ELLE. — C'est bon, laissez cela; j'enverrai payer.

LE PORTEUR. — J'ai ordre de ne rien laisser que contre paiement.

ELLE. — En voilà des manières! Dis donc, petit,

est-ce que tu vas me laisser en affront? Ça ne serait pas gentil. Deux douzaines à six, ça fait... nous disons : six fois douze, soixante-douze; deux fois soixante-douze, cent quarante-quatre. Je te dois déjà 250, cela fera 394.

LUI. — Est-ce tout?

ELLE. — Si c'est au-dessus de vos moyens, faut le dire, vous savez! Je trouverai bien un ami pour ce prix-là.

LUI. — Voyons, Mathilde, que tu es bête!... Tu te fâches pour un rien.

ELLE. — On a sa dignité, tiens!... Et puis je déteste les hommes rats.

LUI, au porteur. — Vous porterez cela demain matin chez madame. Avant d'y aller, passez chez moi. Voilà ma carte.

LE PORTEUR, après avoir regardé la carte, — bas. — Le baron Trudaine, rue de Grenelle, n° 784. Bon. (Haut.) C'est tout ce qu'il y a pour boire?

LUI. — Tenez.

(Il lui donne cinq francs.)

LE PORTEUR, saluant la fille. — Merci, mademoiselle Mathilde, à la prochaine fois.

(Le deuxième porteur sort.)

LUI. — Et maintenant, en route.

ELLE. — Tu ne prends pas de café?

LUI. — Non, merci.

ELLE. — Moi, ça m'empêche de dormir quand je n'en prends pas. Sonne.

(Le garçon entre.)

LUI. — L'addition?

ELLE. — Et vivement ; on dirait que vous êtes en cristal, tant vous avez peur de vous remuer.

LE GARÇON. — Pas de liqueurs ?

ELLE. — Deux verres de chartreuse et deux verres d'huile de Poniatowski.

LE GARÇON. — C'est quatre francs à ajouter.

ELLE. — Laisse-moi examiner la note, ça me connaît. Il y a deux francs de trop. (Le garçon sort.) Il vaut mieux que tu me donnes cela que de l'offrir sans le faire exprès à cette maison, pas vrai ? Moi, j'ai ma mère à soutenir.

LUI. — Vous le savez bien, tout ce que j'ai est à vous, Mathilde.

ELLE. — Si je te prenais au mot ?

LUI. — Tu aurais fièrement de dettes !

ELLE, le regardant fixement, après un silence. — Ah çà !... es-tu un jobard, ou ne l'es-tu pas ?

LUI, prenant le bras de sa compagne et l'entraînant. — C'est ce que nous saurons demain.

II

Au théâtre. — Schneider est en scène. Pour plaire à son peuple, à force de talent et de volonté elle est parvenue à rendre vulgaire une voix sympathique et charmante. — ELLE entre dans sa baignoire, renverse deux chaises, traîne les petits bancs, laisse la porte ouverte et finit par provoquer quelques murmures d'impatience. Enfin, on l'a vue. ELLE reste un instant debout sur le devant de la loge, inventoriant le personnel de la salle, envoyant de la main un bonjour à droite, un bonjour à gauche, adressant de l'œil un signe aux amies en scène, riant aux éclats, lorgnant à bout portant, faisant

concurrence au spectacle. — Certes, lorsqu'ils escortent cela en public, les petits-fils montrent plus de courage que jadis les aïeux, au temps des grands horions, suivant leur Roi en Terre-Sainte.

ELLE. — Tiens!... la petite marquise de X... dans l'avant-scène. C'est Gaston qui est avec elle. Comment ce garçon qui est gentil, ose-t-il se faire voir avec une femme fagotée comme cela ? Elle est donc ruinée, sa marquise ?

LUI. — Ça ne te regarde pas, parle d'autre chose.

ELLE. — Et la baronne de V..., là-bas, à droite. Où a-t-elle pêché ce chapeau ? Sous les piliers du Temple ou passage du Caire ? Dieu de Dieu ! si nous nous mettions comme vos parentes!

LUI. — En voilà assez, occupe-toi du spectacle.

ELLE. — Je ne peux pas, j'ai trop soif. Va me chercher des caramels.

(LUI s'empresse de sortir. Dans le couloir, il est accosté par un ami : 40 ans, front chauve, ventre opulent, cravate blanche, gilet d'ordonnance et rose à la boutonnière.)

— Eh bien ! où en sommes-nous ?

— Cela marche à merveille.

— C'est toujours pour cette nuit ?

— Oui. Tiens-toi bien sur tes gardes ; un mot ferait tout manquer.

— Sois tranquille.

— Tout le monde est prévenu ?

— Tu peux dormir sur les deux oreilles.

— Au revoir.

(Pendant que LUI est allé chercher des bonbons, ELLE marivaude avec une dizaine d'adolescents au blanc corsage.)

— Ah çà, on prétend qu'Edgard t'apprivoise.

— Allons donc! celui qui me fera rêver n'est pas encore fondu.

— Bah! on dit toujours cela, et puis l'heure venue...

— Non, vous savez, le sentiment, ce n'est pas ma partie et je le répète ici solennellement : le jour où l'un de vous pourra se vanter d'avoir été aimé pour lui-même, je n'aurai rien à refuser aux autres.

(Lui rentre, l'attroupement se disperse.)

III

Une chambre matelassée, ouatée, capitonnée. Un tison qui flambe encore, bien qu'il soit deux heures du matin, éclaire vaguement un meuble et des tentures de satin mauve à bouquets d'or, agrémenté et frangé de peluche et de passementerie noire et or. Près du foyer, une chaise longue. De ci, de là, des fauteuils, tous plus penchés les uns que les autres. Les tapis viennent de Perse, les potiches du Japon, les glaces de Venise. Deux tableaux pendent au mur : un Chaplin et un Courbet. Sur une estrade de trois marches trône un lit monumental. Le bois doré encadre un capitonnage mauve et or. Du plafond pleuvent les tentures, les lambrequins, les torsades, les glands, les franges, etc., etc. A moitié perdues dans la batiste et la dentelle, nous revoyons deux têtes de connaissance : celles de Lui et d'Elle. — Deux heures viennent de tinter; un violent coup de sonnette retentit.

LUI, se réveillant brusquement et se dressant à demi. — On a sonné. Qui a sonné?

ELLE, à moitié endormie. — Ah çà, est-ce que tu vas faire longtemps de la voltige?

LUI. — Je vous dis qu'on a sonné.

ELLE, se pelotonnant. — C'est quelqu'un qui se trompe d'étage, voilà tout. Tu vas me laisser dormir, à présent, n'est-ce pas ?

(Second coup de sonnette furieux.)

LUI. — Laissez-moi passer, je veux me lever.

ELLE, se redressant à son tour et le regardant avec surprise. — Ah çà, qu'est-ce que vous avez, est-ce que vous avez peur ?

(LUI, sans répondre, s'habille. En un instant il est prêt. La sonnette a repris son carillon qui ne cesse plus.

ELLE. — Vous m'effrayez, savez-vous bien ?

LUI. — Ce cabinet... où donne-t-il ?

ELLE. — Dans un couloir.

LUI. — Il y a au bout de ce couloir une seconde porte, n'est-ce pas ?

ELLE. — Ah çà... mais je ne sais plus où j'en suis, moi.

LUI, avec violence. — Répondez donc ; vous ne comprenez pas que si on me trouve ici, je suis perdu.

(ELLE court effarée en appelant sa femme de chambre. La porte d'entrée a été ouverte après des pourparlers confus. — Un bruit de voix, de pas lourds, de cannes frappant le parquet se rapproche. — La femme de chambre cherche à barrer l'entrée de la chambre, mais la porte s'ouvre brusquement.)

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame, c'est le commissaire !

ELLE. — Le commissaire !... Pourquoi le commissaire ?

(Dans la chambre entre lentement un homme jeune quoique chauve, grave et imposant quoique ventru. Son visage, couleur de rubis, est attristé par des lunettes vertes. Son paletot entr'ouvert laisse apercevoir une écharpe tricolore. Il salue avec une exquise politesse. Derrière lui, à chaque porte, se tiennent quatre agents en bourgeois.

LE COMMISSAIRE. — « Pourquoi le commissaire ? » dites-vous ; je vais vous l'apprendre, belle madame. Mais je rougirais d'entrer en matière avant d'avoir déposé à vos adorables petits petons mes excuses et celles de ces messieurs. Pour être gens de justice, on n'est pas des Turcs et je connais les femmes... à fond.

ELLE. — Où voulez-vous en venir ?

LE COMMISSAIRE. — Je ne parlerai que si vous voulez bien vous asseoir et me permettre d'en faire autant. Ces messieurs vont, pendant ce temps, fouiller l'appartement.

ELLE, épouvantée. — Fouiller !... fouiller !... pourquoi fouiller ?... mais je deviens folle, ma parole... d'honneur ! Qui me dit que vous n'êtes pas des voleurs ?

LE COMMISSAIRE, d'un air affligé. — Oh ! oh ! oh ! belle madame, voilà une parole bien dure !... (Aux agents.) Messieurs, faites votre devoir. — Voilà le fait. Le nommé Pierre Grelu, dit Pince-à-Froid, dit Tords-Boyaux, est en ce moment à Paris, en état de rupture de ban.

ELLE. — Qu'est-ce que cela peut me faire ?

LE COMMISSAIRE. — Vous allez le savoir, belle madame ; mais, pour l'amour de Dieu, n'allons pas plus vite que les violons, ou nous manquerons la mesure. Ce garçon est un voleur classé, des plus redoutables, pour deux raisons : primo, parce qu'il est charmant cavalier, qu'il a reçu une certaine éducation qui lui permet de se présenter dans toutes les sociétés et d'y faire des dupes ; — secundo, parce qu'il ne recule devant rien... rien, entendez-vous, pour satisfaire ses passions... Mais en vérité, chère madame, vous ne paraissez pas à votre aise.

ELLE. — Ce n'est rien, continuez.

LE COMMISSAIRE. — Je vous obéis. Grelu, dit Pince-à-Froid, dit Tords-Boyaux, réussit à se placer chez un de nos tailleurs à la mode, en qualité de comptable. Il y a trois jours il a pris la fuite, emportant une garde-robe de petit-maître et 14,000 francs en billets de banque.

ELLE, anxieuse. — Et comment est-il, ce... Grelu ?

LE COMMISSAIRE. — Il est blond d'ordinaire; il a le teint coloré, la peau cotonneuse, il porte la moustache et la coiffure à l'anglaise. Il a un signe de la grosseur d'une pièce de dix sous, là, entre les deux clavicules.

ELLE, pâlissant affreusement. — Ah ! fichtre !...

LE COMMISSAIRE.—Depuis hier matin nous le filons. — Il a dîné avec vous, il vous a conduite au théâtre, il est ici, et...

LES AGENTS, rentrant, tenant LUI au collet. — Nous le tenons !

(ELLE se cache le visage dans le dossier de la chaise longue.)

LUI. — Oui, c'est moi Grelu, Grelu dit Pince-à-Froid, dit Tords-Boyaux : moi qui vous ai donné du fil à retordre à tous et qui vous en donnerai encore. — Les passions m'ont perdu. Si j'ai volé, c'est pour toi Mathilde, pour toi, et je ne regrette pas mon argent.

LE COMMISSAIRE. — *Votre* argent ! l'argent d'autrui, vous voulez dire.

LUI. — Faites de moi ce que vous voudrez, je m'en moque pas mal, elle m'aime... elle me l'a dit.

ELLE, se redressant. — N'en croyez rien, messieurs.

LUI. — As-tu déjà oublié ?...

ELLE. — On peut dire ces choses-là sans que cela tire à conséquence.

LE COMMISSAIRE. — Ceci est un fait épisodique qui ne doit pas me faire perdre de vue ma mission. (A Elle.) Fille Mathilde, cet homme vous a donné de l'argent?

ELLE. — Qu'est-ce que cela vous fait? En voilà de la curiosité, par exemple!

LE COMMISSAIRE. — L'argent que vous avez reçu a été volé, et faites-y bien attention. si vous ne le rendez pas, vous serez compromise pour complicité et recel.

ELLE. — Mais c'est atroce cela!

LE COMMISSAIRE. — Je ne dis pas non, belle madame, mais la justice a ses exigences qu'il nous faut satisfaire. Si cet argent m'appartenait (la main sur son cœur), ah!... veuillez croire que...

ELLE, furieuse. —Je ne rendrai rien.

LE COMMISSAIRE.—Je vous ferai remarquer que vous parlez de *rendre*, belle madame, donc vous avez reçu. Agents, faites votre devoir.

(Les agents s'approchent d'un chiffonnier en bois de rose.)

ELLE, leur barrant le chemin. — Arrêtez, vous me passerez plutôt sur le corps!...

(Les agents sourient, on ne sait pas pourquoi.)

LE COMMISSAIRE.— Fille Mathilde, finissons-en. Les billets volés sont presque tous retrouvés. Ceux qui nous manquent sont ceux-ci :

1 billet	de 500 fr....	Lettre	A.	Série	195	nº 269.
1 —	de 200 fr....	—	Z.	—	147	» 796.
1 —	de 200 fr....	—	M.	—	142	» 211.

1 billet de 100 fr.... Lettre H. Série 154 n° 163.
1 — de 100 fr.... — B. — 111 » 222.

Avez-vous, oui ou non, ces billets?

ELLE, prenant un paquet de billets de banque dans un tiroir et les regardant avec anxiété. — Pas de chance, c'est ça.

LE COMMISSAIRE, ramassant la liasse. — Croyez à mes regrets, belle madame. Il m'est bien dur de vous enlever le fruit de vos veilles; je me sentirais plutôt porté..., mais la justice a des rigueurs qu'il ne nous est pas permis d'adoucir.

ELLE, se levant subitement et à LUI. — Coquin, voleur, brigand, crevé, assassin, filou, propre à rien, galé...

(Elle tombe pâmée dans les bras de sa femme de chambre.)

LE COMMISSAIRE. — Tout doux, tout doux, belle madame, respectez le courage malheureux.

LUI. — Mathilde, mon excuse est dans notre amour.

LE COMMISSAIRE. — Emmenez l'accusé.

(Les agents s'emparent de LUI et l'entraînent. Le commissaire se confond en salutations.)

IV

LA RUE. — Le commissaire, LUI et les agents partent d'un éclat de rire longtemps contenu.

LE COMMISSAIRE, jetant ses lunettes et donnant le bras à LUI. — Et maintenant, allons souper!

LUI. — Ouf! j'ai cru que vous ne viendriez pas et j'allais m'endormir.

L'UN DES AGENTS. — C'est ce diable de Jules qui

avait une main au lansquenet et qui ne voulait pas quitter le cercle.

JULES. — Voilà comme tu es, baron. Si j'étais parti, tu aurais crié partout que j'avais fait charlemagne. (Au commissaire.) Mes compliments pour la façon dont tu t'en es tiré. Allons, la farce a été bien jouée.

LUI. — C'est égal, la pauvre fille a du bon.

LE COMMISSAIRE. — Ne vas-tu pas t'attendrir? Ne sommes-nous pas tombés d'accord qu'elle méritait une leçon pour tous les mauvais tours qu'elle nous a joués? Sois tranquille, on le lui rendra son argent... et les intérêts avec. Et, si tu y tiens, eh bien, va prendre demain de ses nouvelles. Elle sera sensible à ce procédé galant. Mais, en attendant, à table!

TOUS. — A table!

TILSITT'LODGE

Le *Moniteur du Sport* de mardi dernier donnait à ses lecteurs une série de nouvelles intéressantes que je me hâte de lui emprunter :

« Les plages normandes se dépeuplent au profit » de Biarritz, Arcachon et Saint-Jean-de-Luz. Le » froid chasse nos plus intrépides baigneuses, qui ne » se soucient pas de paraître en public le nez vermil- » lonné. La plage de Deauville conserve seule son » aspect accoutumé. Mme la maréchale princesse de » Tilsitt n'a pas encore parlé de départ; la baronne » de Sainte-Claude ne se rendra que le 25 septembre » dans sa terre de Navarette. Une série de chasses à » courre y réunira toutes nos notabilités cynégé- » tiques. La duchesse Candide de La Villette, la » comtesse O'Tempora O'Mores, arrivées à Deauville » la veille des courses pour y passer trois jours, ne » peuvent pas se décider à quitter le Brighton fran- » çais. Le marquis de Cléry, le vicomte Vals de » Saint-Galmier, et le prince Démétrius Kornikoff » ont juré de quitter la plage les derniers, etc., etc. »

En lisant cet article, je me suis demandé pourquoi

Deauville, toujours habité, toujours vivace, aurait, à en croire les journaux, un faux air de Carthage. J'ai trouvé à cela beaucoup de raisons, dont une raison politique qui ne serait pas à sa place ici. Passons aux suivantes.

Si Trouville a l'air vivant, c'est que les baigneurs, indignement logés, y vivent, bon gré mal gré, hors de chez eux; — si Dauville a l'air mort, c'est que chacun y reste chez soi dans le bien-être et le confort; — si Trouville a l'air vivant, c'est que sa plage est une succursale du boulevard Montmartre; — si Deauville a l'air mort, c'est que tout le monde s'y connaissant, fait fi des relations de passage; — si Trouville déteste Deauville, c'est que Trouville est jaloux et grinchu, comme le sont tous les faubourgs; — si Deauville aime Trouville, c'est que Deauville n'est pas fâché d'avoir à quelque distance une guinguette tenue, tant bien que mal, où il peut s'encanailler, quand il a quelque turlutaine en tête. — Si Trouville se vide avant Deauville, c'est que les Deauvillaises ne redoutent rien de la température, dans leurs cottages élégants et bien clos, tandis que les Trouvilaines, dès qu'arrive septembre, entendent le vent qui entonne le chant du départ dans les serrures et sous les portes. Il faut s'y battre avec des fenêtres qui ne sont pas faites pour être fermées, recoller chaque jour des tentures que l'humidité tache et détache. Il est grand temps aussi de réparer des estomacs délabrés par la table d'hôte. Pendant ce temps, Deauville se nourrit bien, fleurit et engraisse, chaque propriétaire ayant sa maison montée à la campagne comme à la ville.

C'est pour toutes ces raisons et pour cent autres que je pourrais aligner au besoin, que ces jours-ci, pendant que le casino Trouvilain se morfondait, il y avait réception à Tilsitt'Lodge, chez la maréchale.

Faut-il vous décrire le salon de la princesse ? Oui ? — Eh bien ! ce salon a quatorze mètres sur dix. Les boiseries sont en sapin poncé, verni au tampon ; sur le fond maïs des tentures s'étalent des feuillages impossibles, s'épanouissent des fleurs saugrenues, voltigent des oiseaux fabuleux et des papillons insensés. Les meubles sont tous en étoffe pareille à la tenture ; un divan très-bas et très large, encombré de coussins, longe le mur du fond ; des tables de toutes les dimensions, recouvertes de tapis turcs aux couleurs éclatantes, encombrées de jouets de d'albums, de livres, de journaux, de cigares, de fleurs, de portraits et de cigarettes, sont disséminées dans le salon. Trois portes de trois mètres donnent accès sur un large balcon orné de riches couleurs. L'abri est soutenu par des colonnettes légères, autour desquelles s'enroulent des feuillages échevelés. Une baie, large de six mètres, donne accès dans un second salon qui se termine à droite par une waranda, auprès de laquelle sont braqués des télescopes. Là est le piano, un Érard, auquel on a abandonné le milieu de la pièce. Encombrez tout cela de siéges dépareillés, les uns en forme d'S, les autres en forme d'X ; ceux-ci penchés en arrière, ceux-là en fer à cheval, d'autres à bascule. Mettez partout des plantes au feuillage exagéré, faites gambader à droite un singe, crier à gauche un perroquet, faites gazouiller des oiseaux de tous les coins du monde, dans une volière aux treil-

lage doré; que partout règne un désordre savant. Ouvrez à deux battants les fenêtres qui, toutes, donnent sur la mer, et vous aurez une légère idée des salons de Tilsitt'Lodge.

Il est neuf heures, on sort de table. La lune monte sanglante à l'horizon, comme un boulet rouge. On vient de poser sur les lampes de grands abat-jour qui renvoient toute la lumière au plafond. La maréchale offre le café sur la terrasse. Perdus dans les fauteuils, enfouis dans les coussins, la baronne de Saint-Claude, la comtesse O'Tempora O'Mores, la duchesse Candide de La Villette, le marquis de Cléry, le prince Démétrius Kornikoff et le vicomte Vals de Saint-Galmier fument leur cigarette, en buvant à petites gorgées leur café-caracoli.

LA MARÉCHALE. — Et moi je vous soutiendrai le contraire jusqu'à mon premier cheveu blanc.

LE VICOMTE. — Cela ne prouvera pas que j'ai tort.

LA MARÉCHALE. — Vous n'avez rien compris aux femmes que vous avez déchiffrées.

LE VICOMTE. — Je parierais dix mille louis...

CLÉRY. — Dix mille, je ne dis pas non, cela n'engage à rien; mais tu n'en risquerais peut-être pas vingt.

LE VICOMTE. — Je te dis que je parierais ma tête.

CLÉRY. — Que diable veux-tu qu'on en fasse?

LA BARONNE. — Cléry, je vous défends de tourmenter mon petit vicomte.

CLÉRY. — J'y touche à peine, baronne.

LA DUCHESSE. — C'est vrai, Cléry, vous êtes toujours après lui.

CLÉRY. — Oh! après vous, duchesse.

LA DUCHESSE. — Qu'est-ce que vous voulez dire encore? Vous prenez un petit air fin pour dire « deux et deux font quatre, » si bien qu'on ne sait jamais où vous en voulez venir.

CLÉRY. — Vous êtes aveugle ou je suis trop timide, si vous ne le devinez pas.

LA MARÉCHALE. — Voilà encore Cléry lancé. Ce garçon-là est l'amoureux des onze mille vierges.

CLÉRY. — Je crois, madame la maréchale, que vous exagérez.

LA COMTESSE. — Peut-on connaître le sujet de votre discussion de tout à l'heure?

LA MARÉCHALE. — Je doute que Saint-Galmier le confesse. Vicomte, acceptez-vous ces dames pour arbitres?

LE VICOMTE. — On ne peut pas être à la fois juge et partie.

LA COMTESSE. — Ah! nous sommes en cause, alors?

LA BARONNE. — Ce scélérat de vicomte nous aura arrangées de la belle manière; vous verrez cela!

LA COMTESSE. — Il est toujours le même.

LA BARONNE. — C'est précisément ce que je déplore.

LA COMTESSE. — Il est toujours très-sévère pour nous.

LE VICOMTE. — J ai été calomnié, c'est évident.

LA BARONNE. — Enfin, que disait-il, ce monstre-là?

LA MARÉCHALE. — Le vicomte soutient qu'il n'a jamais connu qu'une femme...

LA BARONNE. — Je m'en étais toujours doutée.

LA DUCHESSE. — Si cela est, moi, je trouve que c'est très-beau.

LA MARÉCHALE. — Vous m'avez trop tôt coupé la

parole. Je reprends. Saint-Galmier n'a connu qu'une femme, s'appelât-elle Louise ou Mathilde, Marie ou Victorine ?

LA BARONNE. — Ah ! fort bien, je le vois venir.

LA MARÉCHALE. — Il prétend que nous sommes toutes semblables.

LE VICOMTE, vivement. — Je n'ai pas absolument dit cela.

LA MARÉCHALE. — Il compare chaque génération féminine à une nouvelle édition d'un ouvrage toujours le même, relié tantôt en brun, tantôt en blond, mais qu'on ne peut feuilleter un instant sans lassitude, car on a vite reconnu qu'il ne varie jamais.

LE PRINCE DÉMÉTRIUS, apparaissant le cigare aux lèvres, au milieu d'un nuage épais. — Sa théorie est amusante.

LA MARÉCHALE. — Tiens, vous étiez là, prince ?

LE PRINCE. — J'écoutais.

LA MARÉCHALE. — Les yeux fermés.

LE PRINCE. — J'entends mieux.

LA COMTESSE. — Allons, vicomte, avouez que vous êtes blasé.

LE VICOMTE, ravi. — Je ne m'en défends pas... je le suis un peu.

LA COMTESSE. — Ainsi, vous ne faites aucune différence entre... la duchesse et moi, par exemple ?

LE VICOMTE. — Toutes les règles ont leurs exceptions qui les confirment et l'on ne peut d'ailleurs juger un livre qu'après l'avoir feuilleté.

LA COMTESSE. — Il ne manquerait plus que ça !

LE VICOMTE. — Vous êtes les unes et les autres si parfaites, mesdames, que je ne puis froisser aucune de vous, en émettant cette proposition que vous

vous ressemblez toutes. La nature, fertile, inventive, prodigue, lorsqu'il s'agit de monstres; sobre, avare, stérile, lorsqu'il s'agit de merveilles, n'a créé qu'un type de femme et a varié l'homme à l'infini. Des cheveux, qu'ils soient blonds ou bruns, sont des cheveux, et, la nuit venue...

LA MARÉCHALE. — Tous les cheveux sont gris.

LE VICOMTE. — Non, certes, mais qui y regarde d'assez près pour conserver une prédilection?

LA COMTESSE. — Quel matérialisme !... bon Dieu !

LE VICOMTE. — Pour exprimer qu'ils aiment, les yeux bleus s'y prennent de la même façon que les yeux marrons ; les baisers de Manon sont semblables à ceux de Lucie, et...

LA DUCHESSE, froissée. — Alors, vous me mettez.... vous nous mettez, veux-je dire, sur la même ligne que votre... blanchisseuse ?

LE VICOMTE. — Dieu m'en préserve ! les blanchisseuses ne sont pas des femmes. Saint-Galmier est dans le vrai, duchesse. Si ces femelles ont leur raison d'être, c'est à l'égal du linge sale, voilà tout. Supprimez de la création le linge sale et la blanchisseuse est une superfétation.

LA MARÉCHALE. — Mais enfin, nous sommes jeunes, bien faites, jolies, distinguées, spirituelles, élégantes, et le monde est rempli de femmes affreuses et vulgaires.

LE PRINCE. — Permettez ! permettez ! princesse. Quand la nature crée une laidronne, elle fait coup nul. Ces stigmates désobligeants qu'elle imprime sur certains visages, sont comme les hachures que la fabrique de Sèvres trace sur les pièces qu'elle a

signées à regret. Ces femmes-là ne comptent pas.

LA DUCHESSE. — Enfin, qu'est-ce donc qu'une femme ?

LE VICOMTE. — C'est vous, duchesse, vous princesse, vous aussi, comtesse, vous encore, baronne. C'est un être adorable et adoré, uniquement préoccupé de son rôle mignon, qui n'a qu'à sourire pour qu'on soit en extase, qu'à bouder pour qu'on soit malheureux. Une créature faite pour l'amour, qu'on aime tant qu'on le peut et qui aime le moins possible. Mais vous n'êtes pas seules femmes, mesdames. La nature, qui parsème les blés de fleurs voyantes, fait pousser des femmes dans le peuple où nous les cueillons, quand nous le pouvons.

LA MARÉCHALE. — Ces fleurs-là vous portent à la tête.

LE VICOMTE. — Je ne puis pas dire où elles portent, mais elles sont femmes par droit de beauté.

LE PRINCE. — En résumé, être femme c'est être bonne pour l'amour. Car, voyez-vous, une femme sans amour, c'est une lampe sans huile. Ça ne sert pas à grand'chose dans le jour, et la nuit cela ne sert à rien.

LA BARONNE. — Et vos mères, vos sœurs, qu'en faites-vous donc ?

LE VICOMTE. — J'attendais cette question.

LE PRINCE. — C'est le plus chevronné des arguments.

LE VICOMTE. — Eh bien ! baronne, nos mères ont été des femmes dans leur temps et ont cédé leur fonds à d'autres. Nos sœurs sont sœurs pour nous, et, lorsqu'elles en valent la peine, femmes pour les

autres. Vous, baronne, vous êtes une femme pour moi, vous n'en êtes pas une pour votre père, pour votre frère et, si vous me permettiez de vous dire le fond de ma pensée, si vous vouliez bien comprendre que je ne vous prends pour exemple que parce que c'est à vous que j'ai à répondre, j'ajouterais que vous n'êtes pas une femme pour votre mari.

LA BARONNE. — Voilà qui est trop fort, par exemple !

LE VICOMTE. — Vous êtes une adorable épouse, mais vous n'avez plus pour le baron ce piquant, ce montant, cet imprévu que doit avoir la femme proprement dite et que vous auriez pour moi.

LA MARÉCHALE. — Vous voilà prévenue.

LA COMTESSE. — Voilà, assurément, d'atroces théories. Voyons, Cléry, défendez-nous. Vous n'avez pas encore pris la parole, n'êtes-vous pas révolté comme nous ?

CLÉRY. — Ma foi, comtesse, malgré le tour plus précis que galant que ces messieurs donnent à la question, puisque vous m'interrogez, je brûle mes vaisseaux et me déclare de leur avis.

LE VICOMTE, battant des mains. — Bravo, Cléry ! bravo !

LA COMTESSE. — C'est affreux ! odieux !

LA MARÉCHALE. — Cléry tourne casaque ! où allons-nous ? Dans quel temps vivons-nous ? sur quoi compter ?

CLÉRY. — Oui, je suis de l'avis de ces messieurs. Je m'écarte de leurs doctrines sur un point seulement.

LE PRINCE. — Voyons ce point. Une fusion est peut-être possible.

CLÉRY. — J'accepte leur définition de la femme. C'est

un adorable prétexte à tendresse, mais je nie qu'elle fasse naître l'amour.

LA COMTESSE. — Ceci est du dernier galant.

CLÉRY. — L'amour est un œuf que nous avons tous en nous, que nous leur donnons à couver...

LE PRINCE. — Et que nous mangeons ensemble dès qu'il est éclos.

LE VICOMTE. — Quelquefois nous le mangeons cru...

LA COMTESSE. — Puis vous jetez ensuite les coquilles.

LA BARONNE. — Et vous mettez la poule à la broche.

LA MARÉCHALE. — Ces messieurs réclament tous les monopoles; ils ne nous laissent même pas l'amour. Ah ! tenez, puisque vous voulez tout accaparer, la nature devrait vous infliger les conséquences de vos tendresses. Vous feriez une drôle de figure, six mois sur neuf.

CLÉRY. — Nous ne pouvons cependant pas tout faire.

LE PRINCE. — En quoi différons-nous d'avis, Cléry?

CLÉRY.—Vous allez trop loin, tous les deux, quand vous faites sortir toutes les femmes d'un même moule.

LE VICOMTE. — Nous ne parlons que des vraies femmes.

CLÉRY. — Je l'entends bien ainsi. Loin de partager en cela votre avis, je trouve que la femme n'est digne de ce beau nom que si elle a ce cachet tout personnel qui permet de reconnaître fût-ce son ombre.

LE PRINCE. — Vous en parlez bien à votre aise. Les dames ont une origine, un poids, une performance

réglementaires, tout aussi bien que les chevaux de sang à l'entraînement.

LA MARÉCHALE. — Est-il insolent, ce Démétrius!

LE PRINCE. — Excusez-moi, je suis étranger et ne me rends pas bien compte de la valeur des mots. Je reprends. Les chignons, par exemple, doivent peser tant de décagrammes... Le coiffeur les complète et tout est dit. On porte des hanches de tant de décimètres, c'est au couturier à mettre ordre à ce qui cloche. Ainsi de suite. Comment deviner la forme du serpent sous tant de roses ?

LA MARÉCHALE. — A l'entendre, nous serions faites de pièces et de morceaux.

LE PRINCE. — Jusqu'à preuve du contraire.....

CLÉRY. — Mon prince, vous n'êtes qu'un enfant si vous prenez de la ouate pour de la chair, des contours factices pour un galbe sérieux.

LE VICOMTE, à Cléry. — Je parie ce que bon te semblera, que tu ne reconnais pas à cent pas une femme masquée qui se baigne.

CLÉRY. — Tu es fou. Si tu aimais vraiment les femmes, tu ne dirais pas cela. Je tiens ton pari de grand cœur.

LA BARONNE. — Sans vous exposer beaucoup. Votre épreuve ne saurait avoir lieu : il n'y a plus que nous à Deauville.

CLÉRY. — Pourquoi ne m'aideriez-vous pas à soutenir l'honneur du drapeau féminin ?

LA COMTESSE. — J'aime à croire que vous ne parlez pas sérieusement.

CLÉRY. — Je parle, au contraire, très-sérieusement. J'offre à ces messieurs la partie suivante. Je m'en-

gage à reconnaître à cent pas, chacune de celles d'entre vous, mesdames, qui voudra bien se baigner demain devant moi, masquée ou non masquée, en costume de bain ou sans costume.

LA BARONNE. — Vous ne renoncez pas facilement à vos plaisanteries.

LA MARÉCHALE. — Laissez parler Cléry, ce jeune présomptueux m'amuse.

CLÉRY. — Faute de quoi je m'engage à payer à chacune des baigneuses que je n'aurai pas reconnue cinquante louis pour ses pauvres. Mes adversaires en remettront autant aux autres.

LE VICOMTE. — J'accepte.

LE PRINCE. — Moi aussi.

LA MARÉCHALE. — Vous avez dit cinquante louis ?

CLÉRY. — J'ai dit cinquante louis. Voici maintenant les conditions du combat.

LA MARÉCHALE. — Voyons les conditions.

CLÉRY. — L'une de vous surveillera la toilette... La comtesse, par exemple. Elle jurera après le bain, qu'il n'a été employé aucune ruse, qu'il n'a rien été ajouté ou retranché à la nature. Les perdants lui remettront cinquante louis comme aux autres. Des nœuds de couleurs éclatantes permettront de désigner les dames engagées. A part cela, les costumes seront identiques.

LA MARÉCHALE. — Je trouve votre aplomb splendide. Vous disposez de nous comme si nous vous appartenions.

CLÉRY. — Oh ! pas tout à fait, madame la maréchale.

LA BARONNE. — Qui pourrait se prêter à cette aventure ?

CLÉRY. — Toute personne charitable et bien moulée, qui serait aise de distribuer 1,000 francs à ses pauvres et de prouver à mes adversaires qu'ils n'ont pas le sens commun.

LA DUCHESSE, ébranlée. — Nous ne pouvons cependant pas montrer...

LA MARÉCHALE. — Quant à cela, ma chère, au bal vous faites voir vos bras dans toute leur longueur, votre cou jusqu'au bas du dos, votre poitrine jusqu'à trois pouces de la ceinture; quant à vos jambes, à la mer ou à la campagne, vous ne vous faites pas faute de les exhiber. Vous m'avouerez que pour ce qui reste...

LE VICOMTE, à la maréchale. — Alors vous acceptez ?

LA MARÉCHALE. — Je demande à réfléchir.

LE PRINCE. — Si on réfléchissait on ne ferait jamais rien.

LA DUCHESSE. — Je sais bien qu'il ne s'agit après tout que d'un bain à prendre.

CLÉRY. — Ce n'est pas la mer à boire.

LE VICOMTE. — Et vous ferez une bonne action.

LA MARÉCHALE. — Cette dernière considération me décide.

LA DUCHESSE. — Moi aussi. J'ai une église à réparer.

LA BARONNE. — Allons !... moi aussi. J'ai un orphelinat à soutenir.

LE PRINCE. — Je demande que toute tricherie soit punie de cinquante louis d'amende.

CLÉRY. — C'est parfait.

LE VICOMTE. — Nous jurons de nous soumettre aux conditions du combat, en gens d'honneur.

TOUS. — Nous le jurons!

LA MARÉCHALE. — Demain, à onze heures, rendez-vous sur la plage.

TOUS. — Nous y serons.

LA MARÉCHALE. — Et maintenant, passons à d'autres exercices.

(Le jeu du secrétaire s'organise. Cette adorable récréation cesse à une heure du matin. Il faut se coucher de bonne heure à la campagne. La nuit est douce et claire. On a voulu rentrer à pied; les voitures suivent à distance. Pendant le trajet, Cléry a reçu les avis suivants:)

LA COMTESSE, à demi-voix. — Ce pari n'a pas le sens commun. Je ne veux pas plus que vous regardiez la maréchale, que la duchesse ou la baronne.

CLÉRY. — Cependant...

LA DUCHESSE, bas. — Si vous me reconnaissez, je ne vous reverrai de ma vie, Cléry. Je ne veux pas qu'on suppose...

CLÉRY. — Permettez-moi de vous dire...

LA BARONNE, à voix basse. — Si vous ne voulez pas vous brouiller avec moi, Cléry, faites en sorte de ne pas me reconnaître, je ne veux pas qu'on puisse croire...

CLÉRY. — Je vous assure...

TOUS. — A demain.

Il est onze heures du matin. La marée monte, monte, « si haut qu'elle peut monter. » Sur la plage, à cinquante pas de la mer, trois cabines de toile sont rangées côte à côte. Les portes ouvertes font face à l'horizon salé. Les baigneuses sont entrées dans leur sanctuaire quelques instants avant l'arrivée des trois adversaires. Cléry est seul à cent pas des cabines. A sa droite, le prince; à sa gauche, le vicomte, le surveillent de loin.

Calme, impassible, Cléry a allumé un cigare. Les femmes de chambre ont jasé. Il a appris certaines particularités qui pourront le guider : des mollets un peu bas, une jambe duvetée, ceci ou cela ; moi, je n'en sais rien.

Le signal est donné. Les baigneuses masquées sortent des cabines dans un costume qui eût déconcerté Mazaniello. Les trois adversaires se regardent ahuris, ébaubis, consternés.

Comment !... ce n'est que cela, la maréchale ! la duchesse !... la baronne !... Ces chevilles engorgées, ces mollets sur les talons, ces chignons de carême, ces hanches dépareillées... les voilà ces gloires de la France aristocratique ! Cléry est navré. Ses partenaires triomphent.

— Quand elles sortiront de l'eau, peut-être serai-je mieux renseigné, se dit Cléry.

Mais le retour des baigneuses masquées est plus navrant encore. Jamais champ de bataille piétiné par trois cent mille hommes, effondré par l'artillerie ; jamais forteresse incendiée, ruinée, démantelée, n'ont eu si misérable aspect. En présence de ces débris, Cléry reste indécis. C'est insulter ses amies que de les reconnaître, c'est humilier chacune d'elles que de lui attribuer les imperfections des deux autres. C'est un jeu trop dangereux pour qu'il l'entreprenne.

— Je ne m'explique que trop pourquoi elles m'ont défendu de les reconnaître. J'y perdrai deux cents louis, mais je ne les insulterai pas.

Et Cléry fait signe qu'il se déclare vaincu. Les trois amis se rejoignent.

LE VICOMTE. — Eh bien !

CLÉRY. — C'est à n'y rien comprendre !

LE VICOMTE. — Je n'en reviens pas.

LE PRINCE. — Le mérite des femmes est tout entier dans l'imagination des hommes. Femme !... femme !. tu n'es qu'un nom.

LE VICOMTE. — J'avoue que je triomphe d'une façon beaucoup plus éclatante que je ne l'eusse désiré.

CLÉRY, attendri. — Oh ! les pauvres femmes !

LE VICOMTE. — Pour moi, j'ai reconnu la maréchale. Elle portait la cocarde rouge.

LE PRINCE. — Et la baronne, la cocarde verte.

CLÉRY. — Venez !

LE VICOMTE. — Où cela ?

CLÉRY. — Je n'en sais rien... J'étouffe, j'ai besoin de prendre l'air.

LE VICOMTE. — Où diable espérez-vous donc en trouver plus que sur cette plage ?

CLÉRY. — Je ne les reverrai de ma vie.

LE VICOMTE. — C'est prendre trop vivement les choses.

LE PRINCE. — Je partage l'indignation de Cléry. On ne trompe pas ainsi son public, que diable !

LE VICOMTE. — A ta place, mon pauvre Cléry, moi, je leur écrirais : « Mesdames, accepter l'amitié de femmes aussi mal bâties que vous l'êtes, ce serait reconnaître le droit à la laideur contre lequel j'ai protesté toute ma vie. Recevez ma démission et cessez de compter sur l'amitié de celui qui fut votre respectueusement dévoué. »

(Le prince et le vicomte quittent la plage, entraînés par Cléry plus furieux que Roland.)

A peine est-il rentré chez lui pour y pleurer ses idoles renversées, que Cléry voit arriver son valet de chambre essoufflé, en nage, haletant.

— Ah! monsieur ! nous l'avons échappé belle.

— Qu'y a-t-il?

— J'ai eu grand'peur de ne pas vous rejoindre assez tôt...

— Qu'est-il arrivé ?

— J'étais sur la plage avec quelques amis, en même temps que monsieur, dans une cabine dont on m'avait prêté la clé.

— Pourquoi faire, s'il vous plaît ?

— Monsieur m'ayant dit ce qui allait se passer, j'avais pensé... quoique domestique on aime les belles choses, et...

— Vous allez quitter mon service sur-le-champ.

— Oh! monsieur!... pas avant de vous avoir dit ce que j'ai vu.

Et le valet commence un récit assez intéressant pour captiver Cléry pendant vingt minutes. Le marquis rayonne, il voudrait serrer la main de son domestique, mais il se contente de lui donner une gratification et d'augmenter ses gages. Puis il écrit à la maréchale le billet suivant :

« Princesse,

» Vous trouverez ci-joint quatre mille francs. Je préfère me déclarer vaincu. Si je devais croire à tout ce que j'ai vu, je voudrais, cherchant l'oubli, m'enfermer dans quelque monastère rigoureux où je pleurerais, le restant de mes jours, trois des gloires de la

France qui me tiennent le plus au cœur. Je signerais, après avoir dit ma douleur et mon respect,

» Frère Cléry, »

de la Trappe.

Une demi-heure après arriva cette réponse :

« Mon cher Cléry,

» Vous êtes de ces renards qui défient tous les piéges. Je vous renvoie vos deux cents louis ; nous ne les avons pas plus gagnés que vous ne les avez perdus. Vos adversaires sortent de chez moi. Moins modestes que vous, ils prétendent nous avoir reconnues. Il leur convient plus qu'à vous de faire pénitence, aussi leur avons-nous infligé une amende de quelques louis dont profiteront nos femmes de chambre. Il est juste qu'elles nous remplacent à l'heure du butin, après nous avoir remplacées à l'heure du combat. Vous pouvez encore être fier de nous. Je vous assure que nous n'avons pas démérité de la patrie.

» Venez dîner ce soir avec vos amies dévouées,

» Louise, princesse de Tilsitt.

« Tilsitt'Lodge, 3 septembre. »

UN MORT DE PREMIÈRE CLASSE

L'hôtel de la marquise de La Tour de Pise, rue Barbet-de-Jouy, est tendu de noir. Sur le haut du portique se détache un écusson flamboyant. Devant la porte, stationne un corbillard recouvert de velours « agrémenté » d'argent, empanaché comme un dais de fête-Dieu, attelé de quatre chevaux empaquetés de velours étoilé, aux crinières tressées et rehaussées de ferrets de métal. Le cocher porte les aiguillettes, le chapeau à cornes et les bottes à l'écuyère, ni plus ni moins qu'un officier d'ordonnance. L'état-major des pompes funèbres est resplendissant. Monsieur l'Ordonnateur rayonne ! Il se complaît à voir reluire ses souliers vernis à boucles d'argent. Son petit collet noir s'agite et frétille avee autant de grâce que les ailes d'une chauve-souris ; sa cravate blanche fait ressortir les tons bleus de son menton fraîchement rasé, les tons pourprés de son nez vénérable. Il est fier, il est heureux quand il examine les vingt-cinq voitures drapées, le beau corbillard empanaché,

les porteurs si distingués placés sous ses ordres. Il serait l'unique héritier du défunt que sa joie ne serait pas plus vive. Monsieur l'Ordonnateur a l'amour de son art.

Toutes les rues adjacentes sont bordées d'équipages armoriés.

La foule se presse sous le porche. Les invités cravatés de blanc, gantés de noir, se serrent la main au passage, en s'efforçant de donner à leur visage une expression affligée.

— Quel malheur!

— Ç'a été comme un coup de foudre!

— Irez-vous au cimetière?

— Et vous?

— Et vous?

— Cela m'est impossible, une affaire urgente...

— C'est comme moi. Je compte partir après l'eau bénite.

— Un coup de goupillon, une poignée de main à la famille... et crac!

— Quel malheur!... hein?

— Quel coup de foudre!

Dans l'antichambre les valets de pied font la haie. Ils sont en tenue de deuil, poudrés et gantés de frais, le crapaud au chignon. La foule monte lentement et s'entasse dans les salons. Octave et Georges de La Villette, — Villiers de Treuil; le grand Villiers de Treuil, celui de Léopoldine, — Chameret et d'Escalans, les plus proches parents de ce pauvre marquis de La Tour de Pise, distribuent force poignées de mains aux entrants.

A dix pas en deçà de la porte, les visages prennent

les expressions les plus piteuses qui, à dix pas de là, s'effacent. Pendant ce court trajet, les yeux regardent le plafond, les sourcils se contractent, les lèvres se plissent, les cœurs oppressés projettent de formidables soupirs.

— J'ai pris une part bien grande !...

— Merci !...

— Vous n'en doutez pas...

— Je sais l'affection que vous portiez à notre pauvre Édouard.

— Je ne veux pas être le dernier à vous dire...

— Croyez que nous sommes bien touchés...

Etc., etc.

Au fond du salon, les conversations sont animées.

— Je vous dis, moi, que la reine serait encore sur le trône, si elle était rentrée à Madrid à la tête de deux ou trois cent mille hommes !

— Et où les aurait-elle pris, vos deux ou trois cent mille hommes ?

— Est-ce que je sais, moi, je ne suis pas ministre de la guerre ! Non, voyez-vous, les souverains n'ont pas le droit de ménager le peuple, parce que c'est nous qui payons les pots cassés et que...

— Les Prussiens s'installent à Cologne.

— Allons donc !

— C'est à deux doigts d'être officiel. Vous ne lisez donc pas *la Liberté ?*

— En été, je ne lis que *la Vie Parisienne.*

— Charmant journal !... un peu... croustillant, mais je ne déteste pas cela.

— Qu'est-ce que je viens d'entendre ?

— Ce n'est rien : le corbillard qui entre dans la cour.

— Tiens! vous voilà!

— Pourquoi pas?

— Je vous croyais brouillé avec le marquis.

— Avec le marquis, oui; mais avec la marquise, jamais.

— Vous venez de la chasse?

— J'arrive du Dauphiné.

— Avez-vous du gibier par là?

— Couci, couci.

— Contez-moi donc comment Édouard a fini. J'ai trouvé un billet de faire part, ce matin, en rentrant chez moi, et je suis venu en hâte. Est-il mort à Bruxelles?

— Non, c'est de Munich qu'il est parti pour l'éternité. Il venait d'être nommé à Vienne et se rendait à son poste quand cette triste aventure lui est arrivée.

— Quelle triste aventure?

— Comment, vous ne savez pas?

— Mais non. Puisque je vous dis que j'arrive...

— Eh bien, figurez-vous qu'Édouard se trouvait, il y a huit ou dix jours, à la même table qu'un Prussien qui prétendait savoir le français, mieux qu'aucun homme de France. Le Teuton se plaisait à relever les petites imperfections de langage que nous commettons tous, assaisonnant ses redressements de plaisanteries aigres-douces à l'adresse de notre pays. Ce jeu impatienta le marquis.

— Vous paraissez bien certain de votre savoir, monsieur, dit Édouard, gageons cependant que vous ne

connaissez pas un mot français des plus usuels, que vous me rappeliez tout à l'heure.

— Un mot qui se trouve dans tous les dictionnaires ?

— Dans tous les dictionnaires.

— Vous perdriez alors votre pari, monsieur ; je ne vous engage pas à tenter l'aventure, car je vous réciterais au besoin, sans rien omettre, Bescherelle depuis A jusqu'à *Zythum*.

— Je n'en maintiens pas moins mon pari.

— Je ferai donc votre partie. Mais quel en sera l'enjeu ?

— Puisque vous êtes sûr de votre fait, cela ne doit vous préoccuper que médiocrement.

— Au contraire! au contraire!

— Je vous propose ceci. Chacun de nous inscrira sur sa carte de visite l'enjeu qu'il aura choisi. Une fois sous enveloppe cachetée, il la remettra à son adversaire. L'épreuve faite, on prendra connaissance des enjeux, et celui qui n'y fera pas honneur dans les vingt-quatre heures ne sera qu'un butor et un mal-appris.

L'Allemand hésita, les spectateurs commencèrent à sourire, il accepta. Les convives étaient anxieux, vous jugez !... cette fausse comédie avait une senteur de drame tout à fait réjouissante pour des badauds.

— Le marquis se fit apporter des enveloppes et en présenta une au Prussien. Les dispositions préliminaires furent bientôt prises. Après l'échange des cartes, l'Allemand dit à notre ami :

— Je ne vous prends pas en traître, monsieur, vous risquez gros jeu de toutes les façons; je ne compte

pas du tout vous ménager. Autant je hais vos compatriotes, autant j'adore le pays de France. La France aux Allemands, voilà mon rêve. Aussi, ai-je fait de votre langue une étude spéciale; j'ai mis à en fouiller les moindres replis, l'entêtement qu'on nous attribue à juste titre.

— Moi, monsieur, je ne hais pas plus vos compatriotes que je n'aime votre patrie, répondit le marquis; on ne hait que ce qu'on redoute. Vous m'êtes tous absolument indifférents. C'est une habitude que nous avons, nous autres Français, de ne jamais reculer. Vous ne serez pas surpris si je persiste.

— A votre aise! reprit le Prussien, qui était devenu successivement pâle, blafard et vert pomme, à mesure qu'Édouard lui répondait. Dites-moi donc quel est ce mot mystérieux que je ne connais pas.

— Ce mot fort simple, que nous connaissons tous ici et que seul vous ne devez pas connaître, c'est le mot : imbécile.

L'Allemand, flairant l'insulte, devint livide de colère.

— Et qui vous fait supposer que ce mot m'est inconnu?

— Ce dicton, aussi répandu en Allemagne qu'en France, qu'on ne se connaît jamais soi-même.

Le Prussien bondit sur le marquis. Celui-ci s'était préparé à cette attaque, aussi n'eut-elle aucun effet. Les spectateurs s'interposèrent.

— Je suis à votre disposition, monsieur, reprit Edouard devenu de plus en plus calme; à quoi bon vous mettre dans cet état grotesque? Il y a temps pour tout, que diable! La première chose que nous

ayons à faire, c'est de régulariser notre situation réciproque au point de vue des enjeux.

L'Allemand dut céder.

Les deux enveloppes furent décachetées. La première contenait ces mots :

Baron de PFONDEN-PFORDEN

Lieutenant aux Cuirassiers royaux

J'engage comme enjeu 25,000 fr. de monnaie de France.

BERLIN.

Et la seconde :

Marquis E. de LA TOUR DE PISE

Secrétaire de l'ambassade de France

Un coup d'épée.

VIENNE.

— Vous voyez, dit Édouard, que je suis allé au-devant de vos désirs.

Bref, le duel eut lieu le lendemain matin. Chameret et d'Escalans, appelés de Paris, servirent de

témoins à notre pauvre ami. Le baron se fit assister par le prince Glükenstein et le baron de Wintzenheim. Le combat dura vingt minutes ; il y eut quatre reprises. Le Prussien eut un œil crevé, Édouard reçut un coup d'épée dans la poitrine. Une heure après il expirait.

— Quelle épouvantable aventure !

— Le plus curieux de l'histoire, c'est que le baron réclame à la veuve les 25,000 francs de son enjeu, prétendant que la succession les lui doit bel et bien, attendu que le mot imbécile lui était parfaitement connu. On lui répond qu'en acceptant l'enjeu du marquis, le coup d'épée, il s'est reconnu battu. L'affaire en est là.

L'entrée de M. l'Ordonnateur met fin aux conversations qui s'animaient de plus en plus. Il s'incline à la porte devant la famille. Son petit rabat blanc ballotte sous son menton, sa petite épée menace le ciel, ses petits mollets ont des frissons quánd il prononce la phrase consacrée :

« — Quand il sera agréable à ces messieurs. »

Le cortége se met en marche. Pendant qu'il se rend à l'église, entrez avec moi chez la marquise de La Tour de Pise.

La veuve est assise dans son fauteuil près de la cheminée. Ses amies l'entourent. La maréchale, la baronne, la comtesse, la duchesse ont quitté Deauville deux jours plus tôt, afin de lui serrer la main, de lui prodiguer leurs consolations et de voir comment elle porte le veuvage. Sa mère, la présidente de Brémondans, harcèle les tisons à grands coups de pincettes.

LA MARÉCHALE. — Il faut vous faire une raison, ma chère amie. Le mariage n'est pas plus éternel que le reste.

LA DUCHESSE. — Si votre mari était là, il serait le premier à vous le dire.

LA PRÉSIDENTE. — Savez-vous comment ce diable de marquis s'y était pris pour se faire regretter comme vous voyez qu'on le regrette ? Il avait adopté de vivre loin de sa femme, si bien qu'elle pleure son rêve et pas autre chose.

LA BARONNE. — Il est tout naturel qu'on pleure un rêve, cependant...

LA MARÉCHALE. — Bah!... un rêve de perdu, dix de retrouvés. Votre mari, qui courait de capitale en capitale pour le mieux de nos intérêts diplomatiques, n'était pas une réalité pour vous. Votre mère a raison... comme toujours d'ailleurs. Vous le savez, chère madame, je baisse pavillon devant vous.

LA PRÉSIDENTE. — Un peu d'esprit pratique, voilà tout. Si encore ce mariage avait été basé sur une grande affection réciproque, je ne dis pas; mais enfin, vous ne vous connaissiez pas plus avant qu'après la noce. Tu me rendras cette justice que, prévoyant ce qui arrive, je n'ai voulu entendre parler que d'un mariage de convenance. Tu m'as trouvée... cruelle, terre à terre, absurde... que sais-je ?

LA MARQUISE. — Oh ! maman !

LA PRÉSIDENTE. — Si fait! si fait!

LA MARÉCHALE. — Où en seriez-vous aujourd'hui, si vous aviez aimé votre mari ?

LA MARQUISE. — Mais je l'aimais, je vous l'assure...

LA PRÉSIDENTE. — Ce n'est pas à moi que tu feras croire une chose pareille.

LA COMTESSE. — Le marquis était toujours par voies et par chemins.

LA DUCHESSE. — Il a mangé une grande partie de votre dot.

LA MARQUISE. — Avec moi, duchesse.

LA PRÉSIDENTE. — Il a couru la pretentaine avec toutes les drôlesses des quatre points cardinaux.

LA MARÉCHALE. — Vous ne pouvez pas l'avoir aimé.

LA MARQUISE. — Je vous assure, princesse...

LA BARONNE. — C'est impossible, vous dis-je.

LA MARQUISE. — Je dois bien savoir...

LA PRÉSIDENTE. — Je te dis que tu ne l'aimais pas; je m'y connais mieux que toi, peut-être.

LA MARQUISE. — Je ne l'aimais peut-être pas autant que je l'aurais dû, de son vivant, mais depuis que je l'ai perdu, oh! je sens bien que je l'aimais.

LA MARÉCHALE. — C'est manquer d'à-propos, ma chère amie.

LA PRÉSIDENTE. — Elle ne sait ce qu'elle dit. Regarde-moi. Je me suis mariée deux fois, n'est-ce pas? et je ne compte pas le petit comte d'Escandoulières, qui n'a été mon mari que six mois, eh bien? est-ce que j'en suis morte? est-ce que je m'en porte plus mal?

LA MARÉCHALE. — Écoutez votre mère, chère belle, je vous assure que le veuvage est le meilleur état du monde. On se marierait rien que pour être veuve.

LA COMTESSE. — Le mariage est un apprentissage, un surnumérariat par lequel il faut passer.

LA PRÉSIDENTE. — Un duel... courtois, autant que

possible, dans lequel deux époux se préparent à goûter les félicités du veuvage.

LA MARÉCHALE. — Il n'y aurait pas tant de mariages, s'il ne fallait pas se marier pour devenir veuve.

LA BARONNE. — La jeune fille est une chenille.

LA DUCHESSE. — L'épouse est une chrysalide.

LA PRÉSIDENTE. — La veuve est un papillon.

LA COMTESSE. — Recevez donc mes félicitations de condoléance.

LA MARÉCHALE. — Je ne vous dis pas de ne pas pleurer, bien entendu !

LA BARONNE. — Tant s'en faut !...

LA PRÉSIDENTE. — Mais ne pleure pas trop. Je vais te dire pourquoi. Si tu pousses les hauts cris, si tu dépasses les limites d'une honnête moyenne, tu te feras des ennemis et tu te créeras une situation impossible.

LA MARÉCHALE, émerveillée. — Écoutez votre mère, marquise; cette mère-là, c'est le chef-d'œuvre du siècle.

LA COMTESSE. — Si j'en avais eu une comme celle-là, je ne me serais pas mis en tête un tas de balivernes qu'il m'a fallu oublier plus tard.

LA MARQUISE. — Mais vous avez fait du moins des rêves agréables.

LA COMTESSE. — Je vous jure que mes rêves n'ont pas eu autant de charmes que le réveil de déceptions.

LA MARÉCHALE. — N'interrompez pas la présidente.

LA PRÉSIDENTE. — J'ai le sens pratique, voilà tout. Je reprends donc. — Premièrement tu te feras des ennemies, parce que tu crées un précédent fâcheux.

Ta douleur exagérée deviendra un point de comparaison désagréable, tu feras remarquer que d'autres ont moins pleuré que toi, en deux mots, tu ne seras qu'un gâte-métier. — Secondement, tu te créeras une situation impossible, parce que le jour où ta douleur s'apaisera... (et toutes les douleurs finissent par s'amortir), tu ne sauras plus comment faire pour quitter ton rôle de veuve du Malabar. La société aura sa revanche, et le jour où tu mettras un premier ruban violet, fût-ce au bout de dix ans, cent voix crieront : « Là!... je vous l'avais bien dit!... la voilà comme toutes les autres!... c'était une comédie! » Et alors on démolira pièce à pièce ta douleur passée, on te fera expier tes larmes une à une. Tandis que si tu pleures quinze jours, si tu portes ton deuil réglementairement, si tu donnes des dîners intimes dans trois mois, si tu vas au théâtre dans six, si tu fais faire de la musique chez toi dans neuf, si tu fais danser dans douze, si tu te comportes enfin comme l'ont fait, le font ou le feront toutes celles qui ont eu, ont ou auront le plaisir d'avoir la douleur de perdre leur époux, tu auras tout le monde pour toi.

LA MARÉCHALE. — Bravo! voilà qui est parler!...

LA COMTESSE. — Madame la présidente, je meurs d'envie de vous embrasser.

LA PRÉSIDENTE. — Ma chère enfant, ce serait avec grand plaisir, mais vous m'enlèveriez mon blanc, mon rouge et tout ce qui s'ensuit.

LA COMTESSE. — Pardon! je n'y pensais pas.

LA PRÉSIDENTE. — Vous m'excuserez, mais par ce temps humide c'est le diable à faire tenir, et ce serait tout à recommencer.

LA MARÉCHALE. — A revoir, belle éplorée; le convoi est parti, je vais en faire autant.

(Une femme de chambre annonce la couturière en renom.)

LA BARONNE. — Voilà de quoi vous distraire, chère amie. Si vous voyiez comme le deuil sied à vos adorables cheveux blonds...

LA COMTESSE. — A votre teint...

LA MARÉCHALE. — A vos grands beaux yeux...

LA DUCHESSE. — Vous seriez aux trois quarts consolée.

LA MARÉCHALE. — Vous nous faites venir l'eau à la bouche.

(On échange des baisers, des serrements de mains, des caresses, des banalités, et l'on se quitte.)

(La mère demeure avec sa fille.)

LA PRÉSIDENTE. — Et maintenant que nous sommes seules, chère Mariette, pleure à ton aise.

A LA BONNE FRANQUETTE

I

Il est onze heures et demie. Le public sort des Folies-Marigny.

LE PREMIER MONSIEUR a relevé le collet de son paletot, allumé un cigare, enfoncé les mains dans ses poches. Il se dispose à regagner la place de la Concorde, au pas de course, quand le SECOND MONSIEUR se place devant lui. Le nouveau venu a trente-cinq ans, l'air ouvert, l'œil brillant.

LE DEUXIÈME MONSIEUR. — Eh mais!... je ne me trompe pas!

LE PREMIER MONSIEUR, impatienté. — Tant mieux pour vous. Laissez-moi passer.

— Vous vous appelez Cyprien?

— Quand ce serait?

— Vous êtes un ancien barbiste?

(Après avoir regardé son interlocuteur de plus près). — Oh mais! attendez donc... Ce nez énorme....

— Naso, nasonis.

— Ces yeux microscopiques... Vous êtes Valentin?

— C'est bien heureux!

— C'est toi qu'on appelait le Pélican?

— Et toi, le Grand dadais.

— Jamais je ne t'aurais reconnu.

— Dame! vingt ans, cela défraîchit furieusement un minois.

— Se peut-il que nous soyons à vingt ans de ce bon temps-là!

— Hélas!

— Cela me fait tout de même un rude plaisir de te revoir.

— Cette rencontre me rajeunit de quatre lustres.

— Tu me fais l'effet de te bien porter.

— Je rendrais des points au Pont-Neuf.

— Tu es marié?

— Je suis veuf.

— Veuf!... Ah çà, tout continue donc à te réussir?

— Je ne me plains pas. Mais toi?

— Oh! moi... moi, je n'ai pas eu ta veine. Mais c'est ma faute. Je me suis remarié après la mort de Clara. Tu te rappelles bien Clara?

— Parbleu!... Et ta nouvelle épouse?

— Elle est fort bien... elle m'aime beaucoup, mais enfin!...

— Jeune?

— Hum! hum!

— Bien conservée?

— Hum! hum!

— Diable! Et naturellement tu as des enfants?

— J'en ai... et je n'en ai pas.

— Comment cela?

— J'ai ceux de ma femme.

— Ah! fichtre de fichtre! Voilà ce qui ne m'irait pas. Les enfants, c'est comme les cure-dents : chacun les siens.

— Ils sont charmants, à la vérité.

— Oh! tu sais, le cure-dents fût-il en or... j'avoue que...

— Puisque la Providence nous a placés une fois encore sur le même chemin, c'est qu'elle a son idée, et j'espère bien que nous reprendrons des relations interrompues on ne sait pourquoi. Car enfin, nous étions copins, t'en souviens-tu?

— Si je m'en souviens!

— Il faut que tu viennes à la bonne franquette me demander... nous demander à dîner. Je te présenterai à ma nouvelle femme.

— J'aime mieux que tu m'invites. Précisons le jour, veux-tu?

— Non, cent fois non; ce n'est pas comme cela que j'entends l'amitié. Ton couvert est mis à perpétuité chez moi. T'inviter! mais ce serait admettre que tu peux venir mal à propos. Tu es garçon, je suis marié, c'est à toi de venir.

— Soit. A quelle heure se met-on à table?

— A six heures, heure militaire. Quand on a des enfants, tu comprends...

— Très-bien, très-bien, mais... si tu dînais en ville?

— Dîner en ville!... est-ce que nous dînons jamais en ville? Ma femme a horreur des dîners de cérémonie.

— Et tu demeures ?

— Rue de la Faisanderie, 246.

— Où prends-tu cela ?

— Au bout de l'avenue de l'Impératrice... à gauche.

— Ça n'est pas tout près.

— Oui, mais une fois qu'on y est !

— Ça n'est plus si loin.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire.

— Eh bien ! je te promets qu'il ne se passera pas quinze jours sans que j'aille te demander à dîner.

— Bravo !... Au plus tôt possible. A six heures.

— Rue de la Faisanderie ?

— N° 246. Une grande maison en briques.

— Je vois cela d'ici.

— Eh bien ! alors, tu peux te vanter d'avoir la vue longue. A bientôt.

II

Rue de la Faisanderie, n° 246. Un appartement fort élégant, au premier étage, au-dessus de l'entresol. Il est 5 h. 45. — Mme Edmée de Chantillac est debout près de la porte du salon. Elle reconduit sa meilleure amie qui se dispose à la quitter.

Mme de Chantillac est très-réussie, aussi bien par la nature que par ses fournisseurs. Elle a vingt-huit ans. (*Le bel âge ! l'âge pratique !*) Ses yeux, ses cils et ses sourcils sont noirs ; ses cheveux sont roux. (*Pardon, mais j'adore cet assemblage.*) Ses lèvres sont rouges comme une grenade fraîchement coupée. (*On en mangerait !*) Et ses dents !... Je n'en ai jamais vu qu'une qui fût aussi parfaite que les siennes. Joignez

à cela un torse de Milo, des mains de 13 centimètres, des pieds de 22, une taille de 51..... et la manière de s'en servir.

Puisqu'il faut absolument habiller Mme de Chantillac, mettons-lui une robe mauve (*j'adore le mauve pour les rousses*), des bijoux d'or anglais. (*De chez Henkock, bien entendu.*) Faites mordre ses cheveux roux par un peigne à grosses boules d'or mat. Et puis quoi encore? — Des mules de satin, des bas de dentelle... Le reste ne vous regarde pas.

L'AMIE. — Ton mari serait fou s'il agissait comme tu le supposes.

MADAME DE CHANTILLAC. — C'est donc qu'il est fou.

L'AMIE. — Ta pensée part et galope à la recherche de toutes les chimères.

MADAME DE CHANTILLAC. — Oh! cette fois, je ne suis que trop certaine de mon malheur.

L'AMIE. — Mais regarde-toi donc dix secondes, belle et adorable jalouse, et tu seras rassurée. Est-ce qu'on trompe une femme comme toi?

MADAME DE CHANTILLAC. — Il est trop certain de ma tendresse.

L'AMIE. — Dame! si tu crois cela, vois ce que tu as à faire?

MADAME DE CHANTILLAC. — S'il m'a trompée, j'en mourrai, d'abord.

L'AMIE. — Et puis ensuite?

MADAME DE CHANTILLAC. — Ensuite?... je me vengerai!

L'AMIE. — Fais le contraire. Venge-toi d'abord. Après, tu verras.

MADAME DE CHANTILLAC. — Lucie!... ah! Lucie!... embrasse-moi, ma chérie! (Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.) Il n'y a que toi qui m'aies jamais aimée.

L'AMIE. — Voyons, du courage. Je me sauve. J'ai dix personnes à dîner et il est bientôt six heures. N'oublie pas que tu as une robe à commander pour la soirée du 7.

MADAME DE CHANTILLAC, sanglotant. — Bleue... avec des choux de dentelle.

L'AMIE. — Et une coiffure.

MADAME DE CHANTILLAC, essuyant ses yeux. — Avec des plumes.

L'AMIE. — Nous choisirons tout cela ensemble.

MADAME DE CHANTILLAC. — Tu me rends la vie. A bientôt, n'est-ce pas?

L'AMIE. — A tout de suite.

(Elles s'envoient des baisers.)

(On sonne.)

MADAME DE CHANTILLAC. — Je me sauve. C'est lui sans doute. Je ne veux pas qu'il voie que j'ai pleuré.

(Elle rentre dans sa chambre.)

(Dans l'antichambre l'amie rencontre une délicieuse enfant de sept ans et l'embrasse. Puis elle ouvre la porte et se trouve en face du SECOND MONSIEUR, qui la salue, la laisse passer et entre. Nous donnerons dorénavant à notre ancienne connaissance son nom de Valentin, si vous le voulez bien. Quant à l'enfant, elle se nommait Nadiejda, ce qui est la manière de dire Espérance, à Saint-Pétersbourg.)

VALENTIN. — Votre papa est-il ici, mademoiselle?

NADIEJDA. — Non, monsieur. Je croyais que c'était lui qui rentrait quand vous avez sonné.

VALENTIN. — Il ne dîne pas dehors?

NADIEJDA. — Non, monsieur.

VALENTIN. — Vous en êtes sûre?

NADIEJDA. — Puisqu'il y a un flan de pommes.

VALENTIN. — Comment?

NADIEDJA. — Eh bien, oui. Maman n'aime pas le flan ; on n'en fait que pour papa.

(Arrive le domestique.)

VALENTIN. — Je vais attendre votre maître.

LE DOMESTIQUE. — Si monsieur veut entrer dans le salon. Qui faudra-t-il annoncer à monsieur, quand monsieur rentrera?

VALENTIN. — Vous lui direz que son ami Valentin, de Sainte-Barbe, est là. Il saura ce que cela veut dire.

III

Dans le salon.

NADIEJDA. — Tu es un ami à papa? — Alors tu es aussi mon ami. Veux-tu que je joue avec toi?

VALENTIN. — Comment donc! mais il n'y a rien que je désire davantage. Et, comment vous appelez-vous... mon amie?

NADIEJDA. — Je m'appelle Nadiejda. C'est un joli nom, pas vrai? Et toi, comment que tu t'appelles?

VALENTIN. — Je m'appelle Valentin.

NADIEJDA. — Valentin? j'aime pas ce nom-là, ça ne veut rien dire, Valentin.

VALENTIN. — J'en changerai.

NADIEJDA. — Et tu auras bien raison. Pourquoi que tu ne t'appelles pas plutôt Turlurette? C'est joli, pas vrai, Turlurette? Et puis c'est le nom du chat de

chez nous. Un beau chat, va ! Tu connais Turlurette ?

NADIEJDA. — Veux-tu que j'aille le chercher ?

VALENTIN. — Non, chère enfant.

NADIEJDA. — Tu ne veux pas voir le chat de maman ? tu es difficile, toi.

VALENTIN. — Tenez-moi plutôt compagnie et dites-moi comment se porte madame votre mère.

NADIEJDA. — Elle va bien quand papa est là.

VALENTIN. — Tiens ! tiens ! tiens !

NADIEJDA. — Quand il est dehors, maman pleure.

VALENTIN. — Vraiment ?

NADIEJDA. — Oui, elle a tout de suite mal aux dents. C'est drôle ça, pas vrai ? Sitôt que papa s'en va, crac ! maman pleure, et si je lui demande pourquoi, elle me répond toujours : « Laisse-moi tranquille, j'ai mal aux dents. »

VALENTIN. — Pas possible !

NADIEJDA. — Si, c'est possible, puisque je te dis que c'est elle qui me l'a dit. Elle doit bien le savoir, peut-être !

VALENTIN, à part. — Ah coquin de Cyprien, qui fait pleurer les femmes. (Haut.) Sachant qu'il fait mal aux dents de votre maman chaque fois qu'il sort, votre papa doit toujours être à la maison ?

NADIEJDA. — Lui, papa, à la maison ? ah ben, ouiche ! il rentre pour dîner et puis il s'en va tout de suite après.

VALENTIN. — Votre maman est trop bonne.

NADIEJDA. — Ah ! oui, qu'elle est bonne, petite mère !

VALENTIN. — Moi, à sa place, je sais bien ce que je ferais.

NADIEJDA. — Dis-le-moi ce que tu ferais, dis, veux-tu ?

VALENTIN. — Si votre papa me laissait comme ça toute seule et que j'eusse une dent creuse, comme votre maman en a une...

NADIEJDA. — Eh bien !

VALENTIN. — Moi, je la ferais arracher.

NADIEJDA. — Oh !... c'est que ça fait bien mal.

VALENTIN. — La première fois, et puis après c'est fini.

(Mme de Chantillac entre dans le salon. — Valentin se lève et salue. — Nadiejda court embrasser sa mère.)

MADAME DE CHANTILLAC. — Excusez-moi, monsieur, si je vous ai laissé si longtemps seul avec cette petite folle. On me dit que vous voulez parler à mon mari...

VALENTIN. — En effet, madame...

(Valentin, qui s'attendait à voir une femme de quatrième ordre, demeure ébloui. Il ne s'explique pas les réticences de son ami ; il lui en veut de faire pleurer de si beaux yeux.)

MADAME DE CHANTILLAC. — On a ajouté que vous êtes un ancien ami de mon mari.

VALENTIN. — Nous avons passé sept années, côte à côte, sur les bancs du collége.

MADAME DE CHANTILLAC. — En vérité, j'ai le droit de lui en vouloir de ne pas vous avoir présenté à moi plus tôt.

VALENTIN. — Vous êtes mille fois trop bonne, madame, et vous n'avez pas lieu de lui faire ce reproche. Nous nous sommes retrouvés il y a huit jours seulement, à la sortie des Folies-Marigny.

MADAME DE CHANTILLAC. — Il y a huit jours ?

VALENTIN. — Oui, madame.

MADAME DE CHANTILLAC. — Un samedi ?

VALENTIN. — Était-ce un samedi ? — Oui, en effet, c'était un samedi.

MADAME DE CHANTILLAC, à part. — Ah ! miséricorde ! voilà ce que je craignais. Il m'a soutenu qu'il était allé à Versailles. (Haut.) Vous êtes resté près de lui, dans la salle, pendant toute la représentation ?

VALENTIN. — Non, madame, nous ne nous sommes rencontrés qu'à la sortie.

MADAME DE CHANTILLAC, à part et très-émue. — C'est cela, il était dans les coulisses. (Haut.) Les Folies-Marigny, c'est un théâtre... enfin, ce que l'on appelle un théâtre à femmes ?

VALENTIN, à part. — Je crois que j'ai fait une bêtise en parlant de ce théâtre. (Haut.) Non, madame, il n'y a guère que des hommes.

MADAME DE CHANTILLAC. — Comment cela ?

VALENTIN. — Mme Montrouge, la directrice, est si jalouse ! si jalouse !

NADIEJDA, qui pendant tout ce temps regardait des images. — Tu ne sais pas, maman ? Monsieur a un remède pour le mal de dents. Il m'a dit que s'il était à ta place, il sait bien ce qu'il ferait.

MADAME DE CHANTILLAC, pas plus que Valentin, ne tient à amener la conversation sur ce terrain, aussi reprend-elle vivement : — Va jouer, ma mignonne, laisse-nous.

NADIEJDA, tenant le bouton de la porte, prête à sortir. — Faut-il faire mettre le couvert du monsieur ?

MADAME DE CHANTILLAC, embarrassée. — Avez-vous entendu ce que je vous ai dit, mademoiselle ?

NADIEJDA. — Dame, puisqu'il vient à six heures!

MADAME DE CHANTILLAC, sévèrement. — En voilà assez.

NADIEJDA. — Alors, adieu, monsieur. Si tu veux t'appeler Turlurette, c'est moi qui serai ta marraine.

(Elle sort.)

MADAME DE CHANTILLAC. — Je vous demande mille fois pardon pour cette petite, monsieur. Elle a été très-souffrante pendant quatre ans et nous l'avons affreusement gâtée.

VALENTIN. — Elle est charmante ; ne l'excusez pas, madame, je vous en prie.

MADAME DE CHANTILLAC. — Parlez-moi de mon mari, de son enfance. Vous ne sauriez croire combien je suis heureuse de trouver à qui parler de ses premières années. C'était un cerveau brûlé, n'est-ce pas ?

VALENTIN. — Lui ? au contraire. C'est moi qui me battais pour lui.

MADAME DE CHANTILLAC. — Et au sortir du collége, l'avez-vous revu ?

VALENTIN. — Pendant trois ans, alors que nous faisions notre droit.

MADAME DE CHANTILLAC, surprise. — Son droit ?

VALENTIN. — Mais oui, madame.

MADAME DE CHANTILLAC. — Il m'a toujours dit qu'il avait étudié pour Saint-Cyr.

VALENTIN, à part. — Fichtre! encore une impasse. (Haut.) On exigeait le droit à Saint-Cyr... en ce temps-là, madame.

MADAME DE CHANTILLAC. — Vous avez dû faire ensemble bien des folies?

VALENTIN, souriant, les yeux baissés. — Dame, vous savez,

quand on est jeune... on est jeune. Mais il s'est marié de si bonne heure avec cette infortunée...

MADAME DE CHANTILLAC, vivement. — Que voulez-vous dire... quelle infortunée?

VALENTIN, avec hésitation. — Mais... sa première femme.

MADAME DE CHANTILLAC. — Mon mari a eu une première femme?

VALENTIN, effaré. — Ah! après tout, je ne sais plus, moi!... on ne sait pas sur quel terrain on marche, ici.

MADAME DE CHANTILLAC. — Parlez, monsieur, je veux tout savoir.

VALENTIN. — Si votre mari ne vous a pas parlé de ce mariage, c'est qu'il a eu ses raisons. Je désire ne pas me mêler de tout cela.

MADAME DE CHANTILLAC, éplorée. — Au nom de ce que vous avez de plus sacré au monde, monsieur...

(Elle a pris les mains de Valentin qui se laisse faire.)

VALENTIN, regardant en dessous Mme de Chantillac, à part. — Pauvre petite femme! (Fort adouci.) Mais enfin, que voulez-vous savoir?

MADAME DE CHANTILLAC. — Son nom?

VALENTIN. — Clara.

MADAME DE CHANTILLAC. — Son âge?

VALENTIN. — Vingt-deux ans.

MADAME DE CHANTILLAC. — Où l'a-t-il connue?

VALENTIN. — A la Closerie des Lilas.

MADAME DE CHANTILLAC. — Elle a été sa maîtresse?

VALENTIN. — Vous l'avez dit.

MADAME DE CHANTILLAC. — Et comment est-elle morte?

VALENTIN. — Après deux ans de mariage, d'une indigestion de moules, à Étretat.

MADAME DE CHANTILLAC. — Mon... son... notre mari a dû bien la pleurer ?

VALENTIN. — Il n'a appris sa mort qu'un an après.

MADAME DE CHANTILLAC. — Il l'avait donc abandonnée ?

VALENTIN. — Elle avait fui avec un trombone du Château-Rouge.

MADAME DE CHANTILLAC. — Horreur !...

VALENTIN. — La nouvelle de sa délivrance est venue surprendre notre pauvre ami à Washington.

MADAME DE CHANTILLAC. — A Washington ? Ce n'est pas possible.

VALENTIN. — C'est moi qui lui ai adressé la bonne nouvelle.

MADAME DE CHANTILLAC. — A Washington !... Tout le monde me trompe... tout le monde m'a trahie... bafouée !... J'ignorais tout cela, monsieur, le croiriez-vous ? On m'a toujours dit que mon mari, ayant échoué à Saint-Cyr, s'était jeté dans la banque et y avait fait fortune.

VALENTIN. — Mon Dieu, madame, le point capital, c'est qu'il ait fait fortune. Si cela est bien réel, voilà l'important. Le reste est bien peu de chose !...

MADAME DE CHANTILLAC. — Je pardonnerais le passé, monsieur, mais le présent !... Cette liaison dont vous m'avez parlé.

VALENTIN. — Moi, je vous ai parlé d'une liaison ?

MADAME DE CHANTILLAC. — Cette femme des Folies Marigny...

VALENTIN, hors de lui. — Je veux être pendu par tous

les membres l'un après l'autre, si j'ai rien proféré de semblable.

(Mme de Chantillac tombe sans connaissance sur une chaise longue. Valentin sonne. Entre Nadiejda.)

VALENTIN. — Mon enfant, envoyez vite chercher le dentiste, voilà votre maman qui a encore mal aux dents.

(L'enfant crie, les domestiques arrivent, Valentin s'esquive. Il rencontre dans l'antichambre un monsieur qui vient d'entrer et qui remet tranquillement la clef de l'appartement dans sa poche.)

LE MONSIEUR, à Valentin. — A qui ai-je l'honneur de parler ?

VALENTIN. — Et moi ?

LE MONSIEUR. — Au maître de la maison, parbleu ! Que signifient ces cris et pourquoi...

VALENTIN. — Pardon... pardon... je m'y perds, à la fin. Vous êtes le maître de cette maison ?

LE MONSIEUR. — Assurément.

VALENTIN. — Le mari de la belle dame rousse ?

LE MONSIEUR. — Mais oui.

VALENTIN. — Je ne suis pas ici chez M. Cyprien Bélières ?

LE MONSIEUR. — Non, mille fois non ; je m'appelle Paul de Chantillac et vous êtes chez moi.

VALENTIN. — Ah ! monsieur, que d'excuses !... j'ai cru, j'ai pensé... Je ne suis donc pas au second ?

LE MONSIEUR. — Vous êtes au premier au-dessus de l'entresol.

NADIEJDA, accourant. — Papa ! papa ! Viens vite. Maman a encore une rage de dents.

(Le monsieur court au secours de sa moitié. Valentin sort au plus vite.)

IV

Valentin monte un étage et sonne. Un domestique en habit noir, en cravate blanche, ganté de coton, vient lui ouvrir. Dans le fond passe un valet de pied portant un plateau couvert de rince-bouches.

VALENTIN. — M. Cyprien Bélières, de Tulle, s'il vous plaît ? Un monsieur brun qui a des favoris et des moustaches, qui est marié en secondes noces, qui a des enfants qui ne sont pas à lui... Son père, qui était notaire à Tulle, a vendu sa charge, en 1857, 85,000 francs à son premier clerc qui était chauve et dont la femme...

LE DOMESTIQUE. — C'est ici !... c'est ici !... c'est ici.

VALENTIN. — Ah ! enfin !... Quelle heure est-il ?

LE DOMESTIQUE.—Est-ce pour me demander l'heure que vous me tenez à la porte ?

VALENTIN. — Quelle heure est-il ?

LE DOMESTIQUE. — Sept heures quarante. Mais à la fin entrez-vous ou n'entrez-vous pas ? On va sortir de table et j'ai mon service à faire.

VALENTIN. — On va sortir de table !... Il y avait du monde à dîner ?

LE DOMESTIQUE. — La douzaine.

VALENTIN, à part. — Je ne puis raisonnablement pas entrer dans de pareilles conditions ; non, ce ne serait

pas convenable. Et puis cela ferait treize couverts et dans bien des maisons...

LE DOMESTIQUE, fermant la porte. — Bonsoir à vos poules.

VALENTIN, redescendant. — Que le diable emporte les dîners à la bonne franquette !

LES VERTUS INTERMITTENTES

La duchesse Candide de la Villette est depuis deux jours à Belleau-Fontaine. Belleau-Fontaine est en Auvergne, près de Puy-Chapelle. Puy-Chapelle est desservie par la station de Mont-Rognon. Vous voyez cela d'ici.

Deux fois l'an, aux approches de Pâques et de la Toussaint, la duchesse arrive en catimini dans cette résidence historique, plus faite pour charmer Young ou Anne Radcliffe qu'une Parisienne de vingt-deux ans. Elle s'y enferme quarante-huit heures, jamais plus, jamais moins. Qu'y fait-elle? Il y a là un mystère ; je vais vous le révéler.

La duchesse prend l'express, s'étend dans un coupé-lit et dort jusqu'à la station de Mont-Rognon où l'on arrive à sept heures du matin. Une voiture l'attend à la gare. Au bout d'une heure de galop, les chevaux s'arrêtent devant le perron du château. M. le régisseur est sur la première marche, son feutre à la main, son chien sur les talons. Il prend respectueu-

sement des nouvelles de la voyageuse d'abord, de M. le duc ensuite. La grande cheminée du salon flambe et pétille. La duchesse cherche un refuge dans un immense fauteuil au fond duquel elle disparaît. Puis, après avoir demandé des nouvelles de la femme Combémorel dont la ferme a brûlé, du petit Pétauton qui s'est brisé la jambe ; après s'être informée du degré d'avancement des travaux de l'école qui se construit près de la futaie, de l'époque à laquelle les bonnes sœurs, désignées par le R. P. Philippe, entreront en fonctions, etc., etc., elle congédie son régisseur et sonne aussitôt sa femme de chambre.

— Julie, dit-elle, faites annoncer mon arrivée à l'abbé Chanteloup. Qu'on lui dise tout le plaisir que j'aurai à le voir.

Cet ordre une fois donné, la duchesse entre dans son appartement, endosse une toilette sévère, déjeune en hâte et .lit ensuite quelques pages de la *Vie dévote*.

Enfin l'abbé Chanteloup arrive. On le fait immédiatement entrer.

Le curé de Puy-Chapelle est un dur à cuire. Il a, en qualité d'aumônier, fait la campagne de Crimée, suivi l'expédition de Chine, et passé deux ans au Mexique. Il a été un brin martyrisé dans l'archipel de Lieou-Kheou. C'est un brave homme, un homme intelligent, poussant dans l'occasion le dévouement jusqu'au grotesque. Il est grand, corpulent et robuste. On se demande si ce n'est pas par erreur que la soutane recouvre ses larges épaules. L'abbé Chanteloup a l'air d'un cuirassier habillé en femme.

— Me voici à vos ordres, madame la duchesse, dit-

il en entrant dans le salon, après s'être fait annoncer. J'espère que le voyage ne vous a pas trop fatiguée!

— Je vais à merveille, mon cher abbé, je vous remercie. Placez-vous là, dans ce fauteuil, près du feu.

— Je n'en ferai rien, si vous le permettez, madame la duchesse, j'ai facilement le sang à la tête, et je craindrais...

— A votre aise. Quant à moi, je trouve les matinées abominablement froides dans ce coin du monde. Vous le voyez, je suis exacte.

— Je vous en félicite et en suis bien heureux. J'avais peur que vous ne vinssiez pas avant la fin de la semaine.

— Je vous demanderai, comme à l'ordinaire, une journée pour me recueillir. J'ai besoin de me trouver un peu seule avec moi-même.

– Je vous approuve entièrement. Ce que nous avons à faire ne saurait être trop sérieusement préparé. A quelle heure viendrai-je demain?

— Voyons... Je me lève de dix à onze. J'ai à écrire à ma couturière qui m'a fait une robe de voyage la plus affreuse du monde. Figurez-vous un corsage ouvert par devant, des brandebourgs comme un Polonais, des choux gros comme votre chapeau... Que sais-je encore!... Cela n'a pas été étudié. Je compte le lui dire vertement. Elle se relâche. Encore une robe comme celle-là et je la quitte. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'agacement que ces choses-là vous donnent.

— Je vous demande bien pardon, madame la duchesse, je m'en fais parfaitement une idée. Ainsi,

tenez, moi qui vous parle, j'ai eu un de ces agacements en 1855.

— Vous aviez une couturière en 1855?

— Non pas! Il s'agissait de la soutane que vous voyez là.

— Ah! bah!... contez-moi donc cela!

— Volontiers. J'étais aumônier au 45e zouaves. Nous grelottions si bien devant Sébastopol, qu'on entendait dans les tranchées, quand le canon voulait bien se taire, comme un cliquetis de castagnettes : c'étaient nos dents qui claquaient. Je vous assure que la glace n'était pas chère et que Dieu ne nous la marchandait pas : « *Qui dat nivem sicut lanam, nebulam sicut cinerem spargit.* »... Allons, bon!... voilà que je vous parle latin.

— Je vous avoue que c'est du bien perdu.

— Voilà qu'un jour où ces satanés hérétiques de Russes avaient fait une sortie, j'eus ma soutane déchirée par un éclat d'obus. Ce n'est pas celle que vous voyez là, non, je vous parle de son aînée, qui datait de 1814. Cela me contrariait tant et plus. J'allai trouver le tailleur du régiment et je lui dis : — « Férouillat, faut me boucher ça ; et comme il s'agit de mon uniforme de parade aussi bien que de tranchée, faudra t'appliquer, mon garçon. » — « Ce sera plus neuf que jamais, me répond ce diable de farceur. Vous ne reverrez plus la place. » — En effet, quarante-huit heures après, il me rapporte ma soutane, et le diable y aurait perdu la vue avant de retrouver l'accroc. Seulement quand je voulus l'endosser, il se trouva qu'elle était si juste que je ne pouvais plus ni croiser les bras ni écarter les jambes. — « Il faut

que vous ayez furieusement engraissé depuis avant-hier, pour que vous n'entriez plus dans votre soutane que de profil, » me dit ce diable de Férouillat qui avait toujours le mot pour rire. — « Tu m'as chippé du drap, ce n'est pas Dieu possible!... » — « Vrai comm deux et deux font quatre, monsieur l'abbé, je ne vous ai rien soutiré. » — Il n'y avait pas à insister, mais je lui dis : — « Tu sais, Férouillat, ce n'est pas gentil ce que tu as fait là. Ça ne te portera pas bonheur. » — Et vous allez voir ! Je ne savais pas si bien dire.

Quelques jours après eut lieu l'affaire d'Inkermann. Le canon vous retournait les régiments quasiment comme on retourne la salade. C'était une pluie de balles à défier tous les parapluies, allez! Alors, voilà que j'entends une voix faible, faible, faible qui m'appelait. C'est drôle tout de même, mais pour l'oreille d'un prêtre, la voix d'un mourant couvre celle du canon. Voilà donc que j'aperçois, couché les quatre fers en l'air, mon diable de Férouillat. — « Dieu du ciel! mon pauvre garçon, dans quel état te voilà! » — « J'ai mon compte, monsieur l'abbé. Vous aviez, ma foi, raison : ça ne m'a pas porté bonheur. »

Et le mourant, ouvrant son uniforme, me fit voir un gilet de casimir noir troué par une baïonnette et couvert de sang. — « Voilà ce que c'est que d'avoir été frileux et de dérober le bien d'autrui. Ça ne m'a pas porté bonheur. Je suis flambé. » — Moi, ça me retourne, vous comprenez, de voir ce garçon dans cet état. Je me baisse pour lui porter secours; mais, crac! voilà ma diablesse de soutane qui se met à crever dans le dos, du collet à la ceinture. — « Si

tu crois que je vais te laisser mourir comme cela avant que tu aies raccommodé ma soutane, tu te trompes, failli-paresseux, — lui dis-je en le prenant dans mes bras. Il n'y a que toi pour faire des reprises perdues, et tu guériras ou tu diras pourquoi. » — C'était pour le remonter que je lui disais ça, car je le croyais fini. Il avait un coup de baïonnette dans l'estomac, un coup de sabre sur l'occiput et une balle dans les reins. Eh bien, il en est revenu; si bien revenu qu'il est établi à Paris rue Contrescarpe. Il a raccommodé ma soutane qui m'a encore fait deux ans, et il n'a pas eu de cesse qu'il ne m'en ait fait accepter une toute neuve. Je m'en défendais comme un beau diable, vous pensez; mais il me dit : — « C'est un vœu que j'ai fait à la Vierge de vous habiller à neuf si j'en revenais. Vous ne pouvez pas, vous, un prêtre, m'empêcher d'accomplir mon vœu. » Je dus accepter pour le tranquilliser. C'est cet habit que j'ai sur les épaules. Vous voyez que je connais les ennuis qu'on a, sinon avec les couturières, du moins avec les tailleurs.

— Mon cher abbé, si vous étiez bien gentil, vous me permettriez de vous offrir aussi une soutane.

— A moi? et pourquoi donc? Est-ce que celle-ci n'est plus convenable?

— Ce n'est pas ça; mais, voyez-vous, j'ai fait un vœu à... saint Joseph pendant que vous me contiez votre histoire, et vous ne serez pas plus dur pour moi que vous ne l'avez été pour M. Férouillat.

— Madame la duchesse, je suis bien sensible à votre bonté; aussi quand il n'y aura plus personne d'aussi mal mis que le curé dans ma paroisse, eh

bien, nous reparlerons de cela. Jusque-là, si vous le permettez...

— Mais mon vœu, l'abbé, mon vœu ?

— Nous en écrirons au Saint-Père, en cas d'urgence. En attendant, convenons de l'heure à laquelle je vous verrai demain.

— Venez déjeuner à onze heures. Vous me confesserez après.

— J'aimerais mieux vous confesser à jeun, si cela vous est égal.

— Eh bien, vous me confesserez à dix heures. Là !... êtes-vous content ? Cet abbé Chanteloup fait de moi tout ce qu'il veut.

— Tout !... oh ! voilà une expression exagérée.

— Que voulez-vous dire ?

— Si vous faisiez *tout* ce que je désire, ce n'est pas en cachette que vous recevriez le corps de notre divin Sauveur. Voyons, madame la duchesse, un peu de courage. Faisons le bien au grand jour.

— Oh ! pour cela, non, non, non et non ! N'y comptez pas. Si l'on savait que je communie, que je me confesse, il n'y aurait pas assez de plaisanteries sur la place de Paris pour me les jeter à la tête. Je veux bien être chrétienne, mais je ne veux pas être ridicule.

— Ridicule !... qu'appelez-vous ridicule ?

— Pardon, mon cher abbé, je sais parfaitement tout ce que vous pouvez me dire. Je me le dis à moi-même avec bien moins de ménagements que vous n'en mettriez. Il y a longtemps que j'ai renoncé au martyre et à la canonisation. Il ne faut pas me demander d'affronter les railleries de notre société, je

ne le puis pas, cela est plus fort que moi. N'allez pas croire que je suis seule comme cela. Nous sommes à Paris des milliers de petites personnes que la peur d'un mot fait trembler et qui aimerions mieux monter à l'échafaud dans une tenue irréprochable, que d'aller au bal avec des gants sales. J'éprouve le besoin de me blanchir la conscience deux fois l'an et le voyage que je fais dans ce seul but vaut bien des pèlerinages cités et classés. Je viens ici satisfaire ce vertueux caprice parce que vous me plaisez, que vous sentez la bonté à vingt pas, que vous ne me faites pas peur et enfin, parce que je ne redoute, dans ce désert, ni blâme, ni critique. Me voilà telle que je suis, c'est la ritournelle de ma confession que je vous fais entendre. Si ma demi-vertu ne peut pas suffire, si vous ne pouvez pas utiliser mes modestes aspirations vers le bien, n'en parlons plus. Je rentrerai à Paris comme je suis venue.

— La! la!... tout doux, Dieu appréciera qui est le plus ridicule de ce cœur qui se donne à lui en rougissant, de ces fausses criminelles qui jouent la comédie du vice, qui étouffent leurs aspirations vers le bien et, tremblant les unes devant les autres, deviennent grotesques à force d'avoir peur de l'être, et de ce pauvre abbé Chanteloup qui s'est laissé mener tambour-battant par une pénitente de vingt-deux ans. Madame la duchesse, j'en suis bien fâché, mais ce n'est pas au Maître que je représente à vous faire la première visite. Je vous attendrai demain au presbytère jusqu'à deux heures.

L'abbé se lève, salue la duchesse ébahie et quitte le château.

La journée s'écoula tristement pour la duchesse. Son échafaudage était à bas. Elle s'était promis de se confesser en cachette, de communier au petit jour dans un coin de chapelle bien sombre, bien retiré. Tout cela avait pour elle une saveur mystérieuse bien faite pour être regrettée.

Aussi prit-elle son parti en brave, et endossa-t-elle le lendemain matin, dès huit heures, la toilette de confessionnal qu'elle avait apportée : une jupe de crêpe noir bouillonné tout semé de perles de jais, retroussée sur un jupon de drap noir à plis plats. Le corsage collant à la Henri II avec des entre-deux de crêpe très-froncés, saupoudrés de jais. Le col plat en guipure noir. Le chapeau garni d'une voilette de crêpe, rehaussé de scabieuses et de soucis. Un chapelet d'ivoire à la ceinture.

La duchesse puisa un nouveau courage dans la contemplation de cette toilette qui lui allait bien et qu'il eût été vraiment dommage de ne pas étrenner. Elle baissa son voile et prit à pied le chemin du presbytère.

La route était adorable, les buissons étaient remplis d'oiseaux, le soleil avait sorti ses rayons de gala, l'herbe et le bois sentaient bon à qui mieux mieux, et la cloche de Puy-Chapelle faisait entendre ses tintements les plus encourageants.

Aussi notre pénitente prit-elle le plus long chemin et composa-t-elle un bouquet tout parsemé de brindilles de sorbier, encadré de feuillages d'automne, rouge de sang. C'est en fredonnant qu'elle arriva devant le presbytère : un bon petit presbytère de montagnes perdu dans les vignes. Car il faut que vous

sachiez qu'on fait d'excellent vin à Puy-Chapelle. S'il pouvait voyager il causerait bien du chagrin aux Bordelais, ce petit vin-là ; mais il faut le consommer sur plaee et, bon gré, mal gré, les Puy-Chapellains boivent de bon vin.

Le presbytère prenait un bain de soleil. Des pigeons voletaient autour du toit moussu. Des poules en maraude prenaient leurs ébats dans les fossés. Deux grands rosiers blancs grimpaient de chaque côté de la petite porte à laquelle ils improvisaient, en rejoignant leurs branches, un auvent parfumé.

Le curé, qui ne s'attendait pas à la surprise matinale que lui ménageait notre petite duchesse, donnait au bâtiment le coup de propreté. Il s'était levé dès l'aube première et badigeonnait la façade de son réduit.

De temps en temps il se reculait de quinze à vingt pas, brandissant son badigeon d'une main, tandis que de l'autre il abritait ses yeux du soleil, pour mieux apprécier l'aspect que prenait son œuvre. Il faut croire qu'il en était satisfait, car chaque fois qu'il se remettait à l'ouvrage il chantonnait de plus belle.

Un éclat de rire argentin lui fit tourner la tête.

— Bravo, l'abbé, bravo ! je ne vous connaissais pas ces goûts artistiques.

— Comment !... vous, à pareille heure, madame la duchesse ? Comment pouvais-je me douter ?... Si j'avais su... balbutiait le curé en regardant d'un air piteux tantôt son élégante visiteuse, tantôt son baquet plein de blanc.

— Quand je vous le disais, l'abbé, que vous faites

de moi tout ce que vous voulez, n'avais-je point raison? Me voilà à votre porte, en même temps, ou peut s'en faut, que le premier rayon du soleil. Je vous dois d'avoir fait une adorable promenade ; aussi est-il de toute justice que vous receviez ces fleurs que j'ai glanées en chemin.

En présence de ce bouquet que lui présentait une petite main finement gantée, l'abbé embarrassé par son badigeon et son baquet ne savait à quel saint se vouer.

— Allez déposer vos pinceaux et votre palette, grand artiste, et revenez m'offrir votre bras.

L'abbé ne se le fit pas dire deux fois. Il disparut, rapide comme le lièvre qui vient d'échapper à un premier coup de feu, et reparut presque aussitôt, la bouche en cœur, les pieds en dehors, les bras arqués, prêt à faire les honneurs de son logis.

— Je viens à vous dans les meilleures dispositions du monde, mon vénérable ami. Cet air frais du matin, cette bonne odeur de campagne, ces merveilles qui m'entourent, tout cela m'a rendue friande de vertu. J'ai hâte de purifier une âme qui n'est plus en harmonie avec tout ce qui l'environne.

— Je suis ravi de ce que j'entends, madame la duchesse...

— Ne m'appelez pas ainsi ; que ne donnerais-je pas pour oublier en ce moment ce nom de pécheresse que vous venez de me donner! Il sonne mal ici. Appelez-moi, votre enfant, voulez-vous? Depuis le seuil jusqu'au faîte, votre maison m'est sacrée comme un confessionnal. Tiens!... vous n'avez plus la même servante.

— Je vous demande pardon.

— Vous en êtes sûr ?

— Très-sûr. Voilà six ans que Marianne est du logis.

— Que vous êtes heureux d'avoir une servante coiffée comme l'est celle-ci !

— Et pourquoi donc ?

— Cela a bon air. Voilà longtemps que je cherche une femme de charge coiffée comme l'est votre Marianne. Les vraies campagnardes, on n'en fait plus. Vous lui demanderez un de ses bonnets, n'est-ce pas?

— Assurément.

— Il n'en faut pas davantage pour rendre un costume piquant.

— Si nous pensions un peu à ce qui vous amène ?

— A ce qui m'amène ?

— Oui : à votre confession.

— C'est vrai, vous avez raison. Quand vous voudrez nous commencerons.

— Placez-vous là, ma fille, et recueillez-vous. Songez au bonheur qui vous attend, lorsque, affranchie d'un passé impur, fermement résolue...

— Je vous demanderai un coussin moins dur, mon père. Si je demeure sur celui-ci, j'aurai mal aux genoux et je serai distraite.

— En voici un autre.

— A la bonne heure. Vous me disiez ?

— Je vous invitais à vous recueillir avant de réciter votre *confiteor*.

— Quand nous en serons là vous me soufflerez, mon père.

— Puisqu'il le faut ! Je vous exhortais à penser

au bonheur ineffable qui vous attend, alors que... Mais qu'avez-vous donc? pourquoi riez-vous? de quoi riez-vous ?

— Mon père, c'est plus fort que moi.

— Encore ?

— Je ne puis pas m'en empêcher.

— Cette tenue est inconvenante.

— Ah! je vous conseille de parler de tenue, mon cher abbé, vous qui, pour me confesser, avez endossé l'uniforme de Dagobert!...

— Uniforme !... endosser !... Dagobert !... que voulez-vous dire ?...

Et le pauvre curé, baissant les yeux qu'il avait jusque-là tenus pieusement levés vers le ciel, devint blanc , jaune, vert , sans préjudice du cramoisi. L'excellent homme, dont la garde-robe était des plus modestes, avait mis sa soutane à l'envers pour ne pas la salir, à l'heure dù badigeon. Troublé par l'arrivée de sa pénitente, il avait oublié de la remettre à l'endroit.

L'abbé Chanteloup prit une seconde fois la fuite.

— Je crains, dit-il en revenant, que votre confession ne soit bien compromise... Allons faire un tour dans les vignes.

On cueillit quelques grappes dorées, on admira quelques sites sauvages. La duchesse qui, à Paris, a le vertige quand elle monte sur un tabouret, escalada courageusement, appuyée sur son confesseur, des rochers à pic, placés en équilibre à mille mètres au-dessus de la Sioule. L'abbé fut si bon, si prévenant, si agile, si gai, si patient, si intéressant, il savait si bien le nom des moindres plantes, la composition des

plus petits cailloux, il avait à conter tant de bonnes histoires et il les disait si simplement, que le souvenir de la soutane s'effaça complétement et que la duchesse s'écria en le quittant :

— Ma foi, mon bon abbé, si tous les prêtres étaient comme vous, il n'y aurait plus ni païens ni païennes avant un an d'ici. Je vous aime de tout mon cœur ; attendez-vous à devenir évêque.

— Moi ! évêque ! bonté divine ! s'écria l'abbé Chanteloup dont le visage prit subitement une expression de terreur comique. Et pourquoi faire ?

— Pour faire le bien sur une plus grande échelle, pour donner de plus haut l'exemple des vertus aimables et vraiment chrétiennes. J'y arriverai... nous y arriverons, mes amies et moi, vous verrez.

— Si vous m'aimez comme vous le dites, chère madame, laissez-moi dans ce petit coin de terre pour lequel Dieu m'a fait. Cette nature grandiose, si neuve pour vous, me prête comme un reflet superbe, étrange, piquant, que je perdrais en mettant le pied dans un milieu mondain. Et puis cela sonne mal « Monseigneur Chanteloup, » voyez-vous. Il y a des noms prédestinés.

— C'est un grand malheur que les honnêtes gens soient modestes. Les coquins, eux, n'y vont pas de main morte et ils prennent la place des bons. L'ambition devrait être une vertu, et le désintéressement, un vice.

On arriva au château sans s'apercevoir de la longueur du chemin. On prit rendez-vous pour six heures, dans l'espoir d'être plus recueillie à la nuit tombante.

En effet, tout se passa cette fois à merveille et lorsque, rentré au presbytère après avoir reconduit sa pénitente, l'abbé se mit à table :

— Allons! allons! se dit-il en se frottant les mains, il y a, cette fois encore, plus de peur que de mal, et notre communion demain sera bien placée. Quelles drôles de petites personnes que ces grandes dames! Elles pratiquent l'hypocrisie à rebrousse-poil et se donnent, pour paraître coquines, tout le mal que se donnaient leurs mères pour paraître vertueuses. L'esprit de critique les effraie cent fois plus que l'esprit du mal et elles mourraient avides de confession sans se désaltérer à la divine source, si elles voyaient poindre un sourire près de leur lit de mort. Je jurerais qu'elle était sincère et sa confession a été celle d'une enfant. Il y a dans ces natures un mélange de candeur et de cynisme, d'effronterie et de timidité, de curiosité et de mépris pour le mal qui me bouleverse Je verrais en prenant place dans le paradis, si Dieu me fait la grâce de m'y admettre, les anges jouer une canette en trois cents, au piquet, que je n'en serais pas plus dérouté. Elles ont les vertus passives ; quant aux vertus actives il ne faut pas les leur demander. Elles ne font pas le mal, non, mais elles ne font pas le bien. Elles n'ont pas d'amant et ne sont pas épouses. Elles ne détestent pas les enfants et ne sont pas mères. Tout en elles est négatif. Quels drôles de petits êtres! Pas de tempérament, pas de suite dans les idées et des hommes bêtes... voilà ce qui les sauve. Oh! non, certes, fût-ce au prix d'un évêché, je ne quitterais pas Puy-Chapelle.

Il avait peut-être raison, l'abbé Chanteloup.

L'AMOUR FRILEUX

I

Il ne faisait pas nuit encore, mais il ne faisait déjà plus jour. Ne voyant stationner aucune voiture devant sa porte, j'eus peur qu'elle ne fût sortie. Le concierge me fit signe de monter: je crus lui voir des ailes et une auréole.

Je m'arrêtai sur le seuil de ce boudoir mauve dans lequel, depuis un an, ma pensée s'est installée. Au coin du feu, sa place était vide. Dieu sait si j'avais désiré la voir, et cependant j'étais heureux qu'elle ne fût pas là. J'entrai, humant l'air comme si je respirais la vie. Je regardai chacun de ces riens sacrés, nés de ses caprices, et me surpris à être jaloux des faunes railleurs, immobiles dans leurs gaînes de marbre qui, de chaque côté de la cheminée, la regardaient librement. Tout se mit à vivre pour moi. Son piano vibrait et murmurait encore ses airs préférés. Je m'approchai du bureau de velours rouge sur lequel étaient éparpillées les indispensables inutilités dont s'entourent les femmes pour écrire un billet, de

loin en loin. Le buvard était ouvert. Je fermai les yeux de peur d'y lire les mots que ses feuilles roses avaient bus. Le bouquet de la veille me salua, se servant de parfums pour se faire entendre. Je m'arrêtai devant le sanctuaire clos par un paravent de Coromandel, où elle aimait à prendre place. Je pris son ouvrage abandonné sur un coin de la table et le dévorai des yeux, comme si ma vie eût dépendu du nombre de fils dont était formé le canevas. Mes mains le portèrent à mes lèvres et je le couvrais de baisers lorsque j'entendis :

— On vient, prenez garde!

Elle était à mes côtés. Un valet de pied souleva la portière, posa une lampe sur la table à ouvrage et se retira.

Quand nous fûmes seuls, elle partit d'un grand éclat de rire.

— Ah çà, mon ami, qu'avez-vous donc ? d'où vous vient aujourd'hui cet amour immodéré pour la tapisserie ? Depuis quelques instants je vous regarde, et je me demande si vous n'avez pas perdu la raison.

Je demeurai un instant pétrifié, ne sachant que répondre, ne sachant que faire de cette broderie que je tenais, puis sans dire un seul mot, je tombai à genoux.

— En vérité, mon pauvre Paul, vous êtes fou. Relevez-vous ou je me retire. Et surtout ne prenez jamais de ces poses de romances, abandonnées en même temps que les manches à gigot et les spencers. Mettez-vous plutôt là, près de moi.

Elle me désigna une chaise basse placée près de son fauteuil.

— Maintenant, parlons raison comme deux vieux amis que nous sommes encore. Cela ne va donc pas mieux? Vous vous obstinez à voir en moi une huitième merveille? Je vous assure que je suis une femme en tout point semblable aux autres. Je sais bien que mes cheveux sont à moi, qu'ils sont beaux et que j'en ai à miracle, mais enfin je ne suis pas seule à en avoir de pareils. J'ai remarqué plus d'une fois que mes yeux sont grands et je saurais leur faire dire bien des choses; mes mains sont mignonnes, mes pieds sont imperceptibles. J'ai la taille souple, j'ai... mon Dieu! je sais tout cela, mais enfin, il n'y a pas là de quoi vous désoler, et vous devriez bien plutôt vous réjouir avec moi de toutes ces perfections.

Et comme je ne répondais rien :

— J'ai mes défauts aussi, je vous assure!... Entre nous, j'en ai d'énormes. Ainsi, le sermon m'endort; un quart d'heure de prose chrétienne, c'est tout ce que je puis supporter. Il en est de même pour la valse. Je n'y puis résister plus de quinze minutes. La belle musique me fait pleurer, ce dont on ne se fait pas faute de rire. Mes enthousiasmes sont passés en proverbe. Je déteste les bonbons de Siraudin, j'adore ceux de Boissier. Cela a-t-il le sens commun, je vous le demande? C'est là un caprice dont je veux me corriger, mais rien n'y fait et cela me désole. Je sais que je me décollette trop, mais c'est plus fort que moi... et puis après tout, je suis veuve, et cela ne fait de mal à personne.

— Rien ne m'empêchera de vous aimer, et je...

— Je suis changeante comme un ciel de mars et

qui sait!... Si vous ne m'aimiez pas, je vous aimerais peut-être. Il faut avouer, mon pauvre ami, que vous n'avez pas de chance. Il se trouve en ce siècle un homme qui aime sérieusement, et il faut que ce martyr aime une femme comme moi. J'ai pour vous une compassion si grande, qu'elle équivaut presque à de l'amour.

— S'il s'en faut de si peu, que ne faites-vous un tout petit effort?

— Tenez, vous mériteriez que, pour me débarrasser de vous, je fisse... tout ce que vous rêvez. Si cela se pouvait... je serais bien certaine de vous corriger.

— Essayez! je suis sûr de moi, allez!

— Voyons, voyons; il y a peut-être moyen d'arranger cela.

— Que voulez-vous dire?

— J'ai du monde à dîner le 22. C'est aujourd'hui...?

— Le 19.

— Combien y a-t-il de jours du 19 au 22?

— Trois, marquise.

— Et le 22 est un... ?

— Un jeudi.

— Eh bien,... voyez si j'ai à cœur de me débarrasser de vous!... — Jusqu'au 22 à midi, je suis à vous.

— A moi! bonté divine!... que voulez-vous dire?

Je crus que j'avais perdu la raison, et pour bien m'assurer du contraire, je pris ses mains qu'elle ne retira pas; j'enlaçai sa taille, elle s'y prêta de bonne grâce; je cherchai ses lèvres, je les trouvai et y fis une adorable station.

— Voilà le pacte signé, me dit-elle; maintenant, je pose mes conditions.

— Je les accepte.

— Peut-être les trouverez-vous un peu dures.

Je ne trouvai qu'un sourire pour réponse.

— Je crains que votre imagination ait exagéré ma pensée. J'ai dit : « Je serai à vous; » j'aurais dû dire : « Vous serez à moi. »

Je crus tomber du plus haut du ciel au plus profond de l'Etna.

— Regretteriez-vous de me faire cet abandon de votre précieuse personne ?

— Non, mais...

— Ah çà ! insolent que vous êtes, aviez-vous donc pensé que, sans autre forme de procès, j'allais m'abandonner à vous corps et âme ? Non pas..., je suis plus avare que cela de mon être. Je veux bien, trois jours durant, avoir plus de caprices encore que d'habitude et vous les donner à satisfaire; je consens à chercher des impossibilités pour que vous ayez le plaisir de les vaincre. Je verrai après ce que j'aurai à faire. N'y consentiriez-vous donc pas ?

Je baisai le bas de sa robe en signe de soumission absolue.

— Et maintenant, parlons raison. Où trouver un coin de terre oublié du monde, où nous puissions aller et venir sans souci des créatures de Dieu ? — Et d'abord, quel temps fait-il ?

— Un froid superbe a succédé à l'humidité de ces jours passés.

— Eh bien, nous nous mettrons en route ce soir.

— En route !...

— J'ai envie de voir la mer.

— Comment! par un froid pareil...

— Je ne veux pas de vos surprises. Tout ce que je dis est bien dit. Tout ce que je veux faire est plein de sens.

— Soit, et de grand cœur. Partirons-nous pour Nice ou pour Cannes?

— Vous aimez donc bien les chemins de fer, que vous voulez passer en voyage les trois jours que je vous donne? Nous partirons pour Étretat.

— En novembre!... vous y serez abominablement.

— Nous y serons seuls, et c'est à vous de faire en sorte que je m'y trouve bien.

Et, en effet; à minuit dix, nous quittions la gare de la rue Saint-Lazare, glissant à pleine vapeur sur la ligne du Havre.

II

De cinq heures à minuit, je n'avais pas perdu mon temps, je vous assure. J'avais obtenu qu'on chauffât le coupé, et je l'avais pour ainsi dire encombré de fleurs et tapissé de fourrures. Quand elle entra dans ce compartiment tiède et parfumé, elle daigna sourire.

— C'est bien, dit-elle, je suis contente.

Puis elle s'étendit, et s'étant enveloppée de son mieux :

— Mettez-vous là, près de moi, sur ces coussins.

Elle passa un bras autour de mon cou, et moi, tantôt jouant avec sa chevelure, tantôt baisant ses doigts

roses qu'elle m'abandonnait, je lui contai ces mille riens qui composent le grand amour que j'ai pour elle. A son tour elle m'avoua que depuis longtemps elle m'aimait, et que si le monde n'était pas une aussi sotte et despotique institution, depuis longtemps elle m'eût ouvert les bras.

En trois baisers nous arrivâmes à Rouen. Là, elle eut un frisson. Je lui offris un verre d'Alicante dont elle but une gorgée.

— Saviez-vous donc que ce vin est le seul que je boive ?

— Je le savais. Celui-ci est même contemporain du vôtre ; il est de 1847.

A Malaunay, le froid la prit : il était trois heures quinze du matin.

— Si vous étiez bien gentil, vous vous allongeriez à mes côtés, me dit-elle. C'est cela ; prenez-moi dans vos bras et dormons. Voulez-vous ?

Aux quelques paroles que je lui dis, elle se récria bien fort et alla jusqu'à parler de me mettre à la porte. Je ne bougeai plus. Elle posa sa tête sur mon épaule et ferma les yeux. Ses cheveux qui frôlaient les miens, son souffle que je sentais glisser sur mon cou, ses petites mains que je tenais dans les miennes, chacun de ses mouvements que mon imagination analysait, tout cela faisait courir du feu dans mes veines. Elle m'a assuré depuis qu'elle n'avait pas dormi ; je n'en jurerais pas. Toujours est-il qu'à Yvetot elle ouvrit les yeux et se leva, craignant de se rendormir et de brûler la station de Beuzeville où nous devions descendre. Quand je lui dis qu'une voiture nous attendait à la gare, elle battit des mains,

et comme j'étais resté accoudé sur la banquette, elle s'agenouilla et me prit dans ses bras.

Quand nous descendîmes, il faisait un froid terrible. Devant la gare stationnait une berline attelée de huit chevaux de poste. L'attelage secouait ses grelots, impatient de partir. J'avais télégraphié qu'on dépeuplât toutes les écuries à mon profit; j'étais obéi. Le chef de gare, l'homme d'équipe, le postillon, nous regardaient avec stupéfaction. Quel motif pouvait être assez puissant pour décider des gens bien mis à se rendre à Étretat par un froid pareil? Deux gendarmes, muets, impassibles, immobiles, appuyés sur leurs grands sabres, nous regardaient d'un air aussi peu rassuré que rassurant. Je crois bien qu'ils montèrent à cheval et nous suivirent quelque temps. Ils eurent fort à faire pour nous escorter, car la voiture volait sur le chemin. Notre attelage avait pris une allure insensée, carillonnant à qui mieux mieux, faisant tinter la terre durcie sous ses sabots ferrés.

III

Il était six heures à peine quand nous arrivâmes à Étretat. Nous descendîmes la côte au grand galop, laissant à droite le burg du sire de Dollingen et le manoir du seigneur d'Offenbach. A l'horizon, la mer faisait danser, dans les plis de ses vagues, les paillettes lumineuses tombées de la lune. Les tuiles des toitures brillaient comme des écailles. Les arbres, l'herbe, les buissons étaient couverts de givre. Nous traver-

sions un pays de cristal. Arrivée dans la « Grande rue, » notre voiture redoubla son vacarme. Le grincement des roues, le cliquetis du galop sur la terre dure, la trépidation des glaces qui se secouaient dans les charnières des portières, le hue ! ho ! du postillon, les clic-clac du fouet, tout cela composait un concert assourdissant qui cessa brusquement devant l'hôtel de la Plage.

Mme Blanquet nous attendait.

— Bonjour, monsieur; salut, madame. Voilà ce qui s'appelle marcher rondement ! Vous n'avez pas dû rester plus d'une heure en route. Prenez garde au marchepied, il est glissant... Là, c'est cela ! On va monter dans votre chambre tout ce qui est dans la voiture ; ne vous en occupez pas. Si vous voulez me permettre de passer devant, je vous montrerai le chemin. Vous allez trouver un brasier à réchauffer un mort. Ce n'est pas du luxe par le temps qu'il fait. On ne trouverait pas dans tous les hôtels du littoral un feu pareil, allez ! « — Madame Blanquet, me disait, pas plus tard que cet été, M. Mario Uchard, — il n'y a que vous sur toute la côte qui ayez des pièces à feu. M. Dumas ne se gêne pas non plus pour le dire. »

Mme Blanquet nous conduisit au premier, dans une chambre qu'éclairait un feu pétillant. En y entrant ; ma compagne devint toute pensive; l'alcôve ne contenait qu'un lit. Je me gardai bien de m'en apercevoir. Notre hôtesse attendait un compliment; aussi fut-elle fort surprise lorsque Marceline lui dit, en me regardant :

— N'avez-vous que cette chambre à nous donner ?

— Faites excuse, madame, il y en a bien d'autres; mais elles ne sont pas dignes de vous.

— N'importe, je veux les voir.

— C'est que je n'ai pas d'autre cheminée en état de service. Et puis les lits sont démontés. Tout le mobilier est entassé au garde-meuble. En recevant la dépêche de M. votre mari, nous avons meublé cette pièce bien en hâte. Il me serait tout à fait impossible de trouver un matelas d'ici à demain.

Mme Blanquet comprit mon regard, elle sortit.

— N'imaginez pas, au moins, que ce guet-apens réussira. Quand je devrais retourner à pied à Paris!...

— De grâce, ne vous emportez pas et croyez-moi quand je vous jure que je n'ai rien prémédité de ce qui vous déplaît. D'ailleurs, tout se passera au gré de vos désirs. Ne suis-je pas là pour vous obéir en esclave? Je vais aller sur la plage pendant que vous vous mettrez au lit. Puisque je suis voué à la vertu à perpétuité, je m'en vais voir lever l'aurore. Dans une demi-heure, si vous le permettez, je reviendrai et dormirai sur ce fauteuil, auprès du feu... Le voulez-vous ?

— Il faut bien que je le veuille puisque j'ai été assez folle pour imaginer cette aventure. Et puis, je ne peux pas vous laisser geler sur les galets. Mais n'attendez rien de moi, au moins!... Ne comptez sur aucune concession...

— C'est convenu.

Et je m'en allai après avoir glissé la clef de la chambre dans ma poche, de peur de trouver ma compagne enfermée, au retour. Quand j'arrivai sur la

plage, le jour se réveillait. La mer était haute et se moirait des premières lueurs de l'aube. Roulant ses galets, elle chantait au bruit de leur cliquetis, tandis que le vent, — un vrai vent d'hiver, — faisait les basses du duo.

Je dois avoir eu bien froid, mais je ne m'en aperçus pas; la mer devait être bien belle, mais je ne la vis pas; toute mon attention était concentrée sur la fenêtre de notre chambre qui se détachait rouge et chaude sur ce paysage bleu et froid. Je voyais, à travers les rideaux de toile blanche soigneusement clos, la flamme des bougies posées sur la cheminée. Au bout d'un instant les lueurs allèrent et vinrent; une ombre, la sienne, passa plusieurs fois dans le cadre du vitrail. Puis, cette clarté se modifia : on avait éteint les bougies et la flamme vacillante du foyer rougissait seule les rideaux. — Je rentrai.

IV

Elle était couchée... le visage tourné du côté de la muraille. Le cher petit corps était pelotonné pour se garantir, autant que faire se pouvait, de l'humidité des draps d'auberge. Je remarquai qu'elle avait pris place dans la ruelle. Était-ce une invite à cœur? — Je m'approchai du sanctuaire et m'agenouillant à demi : « Marceline, ma mie Marcelle, dis-je à voix basse, ne m'aimeriez-vous déjà plus? » Elle ne bougea pas. « — Est-ce charitable, ce que vous faites là, et m'avez-vous conduit ici pour me faire voir de plus

près le bonheur défendu ? Mourrai-je de soif, la coupe aux lèvres ? Comment faut-il donc que l'on vous aime, dites, pour être aimé ?

— Ah ! en vérité, vous qui parlez de charité, êtes-vous bien charitable, lorsque vous empêchez de dormir une pauvre femme qui a passé la nuit en wagon ? Comptez-vous longtemps encore chanter vos sérénades au pied de mon lit ? Si telle était votre fantaisie, j'aimerais mieux me lever. Mais non, vous serez raisonnable et vous irez dormir auprès du feu ; bonsoir.

Je l'avoue, cette sortie me déconcerta. Je pris place, comme si ma vie durant je n'avais été qu'un sot, dans un fauteuil près de la cheminée. Vingt minutes se passèrent pendant lesquelles je contemplai cette chambre si riante lors de notre arrivée et déjà si triste ; ce lit assez semblable au pommier céleste, mais auquel, hélas ! le serpent faisait bien faute ; ces vêtements éparpillés, dans les plis desquels ma pensée accomplissait des voyages insensés... Et j'entassais dans la cheminée le bois qui pétillait, et les flammes faisaient danser des silhouettes sur les murs.

Tout d'un coup j'entendis sa voix ; mais douce cette fois, douce et plaintive.

— L'humidité de ces draps me pénètre. Je meurs de sommeil et ne puis pas dormir. Je vous en prie, mon ami, posez sur mes pieds une de nos couvertures de voyage.

Je fis ce qu'elle me demandait. Comme le jour commençait à poindre, je fermai les volets, puis je fus me rasseoir. Dix minutes se passèrent encore, pendant lesquelles je vécus un an, tant je souffris.

Elle se plaignit encore du froid et me demanda de remettre du bois au feu. La provision fut bien vite épuisée. Tout dormait et nous ne nous souciions pas plus l'un que l'autre d'appeler. Je mis un tabouret au feu, puis une chaise, puis une autre. Cela la fit rire d'abord, mais il ne resta bientôt plus que les gros meubles. Le dernier tison roula dans la cendre, la chambre devint obscure...

V

O le beau voyage!... O le cher souvenir, l'adorable journée, la belle nuit!... Est-ce assez bon la vie, je vous le demande, quand un cœur qui bat près du vôtre en compte les minutes, quand les baisers de deux lèvres aimées en sonnent les heures bénies! Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je ne veux pas qu'on attaque le froid devant moi?

VI

A midi, après un déjeuner que le train de dix heures nous avait apporté de Paris, nous eûmes le courage de sortir.

Nous étions certes bien maîtres de la place : la ville était presque entièrement déserte. Plus de vareuses rouges et de bérets blancs, de longues cannes et de jupes courtes. Plus d'enfants jouant sur les galets,

de baigneuses aux costumes collants, se faisant jeter en public des baquets d'eau de mer... on ne sait où. Plus de caramels à la menthe, de toupie hollandaise et d'escarpolette. Aussi la mer s'ennuie! elle ne sait que faire de ses vagues. Elle roule amoureusement quelques épaves qu'il ne faudrait pas tenter de lui enlever. C'est un dé à coudre qui a glissé du doigt de l'adorable Mme Fer... un jour qu'elle brodait près de la cabine nº 16; — c'est un des souliers de ce beau baby rose et blond qu'un matin elle a voulu entraîner et qu'on a eu tant de peine à lui reprendre; — c'est la capeline de Mlle L..., que le vent, en bon camarade, lui a portée, un jour qu'elle faisait la belle. Pauvre mer! voilà tout ce qui te reste.

Au bout d'un quart d'heure de contemplation, le vent, qui nous coupait le visage, nous fit venir des larmes aux yeux.

— Dites-moi, mon ami, maintenant que vous n'avez plus rien à me demander; maintenant que vous êtes bien convaincu que je vous aime, maintenant, — ce qui vaut mieux encore pour vous, — que j'en suis bien convaincue moi-même, si nous allions nous aimer chez nous?

LE JOUR DE LA MASSEUSE

I

Le comte O'Tempora O'Mores a voulu entrer chez la comtesse ; il a inutilement tourné le bouton de la porte.

— On n'entre pas! lui crie une petite voix.

— On n'entre pas... on n'entre pas... pardieu! je le vois bien qu'on n'entre pas, reprend le comte de mauvaise humeur. Pourquoi n'entre-t-on pas ? C'est toujours la même histoire depuis quelque temps.

— Je vous verrai plus tard.

— Mais, puisque ce n'est que moi.

— Revenez dans une heure.

— Comment !... dans une heure.

— Je suis avec quelqu'un.

— Avec quelqu'un qui vous empêche de m'ouvrir ?

— Je suis en chemise, puisqu'il faut vous le dire.

— En chemise... avec quelqu'un... et je ne puis pas entrer !...

— Adieu. Vous m'enrhumez.

N'obtenant plus de réponse, le comte, après être resté un instant immobile, hausse les épaules, fait demi-tour à droite et s'éloigne en grommelant. Dans l'antichambre il se trouve en face de sa belle-mère : la commodore Brooklyn.

A propos, vous ai-je dit que la comtesse O'Tempora O'Mores est américaine? Son père, le commodore Brooklyn, sudiste enragé, a été tué à Bâton-Rouge; sa mère, créole à outrance, s'est retirée en France et y dévore les restes d'une fortune légendaire.

— Ah çà, cher comte, d'où venez-vous, avec ce visage de l'autre monde? Vous avez failli me heurter. Êtes-vous fou ?

— Fou, moi? C'est votre fille qui est folle.

— Ma fille... folle! qui a dit cela ?

— Allez chez elle, vous serez édifiée.

La commodore se précipite sur la porte de la chambre de sa fille. Elle tourne inutilement le bouton et frappant du plat de la main :

— Ouvre-moi, Dolly, j'ai à te parler tout de suite.

— Impossible, maman, répond la voix de la comtesse, revenez dans une heure.

— Comment! tu ne peux pas m'ouvrir? tu me renvoies?

— Je ne vous renvoie pas, maman, mais je suis occupée. Je passerai chez vous avant le dîner. Je suis avec ma masseuse; vous comprenez.

— Je te dis de m'ouvrir, Dolly. Entends-tu ce que je te dis?

La commodore frappe deux ou trois fois sans qu'on

lui réponde. Comme le comte avait fait demi-tour à droite, Mistress Brooklyn fait demi-tour à gauche et s'éloigne de fort mauvaise humeur. Elle rencontre au pied de l'escalier sa fille aînée : Bethsabée Royle.

Mistress Royle est connue de tout Paris. Il n'en est pas de même de son mari, qui vit on ne sait où. Elle a vingt-quatre ans, les yeux noirs et le teint mat. De son chignon à sa ceinture, roule un Niagara de cheveux blonds. Elle précède les modes d'une longueur de saison et les quitte toujours à point.

— Vous monteriez inutilement, Bethsabée, votre sœur s'est enfermée. Elle vient de refuser de m'ouvrir.

— Serait-elle malade ?

— Plût au ciel !

— Comment ?

— Votre sœur inaugure une folie de haut goût.

— De quelle folie voulez-vous parler ?

— Dolly est en tête à tête avec. . Devinez avec qui ?

— J'aimerais mieux ne pas chercher, si c'est aussi difficile à trouver.

— Enfin, essayez.

— Elle est avec... avec son mari.

— Ah ! bien oui ! Dolly, votre sœur, ma fille, est en ce moment enfermée avec une masseuse !

— Eh bien, après ?

— Comment ! eh bien, après ? Allez-vous approuver cette nouvelle lubie ? Quel besoin a votre sœur de se faire... bouchonner, comme une jument surmenée ? Est-ce convenable de s'enfermer ainsi avec une farceuse ?

— Oh! oh!... chère mère, pouvez-vous en parler aussi légèrement?

— Fi! l'horreur! Je ne pourrais pas supporter cela. Enfin, à quoi bon se faire manipuler ainsi?

— Pour rendre la circulation au sang, assouplir les muscles, faire passer les douleurs et délier les articulations. Vous en goûterez.

— Jamais.

— Pour me faire plaisir?

— Jamais.

— Pour vous faire du bien.

— Jamais.

— Pour faire enrager votre gendre?

— Nous en reparlerons.

II

Suivez-moi de l'autre côté de cette porte si bien close. Vous ne regretterez pas d'être entré dans cette bonbonnière à coucher, tendue de velours Bismarck, et ornée de rideaux de satin capucine.

LA COMTESSE. — Vous voyez, madame Gringoire, ce qu'il faut déployer d'énergie pour arriver à me soigner.

LA MASSEUSE. — Vous en serez récompensée.

LA COMTESSE. — Personne ici ne me croit malade.

LA MASSEUSE. — On a bien tort.

LA COMTESSE. — N'est-ce pas? Vous n'avez aucun intérêt à m'effrayer; vous ne me connaissiez pas

quand je vous ai rencontrée chez la duchesse, et vous avez bien vite, cependant, deviné mon état.

LA MASSEUSE. — Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

LA COMTESSE. — Dites-moi, madame Gringoire, où ai-je mal? Vous ne me l'avez pas encore dit.

LA MASSEUSE. — Si madame la comtesse veut bien se déshabiller...

LA COMTESSE. — Mais il me semble...

LA MASSEUSE. — Madame la comtesse a les plus belles épaules du monde. Je ne connais que madame Trémière qui en puisse montrer d'aussi merveilleuses.

LA COMTESSE. — Et encore sont-elles dépareillées.

LA MASSEUSE. — Oui, la gauche est un peu plus basse; mais le bras, oh! le bras!... N'est-ce pas, mademoiselle Salomon?

(La comtesse découvre son bras.)

MADEMOISELLE SALOMON. — Le bras de madame la comtesse est bien mieux modelé.

LA MASSEUSE. — En effet. L'attache en est plus ferme, sans cesser d'être mignonne.

MADEMOISELLE SALOMON. — Et cette fossette, qu'en dites-vous?

LA MASSEUSE. — C'est à s'agenouiller devant.

LA COMTESSE. — Vous massez miss Tipsay?

LA MASSEUSE. — Il le faut bien!

LA COMTESSE. — Comment?

LA MASSEUSE. — Elle est faite comme un cierge de rebut; et maigre, et noire, et sèche, et fanée, et vieille! Ah! tout n'est pas rose dans notre partie. Et puis, moi, voyez-vous, j'ai mon amour-propre tout

comme une autre. Je ne travaille avec plaisir que le neuf.

LA COMTESSE. — Vous arrangez bien vos pratiques.

LA MASSEUSE. — Je ne dirais pas cela à d'autres qu'à vous, madame la comtesse.

LA COMTESSE. — A la bonne heure!

LA MASSEUSE. — Nous allons commencer, si vous le voulez bien. Mademoiselle Salomon, aidez madame la comtesse à se déshabiller.

LA COMTESSE. — Comment!... tout à fait?

LA MASSEUSE. — Aussi « tout à fait » que possible.

LA COMTESSE. — Si vous saviez à quel point cela m'est désagréable.

LA MASSEUSE. — C'est de l'enfantillage, je vous l'assure. La moitié de la population du globe ne porte aucun vêtement et ne s'en trouve pas plus mal.

LA COMTESSE. — Mon Dieu! mon Dieu! Vous m'assurez au moins que ce que vous allez entreprendre me fera beaucoup de bien?

LA MASSEUSE. — Beaucoup de bien.

LA COMTESSE. — Commencez, alors!

La comtesse est dans son alcôve, à moitié plongée dans la mousseline et la dentelle. Dans la ruelle se tient Mlle Salomon. Près d'elle, sur un réchaud coquet, brûle une lampe parfumée. Dans un récipient d'argent bout une substance aromatique. Un conduit élastique, que dirige la sous-masseuse, donne passage à une légère buée, qu'un ressort active ou modère. Mlle Salomon promène gravement sa « lance » sur le corps de la patiente.

La comtesse est anxieuse.

Mme Gringoire a retiré les bagues qui cachaient la

moitié de ses doigts. Elle a relevé ses manches et découvert deux bras potelés, fermes et blancs, bornés au nord par des épaules copieuses, au sud par des mains à fossettes artistement soignées. Ce sont les outils de l'entrepreneuse. Mme Gringoire n'a pas quarante ans, non, elle en a trente-neuf. C'est du reste l'âge de presque toutes les femmes qui ont plus de trente-huit ans. Il y a la boutique à trente-neuf ans, comme il y a celle à trente-neuf sous. Pour plus amples renseignements, s'adresser à un employé de la Préfecture de Police (Bureau des Halles et Marchés) qui ne parle de Mme Gringoire que dans des termes où l'enthousiasme ne le cède qu'à la passion.

A peine Mme Gringoire a-t-elle mis la main à la pâte qu'elle devient sérieuse, presque solennelle. Elle officie.

LA COMTESSE. — Je vous préviens que je suis très-chatouilleuse.

LA MASSEUSE. — Madame la comtesse ne peut pas l'être plus que Mme la baronne de Feucontenu, et nous en venons cependant à bout.

MADEMOISELLE SALOMON. — Je vous prierai de vous tourner de mon côté. A la bonne heure !

LA MASSEUSE. — Mettez-vous bien à votre aise. Quand on est aussi admirablement faite, il n'y a pas de honte à avoir.

LA COMTESSE. — Cela me fait un drôle d'effet.

LA MASSEUSE. — La première fois, c'est toujours ainsi.

LA COMTESSE. — Avant de me faire du mal, prévenez-moi.

LA MASSEUSE. — Rassurez-vous, je vous en prie. Il ne faut pas trembler comme cela.

LA COMTESSE. — Je ne puis pas m'en empêcher.

LA MASSEUSE. — Mademoiselle Salomon, modérez le jet.

LA COMTESSE. — Vous massez la princesse Wladlagretz, n'est-ce pas?

LA MASSEUSE. — Tous les matins, pour mes péchés! La princesse n'est pas une femme.

LA COMTESSE. — Comment ? comment ?

LA MASSEUSE. — Non, c'est un tas. Il y a de quoi se perdre. On se croit à l'est, pas du tout, on est au couchant. Trois fois j'ai pris ses bras pour ses jambes, et ainsi du reste. C'est une femme qu'il est prudent d'étiqueter, si l'on a quelque intérêt à s'y reconnaître.

LA COMTESSE. — Vous devez voir de bien drôles de choses ?

LA MASSEUSE. — Nous en voyons de toutes les couleurs, en effet.

MADEMOISELLE SALOMON. — Si l'on tenait à ses illusions, ce serait à mettre la clef sous la porte. Vous n'avez pas froid ?

LA COMTESSE. — Des frissons, vous savez.

LA MASSEUSE. — Activez le feu, mademoiselle Salomon. Là, c'est mieux. Madame la comtesse doit aller beaucoup dans le monde.

LA COMTESSE. — Oui, beaucoup. Mais, pourquoi me demandez-vous cela ? (Avec épouvante.) Est-ce que cela se voit ?

LA MASSEUSE. — Au contraire. Il est même impossible de comprendre comment vous avez pu, menant

la vie agitée que vous menez, vous conserver comme une enfant.

LA COMTESSE. — Qu'appelez-vous une vie agitée ?

LA MASSEUSE. — Une vie d'émotions, de plaisirs de toutes sortes.

LA COMTESSE. — Je ne vous comprends pas.

LA MASSEUSE. — Je veux dire que, quelque forte et habile que soit une femme, il y a toujours des moments difficiles à passer, des heures pendant lesquelles on vit des mois, et, en revanche, des secondes pendant lesquelles on rajeunit. Ces alternatives sont aussi fatales qu'adorables.

LA COMTESSE. — Vous parlez par énigmes, madame Gringoire ; expliquez-vous plus clairement.

LA MASSEUSE. — Mon Dieu ! c'est bien simple, ce que je dis là... Une femme aussi jeune, aussi belle que vous l'êtes, doit être...

LA COMTESSE, vivement. — Oh ! pas là, pas là ! vous me chatouillez affreusement.

LA MASSEUSE. — Doit être adorée, pourchassée ; et, à ce propos, je prendrai la liberté de dire à madame la comtesse que Mlle Salomon est, comme moi, la discrétion même, et que si nous pouvions lui rendre quelques petits services, nous en serions bien heureuses.

MADEMOISELLE SALOMON. — Je ne sais ce que je ne ferais pas pour être agréable et utile à madame la comtesse.

LA COMTESSE. — Utile ?... Comment l'entendez-vous ? Est-ce que le massage ne serait pas votre seule occupation ?

LA MASSEUSE. — La vie est si chère, que si l'on ne

faisait pas un peu de tout, on n'arriverait pas à joindre les deux bouts.

LA COMTESSE. — Alors, vous faites un peu de commerce ?

LA MASSEUSE. — Pas précisément.

LA COMTESSE. — De l'art ?

LA MASSEUSE. — Non plus.

LA COMTESSE. — Vous m'intriguez plus que je ne puis le dire. Vous faites des commissions peut-être ?

LA MASSEUSE. — C'est, en effet, une des branches...

LA COMTESSE. — De l'arbre du mal, je sais cela.

LA MASSEUSE. — Enfin, madame la comtesse, nous ne faisons pas d'enfantillage, n'est-ce pas ? Quand on n'a que de bonnes intentions, le mieux est de s'expliquer clairement.

LA COMTESSE. — Allez, ne vous gênez pas !

LA MASSEUSE. — Je puis vous servir de cent façons différentes. Il faut bien que les femmes s'aident entre elles : la vie est si difficile et la société si chatouilleuse. J'ai mille ressources dans mon sac. Rien ne m'étonne, rien ne me rebute, rien ne m'épouvante.

LA COMTESSE. — Voyez-vous cela !

LA MASSEUSE. — On peut me confier les missions les plus difficiles sans la moindre crainte. On ne m'a jamais prise au dépourvu.

LA COMTESSE. — Mais savez-vous bien que c'est une bonne fortune insigne que de vous connaître ?

LA MASSEUSE. — Quand vous m'aurez conté vos petites histoires...

LA COMTESSE. — Nous nous en tiendrons là, si vous le voulez bien, femme Gringoire.

LA MASSEUSE. — Vous dites ?...

LA COMTESSE. — Je me sens tellement mieux qu'il est inutile que vous reveniez.

LA MASSEUSE. — Cependant...

LA COMTESSE. — Vous m'avez radicalement guérie...

LA MASSEUSE. — Oh! madame!

LA COMTESSE. — Vous m'avez guérie des masseuses.

LA MASSEUSE. — Madame la comtesse m'aura mal comprise.

LA COMTESSE. — Prenez ces deux louis et sortez.

LA MASSEUSE. — Madame la comtesse n'y pense pas. Deux louis pour une si belle cure!... ce n'est pas payé. Guérir en une seule séance, cela se voit rarement et mérite mieux que deux louis.

LA COMTESSE. — En voilà cinq. Partez et oubliez le chemin de chez moi.

LA MASSEUSE. — L'oubli se paye à part, madame la comtesse.

LA COMTESSE. — Que voulez-vous dire ?

LA MASSEUSE. — Qu'on n'oublie pas facilement les adorables...

LA COMTESSE. — Voilà cinq louis de plus, êtes-vous satisfaite ?

LA MASSEUSE. — Autant qu'on peut l'être en perdant une pratique comme la vôtre, madame la comtesse. C'est égal, on ne sait pas ce qui peut arriver. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Je vais toujours vous laisser quelques adresses. Si ce n'est pas pour vous, ça sera pour vos amies. Il est impossible que dans votre société...

LA COMTESSE. — Coquine!

LA MASSEUSE. — A votre service.

UNE VISITE OFFICIELLE

Cela se passait au Ministère.

Ils étaient là vingt-cinq; l'aîné avait douze ans. La plus petite faisait les honneurs : une espiègle, mignonne à croquer, avec un tas de cheveux blonds et des yeux bleus bien bavards. Elle essayait des révérences si conformes à l'étiquette, que sa petite robe courte balayait le tapis. Elle regardait alors les « grands, » du coin de l'œil, cherchant sur leur visage quelque trace de l'admiration qu'elle avait dû provoquer. Elle regardait aussi de temps en temps sa gouvernante qui lui indiquait du regard si elle dépassait ou non le diapason des convenances. Puis elle s'envolait à travers les rayons de soleil qui zébraient le parquet, et, se jetant sur les genoux de sa mère, lui tendant son gentil visage en quête de baisers, elle s'écriait : « Oh ! chère petite mère, comme je t'aime donc ! »

On entendait alors un pétillement de baisers, et le père, regardant cet adorable groupe, oubliait totale-

ment son portefeuille, la grande table verte des conseils, et ceci et cela, ce dont je le félicite sincèrement.

Ils étaient là vingt-cinq qui attendaient le bœuf gras. Il y en avait de pâles avec des cheveux noirs en révolte; de blonds, plus diables que les autres, en dépit de leur air de sainte-n'y-touche; des garçons rosés, timides comme des fillettes, et des fillettes plus turbulentes que des garçons. C'était un véritable écrin de babys. Les « demoiselles » cependant firent bientôt bande à part, « comme on fait dans le monde », et les garçons, livrés à eux-mêmes, se mirent à courir de tous côtés, guidés par deux lutins vêtus de gris, cravatés de rouge, gentils comme Gaston de Foix, endiablés comme Robert le Diable...

Et de tous côtés entrait un soleil de mai, en avance d'un bon trimestre.

A chaque instant, la bande courait aux fenêtres ouvertes, plus anxieuse que feu madame Barbe-bleue, et comme sœur Anne, ne voyant rien venir.

— Est-ce que tu l'as déjà vu, toi, le bœuf?

— Non, pas cette année, mais je l'ai vu bien des fois.

— Tu ne l'as toujours pas vu cent fois, à ton âge.

— Je l'ai vu deux fois au moins.

— Ce n'est pas de trop.

— Est-ce que vous en avez mangé?

— J'en goûte tous les ans.

— C'est y bon?

— On dirait du vrai bœuf.

— C'est donc un ami de ton papa qui fait le bœuf, que tu en manges comme ça toujours?

— Papa n'a pas d'amis dans les bouchers, mais il est assez riche pour acheter tout le bœuf, si ça lui faisait envie.

— Et toi, assez gourmand pour le manger. Hein?

— Vous avez là une robe charmante, mademoiselle!

— Elle est loin de valoir la vôtre, mademoiselle.

— C'est gentil ces boucles d'oreilles que vous avez là!

— J'en ai de plus belles encore.

— Voulez-vous jouer à quelque chose?

— Quand nous serons seules.

— Vous avez raison.

Les fenêtres donnent sur l'avenue, et, dans le fond, sur la place, on voit, à travers la grille, la foule s'entasser tout le long des trottoirs. L'heure est passée déjà; mais, ces bœufs, ça n'est jamais exact! Il me semble que j'entends dans le lointain un roulement de tambours. Il devient plus distinct de seconde en seconde. Hourra! voilà le bœuf!

En avant!... beuglez, trompettes! hoû! hoû! hoû! Le cornet de terre mugit, dernier hoquet de la gaieté carnavalesque. Hardis!... les gavroches! hardis!... les drôles! donnez la sérénade au bœuf gras!

Le roi cornu qui s'avance,
Nu qui s'avance,
Nu qui s'avance,

C'est Chilpéric III. Et chacun de courir au-devant du monarque graisseux. Voilà d'abord les gardes à cheval, culottés de blanc. — Les premiers, ils franchissent la grille. Un peloton reste sur la place pour contenir la foule des courtisans de Chilpéric. La cour du ministère est déserte ; seuls, les gardiens de l'hôtel, deux vétérans à triples poils et chevrons, font la police.

Aux fenêtres du premier, les petites frimousses des invités, rouges de plaisir ; et derrière, les grands, qui jouissent de la joie des petits. A l'entrée du vestibule, les huissiers, les valets de pied entassés ; à toutes les fenêtres, des employés allongeant discrètement le cou ; aux soupiraux du sous-sol, la marmitonnerie ; aux mansardes, les filles de service ; sur les toits, le menu fretin.

Les tambours font leur entrée, battant aux champs. « Plan, plan, plan, plan, rapatapataplan. » Des gaillards, croisés de Basque et de Chinois, le béret des Eaux-Bonnes, la casaque de Shang-Haï et les bottes du beau Dunois. — Le corps de musique est de même provenance. Il se range en rond dans la cour et commence le quadrille de Chilpéric. Combien Hervé doit être fier ! Avoir son bœuf, c'est le comble de la popularité.

Le char de triomphe franchit le trottoir. La grille est étroite... Passera-t-il ? ne passera-t-il pas ? Il passera ! il ne passera pas ! — « Hue ! canailles ! » crie Mercure. Le voilà passé ! — Quant aux autres chars, il leur faut rester sur la place, à la grande joie de la foule.

Mars et l'Amour quittent leur Olympe de carton.

— Prends garde, mon trognon, dit à Cupidon Vénus inquiète, ne bois pas trop et rappelle-toi ta colique de la dernière fois. — Est-ce que je ne suis pas là? riposte Mars.

Le héros traverse la cour tenant le baby par la main. Il a six pieds et un tas de pouces, un casque à visière, surmonté d'une crinière rouge, une cuirasse de cuivre, un manteau sang de bœuf à grecque d'or, un maillot de coton reprisé, une perruque de postillon et des gants de sapeur. Il est impossible d'être plus Mars que ça.

L'Amour a une tunique rose vif, un maillot rose vif, une couronne de roses rose vif, des joues rose vif, des ailes de canard, et pas plus d'arc que de carquois.

Mars est timide, l'Amour a un aplomb féroce.

Les enfants ont dégringolé l'escalier; ils ont couru au-devant du groupe olympien, auquel est venu se joindre un seigneur de la cour du régent en tenue de chasse, le représentant de M. Porret, acquéreur, et le grand maître de cette cérémonie.

Mars n'a pas l'allure que je voudrais lui voir, le pauvre homme a l'air profondément mélancolique. L'Amour, lui, escalade l'escalier cinq à cinq. Il est reçu à l'entrée des appartements par le ministre, sa femme et les invités.

L'orchestre attaque dans la cour l'air national des Pompiers. Les joues de l'Amour sont criblées de baisers comme une patène de fête-Dieu. Il s'y prête sans sourciller.

Pendant que le ministre demande obligeamment des renseignements sur le passé de Chilpéric III,

l'hôtesse a pris l'enfant ailé sur ses genoux. Un grand cercle se forme autour d'elle.

— Quel âge avez-vous, mon petit garçon?

— J'ai sept ans, madame, et je suis une fille.

— Une fille! je vous demande pardon.

— Oh! allez, il n'y a pas d'offense.

— Cela vous amuse-t-il, cette promenade que vous faites?

— J'en ai l'habitude.

— Comment, ce n'est pas la première fois que vous montez sur le char?

— Oh! non, madame; j'ai été l'Amour à M. Duval, avant d'être l'Amour à M. Porret. Je vous reconnais bien : vous avez l'air meilleur que les autres dames. Et puis vous m'avez donné une boîte de pralines qui étaient rudement sucrées.

— Je suis bien contente que vous les ayez trouvées bonnes, parce que j'en ai d'autres à vous donner.

L'orchestre entreprend l'air du Sapeur.

Pendant que dans la cour on passe des plateaux chargés de verres de vin et de biscuits, auxquels l'Olympe et la cavalcade font le plus sympathique accueil, les députés de Chilpéric entrent dans la salle à manger.

L'Amour est pendant un instant le point de mire de tous les enfants. Mais une réaction ne tarde pas à s'opérer, et les fenêtres sont envahies de nouveau. Il y a bien plus de masques dans la cour.

Mars boit mélancoliquement un verre de champagne; le Seigneur a l'air plus lugubre encore. Seul, le maître des cérémonies anime la fête.

— Je vous connais depuis longtemps, monsieur le ministre. J'ai vu mourir bien des bœufs gras et changer bien des ministères. Je survis à tout cela. Votre Excellence me permettra bien de boire à sa santé.

— Non-seulement je vous le permets, mais je vous en sais gré. Et cet enfant que va-t-il boire? car je veux qu'il boive à ma santé aussi.

— Donnez-moi du punch, s'il vous plaît.

— Cela n'est pas trop fort? Vous ne préféreriez pas un verre de champagne?

— Le punch est plus sain pour les enfants, répond Mars; la petite en a l'habitude. C'était l'Amour à M. Duval, avant d'être l'Amour à M. Porret.

— Si c'était l'amour à M. Duval... c'est bien différent, reprend le ministre en offrant à l'enfant un verre de punch.

— Il n'est pas si bonne société qu'on ne quitte, dit le maître des cérémonies, en saluant le ministre. Votre Excellence nous excusera, mais nous avons encore un fameux ruban de queue à avaler avant la soupe.

L'Amour ploie sous le poids des oranges et des fruits glacés. Mars vient à son secours, entasse les friandises dans un pli de son manteau auquel il fait un nœud en guise de bonbonnière.

L'orchestre achève pendant ce temps la valse de l'*Œil crevé*.

Les tambours, rassasiés pour dix minutes, exécutent un roulement d'adieu. Le cortége se reforme, Mercure a repris les guides, les postillons sont en selle, le bœuf inquiet, boudeur, refuse l'herbe verte que lui offre par poignées son éleveur.

Pauvre bœuf, il se croyait aimé pour lui-même!

Le défilé commence. La foule crie, les trompes beuglent, les chevaux piaffent, les fiacres s'accrochent, les gamins en... bouchent les divinités qui ne se font pas faute de riposter. Au revoir, jusqu'à l'année prochaine.

LA SAUCE

I

Napoléon V règne sur la France paisible. Le temps est beau, sec et froid. Toutes les préoccupations politiques sont concentrées sur la conférence qui se réunit au Ministère des Relations extérieures, dans le but de régler le sort des Antilles.

Il est huit heures du matin ; le valet de chambre vient d'entrer chez Son Excellence. Il a ouvert les volets intérieurs, écarté les rideaux, emporté la veilleuse, allumé le feu.

L'huissier de service se tient immobile au pied du lit, attendant le réveil du maître.

Enfin ! Son Excellence a ouvert les yeux.

L'HUISSIER. — Monsieur le secrétaire général m'a recommandé de le prévenir dès que Son Excellence serait réveillée. Le courrier de Varsovie est arrivé cette nuit, et...

SON EXCELLENCE. — Attendez mes ordres, et faites monter Joseph.

L'HUISSIER. — M. Joseph est dans l'antichambre.

SON EXCELLENCE. — Comment ! Joseph est là et vous ne me dites rien ?... Faites entrer Joseph.

L'huissier se précipite dans l'antichambre.

Monsieur Joseph entre, digne, calme, impassible, en homme qui a trop conscience de sa valeur pour craindre d'être modeste. Il s'arrête à six pas de la porte, son bonnet blanc entre les doigts ; sa tenue est irréprochable. Sa veste de basin blanc avantage son ventre rondelet. Sa cravate blanche donne plus de valeur à ses mentons frais rasés, à ses joues carminées. Il porte les souliers vernis et les bas de soie.

SON EXCELLENCE s'est redressée. Appuyée sur son coude, Elle regarde son chef avec anxiété. — Eh bien ?...

M. JOSEPH. — Rien encore, monsieur le baron, ou du moins rien encore de décisif.

SON EXCELLENCE. — Oubliez-vous donc que c'est aujourd'hui le 4 ; que la dernière conférence aura lieu le 5, et que mon dîner est pour le 6 ?

M. JOSEPH. — Ces dates ne me sortent pas de la tête.

SON EXCELLENCE. — Où en êtes-vous ? Quels progrès avez-vous faits ?

M. JOSEPH. — Je suis plus content des champignons. J'espère leur communiquer le goût de la truffe.

SON EXCELLENCE. — Ah !...

M. JOSEPH. — Oui, mais il ne faut pas trop se réjouir encore. Un rien peut tout perdre.

SON EXCELLENCE. — Vous me faites trembler.

M. JOSEPH. — Il faut avoir eu affaire aux champi-

gnons pour savoir à quel point ils sont difficiles à manier.

(Le secrétaire particulier de Son Excellence entre, les mains pleines de lettres et de journaux.)

LE SECRÉTAIRE. — J'aurais à parler à Votre Excellence de..

SON EXCELLENCE. — Tout à l'heure, mon cher, tout à l'heure. Je suis très-occupé en ce moment. Joseph, ne vous éloignez pas. Vous, monsieur Saint-Aubin, revenez dans une demi-heure.

(Exit le secrétaire particulier.)

SON EXCELLENCE, à M. Joseph. — Vous disiez?

M. JOSEPH. — J'ai beaucoup songé à notre sauce.

SON EXCELLENCE. — Et moi donc!

M. JOSEPH. — J'ai encore passé la nuit dernière au feu... car je ne dors plus. J'ai pensé que le champignon pourrait être piqué de gras d'alouette.

SON EXCELLENCE, vivement. — Prenez garde!... prenez garde!... si vous piquez le champignon, voilà ce qui arrivera..... (L'huissier entre et se tient immobile près de la porte.) Qu'y a-t-il encore?

L'HUISSIER. — Le ministre plénipotentiaire de la République cubaine demande si Son Excellence peut le recevoir.

SON EXCELLENCE. — C'est insupportable. On ne peut pas travailler un instant en repos. Faites entrer le Ministre dans la bibliothèque. Je le rejoins à la minute. (Exit l'huissier.) Je disais..... Qu'est-ce que je disais?

M. JOSEPH. — Monsieur le baron disait qu'il y a du danger à piquer le champignon.

SON EXCELLENCE. — Assurément.

M. JOSEPH. — Je ne suis pas de l'avis de monsieur le baron. Le champignon résiste à l'action communicative de la truffe ; il repousse son arome, il refuse ses bienfaits.

SON EXCELLENCE. — Je ne le sais que trop.

M. JOSEPH. — Mais si vous le piquez d'un ingrédient assez mucilagineux pour ne pas dérouter l'effet primordial du tact, que perçoivent la langue et le palais, n'ayant pas de goût propre, étant par cela même plus accommodant, on peut...

SON EXCELLENCE s'assied dans son lit. — Je vous comprends!... Je vous comprends!

M. JOSEPH. — On peut déguiser le champignon et produire l'effet désiré.

SON EXCELLENCE. — Mais c'est adorablement combiné.

M. JOSEPH. — C'est peut-être adorable pour le premier venu, mais cela ne me satisfait pas. C'est une concession faite au champignon, c'est une lâcheté, si j'ose...

L'HUISSIER. — Le ministre plénipotentiaire de Saint-Domingue est en bas qui demande...

SON EXCELLENCE, furieuse. — Je n'y suis pour personne.

LE SECRÉTAIRE entre. — Votre Excellence a donné audience au ministre de Haïti, je viens de le voir. Il a reçu de son gouvernement des dépêches de la plus haute importance.

SON EXCELLENCE. — Faites entrer le ministre dans le salon rouge. (Exit le secrétaire.) Remettez-vous à l'œuvre, Joseph !... N'oubliez pas que le sort des Antilles dépend de notre sauce.

M. JOSEPH. — Je me montrerai digne de la mission que monsieur le baron a daigné me confier. — Que mangera monsieur le baron pour son déjeuner ?

SON EXCELLENCE. — Ne vous occupez pas de cela.

M. JOSEPH. — Cependant...

SON EXCELLENCE. — Des œufs pochés au jus et une côtelette d'agneau aux pointes.

(Joseph salue et sort.)

Cette sauce !... oh ! cette sauce !... le ministre de la Jamaïque, si raide à la conférence, pliera devant elle. J'en réponds, mon œuvre s'accomplira.

Pendant que Son Excellence se lève et s'habille, suivons M. Joseph qui descend rêveur dans les profondeurs de ses cuisines.

II

J'admets que vous ayez vu une grande usine un jour de presse, une sucrerie pendant la roulaison, un champ de bataille à l'heure des suprêmes horions, vous ne pouvez pas encore vous faire une idée de ce qui se déploie d'activité, de ce qui se dépense de force, d'adresse, de ruse, de tact, de science et de présence d'esprit dans une cuisine officielle, pendant les huit jours qui précèdent un dîner diplomatique.

Un régiment d'irréguliers est venu prêter main-forte aux marmitons de la garde. Les casseroles, les moules, les turbotières, les bains-marie, rangés en batterie, brillent comme les panoplies du musée d'artillerie. Chaque jour cependant quelques pièces de

plus manquent au râtelier; elles vont au feu par trentaines. Un peloton de ratisseurs épluche et gratte les légumes. Pendant que ceux-ci parent les morceaux, ceux-là préparent les formes ou reçoivent les denrées choisies le matin par le général en chef. Depuis deux jours déjà, certaines sauces sont commencées. Il y a loin de ces combinaisons savantes aux procédés expéditifs de la bonne à 45 francs par mois, qui vous « flanque » tout son ragoût une heure avant le dîner dans une marmite, et qui le livre à lui-même jusqu'au moment de le verser pêle-mêle dans un plat froid. Les portes ont double battant; l'on n'ouvre plus les fenêtres, de peur de soulever quelque atome de poussière et de changer la température. Il faut avoir des poumons spéciaux pour respirer dans cette fournaise. De temps en temps on emporte quelque recrue pâmée. Les fourneaux sont ardents ou modérés suivant le cas. Tel condiment qui mijote 18 heures 17 minutes se reposera pendant 27 heures un quart, et reverra le feu mélangé avec de nouveaux produits différemment traités. Les poissons reposent sur la glace, le gibier faisande dans le charnier.

M. Joseph a l'œil partout à la fois; cependant il ne travaille pas en public. Il a son laboratoire... une merveille! dans lequel il fait ses recherches savantes. Si je voulais vous décrire tout cela, je vous donnerais une indigestion.

La sauce!... la fameuse sauce est là, sur un feu doux. Trois variétés de l'espèce-mère mijotent côte à côte. Maître Joseph va de l'une à l'autre avec recueillement. Ses deux aides de confiance ne quittent pas

le fourneau. Ils font alternativement la veillée près des casseroles. M. Joseph, lui, ne dort plus.

D'heure en heure, un valet de pied vient prendre des nouvelles de la sauce de la part de Son Excellence. — Rien de nouveau, répond M. Joseph. Vous direz à M. le baron que tout va bien, mais qu'il n'y a encore rien d'absolument décisif. Le champignon nous résiste encore, mais il est près de céder.

Dieu protége la sauce !

III

La conférence se réunit aujourd'hui au ministère des Relations extérieures. Cette séance est l'avant-dernière. Il n'y a pas encore eu moyen de s'entendre. Le ministre de la Jamaïque est intraitable : il parle toujours d'en référer à son gouvernement.

Le salon est tendu de velours violet. Le portrait en pied de Napoléon V et celui de l'impératrice Marie-Clémentine se détachent lumineux, sur la muraille sombre. L'ensemble sévère de la salle des conférences est égayé par les cristaux du lustre, par de grandissimes potiches et surtout par la splendeur des costumes que portent les plénipotentiaires attablés.

Son Excellence préside. A sa droite siége le ministre de la Jamaïque. C'est un nègre de belle race, un peu alourdi par les excès de bonne chère, mais fin et subtil. Son visage noir se confond avec les tentures sombres, si bien qu'on le croirait sans tête. A

la gauche de Son Excellence se tient l'envoyé extraordinaire de la République cubaine : un créole petit, sec et nerveux, qui rendrait des points à un diplomate chinois. Les autres ministres sont ceux de Saint-Domingue, de Puerto-Rico et de la Trinité. Le marquis de la X... est secrétaire de la conférence.

Le onzième protocole est lu et approuvé sans discussion. Le ministre de la Trinité a la parole.

LE MINISTRE DE LA TRINITÉ. — Messieurs, je crois nécessaire de préciser une fois encore le but vers lequel nous tendons tous par des moyens différents.

LE MINISTRE DE CUBA, bas au ministre de Puerto-Rico. — Il ne fait pas autre chose depuis le début de la conférence.

LE MINISTRE DE LA TRINITÉ. — Voir les Antilles puissantes, prospères, respectées, unies sous un régime libéral...

(Il continue pendant que les ministres causent entre eux et que le secrétaire fait des bonshommes. Il a déjà trois fois noté ce discours.)

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE, à Son Excellence. — Et où en êtes-vous de vos travaux ?

SON EXCELLENCE. — Les choses marchent à souhait, et je gagnerai mon pari.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — J'en doute, j'en doute. Vous ne sauriez croire tout ce que j'ai fait pour réussir. Le champignon est le plus récalcitrant des condiments. Enfin, nous verrons..... nous verrons.....

LE MINISTRE DE LA TRINITÉ. — Chacune des Antilles, sans perdre l'autonomie pour laquelle elle a combattu tant de fois, sera heureuse de se placer sous un protectorat puissant et chevaleresque.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE, à Son Excellence. — J'ai reçu ce matin encore des dépêches de mon gouvernement.

SON EXCELLENCE. — Elles ne modifient rien à vos instructions premières ?

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Elles ne font que les confirmer avec plus de force. J'en donnerai lecture tout à l'heure. La République s'en rapporte à moi. Avez-vous jamais goûté des bananes en daube ?

SON EXCELLENCE. — Une fois, à la Martinique : c'est délicieux.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Cela a besoin d'être très-relevé. J'aime la cuisine violente.

SON EXCELLENCE écrit en hâte : « Le ministre aime la cuisine très-relevée. » Puis, après avoir placé cet avis sous enveloppe cachetée et contre-signée, Elle le fait porter à la cuisine. — (Au ministre de la Jamaïque.) Vous m'excuserez ?

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Comment donc!

LE MINISTRE DE CUBA, à celui de Puerto-Rico. — Son Excellence et le ministre de la Jamaïque paraissent d'accord.

LE MINISTRE DE PUERTO-RICO. — Avez-vous remarqué que Son Excellence a expédié une dépêche après s'être entretenue avec notre collègue ?

LE MINISTRE DE CUBA. — Je ne les perds pas de vue.

LE MINISTRE DE PUERTO-RICO. — Je parierais que cette dépêche est adressée à l'Empereur.

LE MINISTRE DE LA TRINITÉ, continuant. — Nous ne devons pas perdre des yeux, messieurs, la situation des États-Unis. Depuis leurs dernières guerres civiles, ils cherchent à créer une diversion à l'extérieur.

SON EXCELLENCE, au ministre de Cuba. — Je ne vous ai pas vu aux Allemands hier soir ?

LE MINISTRE DE CUBA. — Je suis peu fanatique de la musique allemande ; je crois que vous regretterez la transformation des Italiens.

SON EXCELLENCE.— La duchesse de Puerto-Cavallo y était.

LE MINISTRE DE CUBA, vivement. — Ah !...

SON EXCELLENCE. — Jamais je ne l'ai vue plus belle. Elle me rappelle sa grand'mère, la princesse de Tilsitt.

LE MINISTRE DE CUBA. — Elle doit lui être bien supérieure.

SON EXCELLENCE. — Assurément. Elle m'a beaucoup parlé de vous, et m'a même fait promettre de vous placer auprès d'elle jeudi prochain, à table. Elle vous aime beaucoup. Je compte sur vous, n'est-ce pas ?

LE MINISTRE DE CUBA. — Rien ne saurait m'empêcher de venir.

SON EXCELLENCE écrit en hâte à son secrétaire particulier : « Engagez sur l'heure la duchesse de Puerto-Cavallo à dîner pour jeudi. » (Le départ de cette seconde dépêche fait naître de nouveaux commentaires).

LE MINISTRE DE SAINT-DOMINGUE, au ministre de la Jamaïque. — Avez-vous remarqué que deux fois déjà Son Excellence a expédié des avis au dehors ?

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Si je l'ai remarqué !... Si je l'ai remarqué !... Où avez-vous dîné hier ?

LE MINISTRE DE SAINT-DOMINGUE. — A l'ambassade de Prusse.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — On y fait bien les cuissots de chevreuil à la Friedberg.

LE MINISTRE DE SAINT-DOMINGUE. — Oui, mais cela sent un peu la pharmacie.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Je ne déteste pas cela ; les aromates ont toujours de l'analogie avec....

SON EXCELLENCE écrit en hâte et envoie sous enveloppe ces mots à la cuisine : « Le ministre aime les aromates ; un petit goût pharmaceutique ne lui déplaît pas. »

LE MINISTRE DE PUERTO-RICO. — Encore ?...

LE MINISTRE DE CUBA. — Il faut jouer serré !

LE MINISTRE DE LA TRINITÉ, continuant son discours. — Enfin, messieurs, je me résume.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE, bas. — Ça n'est pas malheureux.

LE MINISTRE DE LA TRINITÉ. — Un gouvernement autonome sous un protectorat français, voilà ce qui doit sortir de cette conférence ; voilà ce qui assurera à jamais la prospérité de nos chères Antilles. (Il s'assied.)

SON EXCELLENCE. — Monsieur le ministre de la Jamaïque a la parole.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Messieurs, je vous l'ai dit déjà, le protectorat de la France, quelque précieux qu'il soit d'ailleurs, rencontrera dans nos pays bien des opposants. D'anciennes racines anglaises ont des rameaux... des tiges... vous comprenez ? — Notre pays est divisé de telle sorte qu'il est impossible d'y découvrir une majorité, soit française, soit anglaise. Mon gouvernement m'a donc laissé toute liberté pour voter dans le sens français ou anglais. Je sais bien que le protectorat français entraîne l'entrée dans la confédération centro-maritimo-américaine de la Guadeloupe et de la Martinique, je sais...

SON EXCELLENCE, au ministre de Cuba. — La duchesse de Puerto-Cavallo songe à se remarier...

LE MINISTRE DE CUBA. — Ah! vraiment?

SON EXCELLENCE. — Je ne suis pas sans avoir quelque influence sur elle. Vous me voyez fort embarrassé. Je voudrais lui donner un bon avis.

LE MINISTRE DE CUBA, ému. — J'aurai à causer avec vous à ce sujet.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Notre île fournit les meilleures épices.

LE MINISTRE DE SAINT-DOMINGUE. — Pardon, je proteste. Votre cacao ne vaut pas le nôtre.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Notre rhum...

(La séance continue.)

Après une discussion des plus vives sur le sucre, le tabac, l'eau-de-vie et la cannelle, Son Excellence lève la séance à 4 heures 20 minutes. Il est facile de prévoir dès à présent comment se répartiront les votes. La Jamaïque résiste encore; Cuba est indécis, le reste est gagné à la cause française.

SON EXCELLENCE. — La séance est levée!

LE MINISTRE DE CUBA. — Vous promettez de parler à la duchesse?

SON EXCELLENCE. — Aussitôt la conférence terminée, je lui parlerai de vous. Je vais d'ici là penser à l'offre de votre main que vous voulez lui faire; c'est une grande responsabilité que vous me demandez de prendre...

LE MINISTRE DE CUBA. — Jamais la duchesse ne trouvera de cœur plus fermement à elle.

SON EXCELLENCE, souriant. — Une fois la question du

protectorat français votée, je verrai ce que j'ai à faire.

LE MINISTRE DE CUBA, à part. — J'ai compris.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — A demain, mon cher ministre; vous le voyez, je n'ai pas voulu trancher la question, elle demeure dans son entier. Je ne demande qu'à être convaincu.

SON EXCELLENCE. — On n'accepte toujours aucune décoration chez vous?

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Nous ne portons pas ces hochets de servitude.

SON EXCELLENCE. — Je tiendrais cependant beaucoup à vous être agréable.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Nous en reparlerons.

IV

Le ministre rentre dans ses appartements et fait demander M. Joseph.

L'HUISSIER. — M. Joseph ne peut pas se rendre aux ordres de monsieur le baron; il s'est enfermé dans son laboratoire. Si, cependant, Son Excellence le désirait..., je pourrais insister.

SON EXCELLENCE. — Gardez-vous-en bien!... c'est à moi de descendre.

Au bout de quelques minutes, Son Excellence frappe à la porte du cabinet d'expérimentation de M. Joseph.

M. JOSEPH. — Qui est là?

SON EXCELLENCE. — Ouvrez, c'est moi.

M. JOSEPH. — Je ne puis pas ouvrir en ce moment. Monsieur le baron me le pardonnera.

SON EXCELLENCE. — Cependant...

M. JOSEPH. — Une minute de distraction peut tout perdre.

SON EXCELLENCE. — Je ne bougerai pas.

M. JOSEPH. — Une porte entre-bâillée peut tour compromettre.

SON EXCELLENCE. — Au moins, Joseph, dites-moi si vous avez bon espoir.

Le silence répond seul à Son Excellence qui, plus anxieuse que jamais, remonte dans ses appartements. Ce n'est qu'au bout d'une heure que M. Joseph peut se rendre auprès de ministre.

SON EXCELLENCE. — Eh bien ?

M. JOSEPH. — Le champignon commence à fléchir... Je crois pouvoir tout promettre à monsieur le baron.

SON EXCELLENCE. — Ah ! Joseph, si nous réussissons, vous pourrez me demander tout ce que vous voudrez.

M. JOSEPH. — Si j'en étais certain !

SON EXCELLENCE. — Je vous le promets.

M. JOSEPH. — Même si je demandais à monsieur le baron un ruban pour ma boutonnière déserte ?

SON EXCELLENCE. — Vous rêvez la croix, monsieur Joseph?

M. JOSEPH. — J'avoue que c'est mon ambition la plus chère.

SON EXCELLENCE. — Il vous faudrait quelque... cordon bleu ?

M. JOSEPH. — Ou rouge.

SON EXCELLENCE. — Eh bien, monsieur Joseph, si

nous réussissons, je vous promets un ordre étranger.

M. JOSEPH. — J'aimerais mieux...

SON EXCELLENCE. — Nous y joindrons cette petite maison que j'ai du côté de la Marne.

M. JOSEPH. — Meublée ?

SON EXCELLENCE. — Meublée.

M. JOSEPH. — Monsieur le baron peut être certain que la sauce réussira.

SON EXCELLENCE. — A revoir alors, monsieur le chevalier Joseph, vous pouvez mettre sur vos cartes de visite : propriétaire.

V

Le jour du dîner est arrivé. L'heure solennelle a sonné. Les convives recueillis attendent le signal.

SON EXCELLENCE, à la duchesse de Puerto-Cavallo. — Je vous livre le ministre de Cuba pieds et poings liés. Affolez-le. S'il vote comme vous savez, votre frère aura le poste que vous m'aurez aidé à créer.

LA DUCHESSE. — C'est convenu.

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Eh bien, mon cher ministre, comment va-t-elle ?

SON EXCELLENCE. — De qui me parlez-vous?

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — Eh pardieu ! de la sauce !

SON EXCELLENCE. — Vous m'en direz des nouvelles...

LE MINISTRE DE LA JAMAÏQUE. — J'ai eu affreusement peur, ce soir, quand le temps a changé. J'ai craint que cela n'eût quelque influence...

LE MAÎTRE D'HOTEL. — Son Excellence est servie!... On entre dans la salle à manger. La table est magnifique à voir. Le surtout est d'argent, la porcelaine de Sèvres, les cristaux de Baccarat, les fleurs viennent de partout.

Il y a des épaules nues les plus belles du monde : des épaules et tout ce qui s'ensuit; des chevelures ornées de fleurs, d'aigrettes et de pierreries. Il y a des uniformes étincelants, des décorations à les remuer à la pelle. Puis un encadrement de valets de pied plus grands que des cent-gardes, en habit blanc galonné d'or ; des maîtres d'hôtel vêtus de velours avec des culottes courtes de satin blanc. Le ministre étant garçon, la duchesse de Puerto-Cavallo fait chez lui les honneurs. Elle a à sa droite le ministre de Cuba, à sa gauche le ministre de Puerto-Rico ; Son Excellence est flanquée du ministre de la Jamaïque et de celui de Saint-Domingue.

Quittons pendant un instant la salle à manger, je vous jure que notre absence n'y sera pas remarquée ; retournons auprès de M. Joseph.

M. Joseph!... Ah! qu'il est beau à voir, allant, venant, donnant ses ordres, mettant la main à la pâte, suant à grosses gouttes. La chaleur est effroyable : un homme vient de tomber asphyxié. On le prend sous les épaules pour le porter à l'air.

— Ah çà!... crie M. Joseph, n'allez-vous pas ouvrir la porte!

— Cet homme se trouve mal.

— Vous le sortirez au rôti, je ne veux pas qu'on ouvre la porte à chaque instant. Faites approcher la troisième brigade de renfort.

De temps en temps. M. Joseph court donner un coup d'œil à la sauce !... Comment peut-il tenir debout après tant de nuits passées ! Le cuisinier de garde a peine à vaincre le sommeil.

Tout à coup !...

Ah ! quelle catastrophe ! le marmiton en faction dans le laboratoire, vaincu par le sommeil et l'asphyxie, tombe le nez sur la casserole qui roule sur le fourneau.

La sauce !... la sauce !... n'est plus ! Nul ne la mangera désormais !

La panthère de Java en rut n'est qu'une limace, si on la compare à M. Joseph furieux. Il bondit sur le malheureux, le secoue, l'étrangle, le roule, le bat.

La sauce !... la sauce n'est plus !... Dans vingt minutes, le tour de la sauce va venir... que faire ?... quelle mort choisir ?... La sauce !... la sauce n'est plus !...

M. Joseph ne sera pas décoré, et la maison du bord de la Marne est tombée dans l'eau.

Le premier maître d'hôtel, un ennemi de M. Joseph, a appris la catastrophe. Il en a aussitôt prévenu le ministre.

Son Excellence a pâli. Son visage s'est décomposé de telle sorte que tous les yeux se sont fixés sur lui. Le sang lui monte à la tête, les bougies ont trois flammes, les cristaux pétillent, le surtout valse sur la table, des courants glacés le paralysent. La sauce ! la sauce est renversée ! Adieu le protectorat français. L'arc-en-ciel bleu, rouge et blanc ne s'épanouira pas d'un bout à l'autre des Antilles. La barrière que la

France voulait élever entre les deux Amériques est renversée..... elle est tombée avec la sauce!..... la sauce!.....

Mais M. Joseph n'est pas un homme ordinaire. Il veut la croix, il veut être propriétaire, il risquera le tout pour le tout. Il improvisera une sauce spéciale pour le ministre de la Jamaïque.

M. Joseph s'enferme. Dix minutes se passent, on vient d'achever le troisième service; le tour de la sauce approche. Déjà les asperges en branches, les bressoles aux concombres ont circulé..... le tour de la sauce est venu!!!!!. . . . . .

M. Joseph sort de son laboratoire, plus pâle qu'un mort, la sauce à la main. Est-ce la gloire? est-ce la honte? est ce la fortune ou la ruine qui reposent au fond de cette casserole? Il monte, chancelant, donner ses ordres. — « Surtout ne donnez cette sauce qu'à M. le ministre de la Jamaïque!... »

Il est des heures où la destinée des empires dépend des moindres incidents. Le génie de la France anxieux s'est penché sur la salle à manger du ministre des Relations extérieures; ses yeux sont braqués sur la sauce que va goûter le ministre de la Jamaïque. — Son Excellence ne regarde pas avec moins d'anxiété le contenu de cette assiette dans laquelle reposent en ce moment les destinées du monde.

— Vous allez être jugé, baron, dit en souriant le ministre, qui a plongé sa fourchette dans la sauce et y a harponné un champignon.

Les yeux du diplomate se sont dilatés... puis il les a fermés avec recueillement. Une seconde bouchée est mise à l'épreuve; elle conduit le ministre de la

Jamaïque sur les frontières de l'extase. Dès ce moment la partie est gagnée.

— Monsieur le ministre, dit l'Envoyé de la Jamaïque à Son Excellence, la France est décidément le premier pays du monde, et vous êtes un grand ministre. — Vous me donnerez cette recette ?

SON EXCELLENCE. — Vous l'aurez en échange de la Jamaïque.

VI

Avec quelle effusion Son Excellence reçoit le soir M. Joseph; quels éloges il lui adresse ! Ce premier moment d'expansion apaisé :

SON EXCELLENCE. — Ah çà ! dit le ministre, je veux savoir maintenant ce que tu as mis dans la sauce, pour autant surprendre le ministre de la Jamaïque.

M. JOSEPH. — A quoi bon, monsieur le baron !

SON EXCELLENCE. — Comment, à quoi bon ! j'ai promis ta recette au ministre en échange de la Jamaïque.

M. JOSEPH. — Monsieur le baron me permettra bien alors d'attendre, pour la donner, qu'il m'ait remis les titres de propriété qu'il m'a offerts, ainsi que le ruban.....

SON EXCELLENCE. — Monsieur Joseph, vous êtes digne d'être diplomate.

M. JOSEPH. — Je me contenterai d'être propriétaire.

C'est ainsi que la France acquit sous Napoléon V le protectorat des Antilles.

Le jour de la dernière conférence, M. Joseph devint propriétaire, et commandeur de l'ordre du Chien-Orange de Siam. Jamais homme ne fut plus heureux. Son Excellence reçut le grand cordon; le ministre de la Jamaïque empocha la recette, et la France eut les Antilles. La duchesse de Puerto-Cavallo a épousé depuis le ministre de Cuba. Elle représente la Havane à la cour de France, et son frère, la France à la Havane.

Peut-être voudrez-vous connaître la recette de M. Joseph. — Tout ce que je sais, c'est que le champignon a été sauté dans l'huile de ricin, aspergé de quelques gouttes d'assa-fetida pour lui donner du bouquet, et servi sur un lit de piments rouges hachés, pour lui donner du montant.

PLAISIR DE ROI

Je veux vous conter une histoire, une histoire des temps à venir.

Cela se passera à la cour du roi Jean II de Bavière, à Munich, en 1904.

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉLIMINAIRES

I

AU MINISTÈRE DE L'INDUSTRIE ET DES PONTS ET CHAUSSÉES.

LA BARONNE. — Enfin, comment les choses se sont-elles passées?

LE MINISTRE. — Voilà. Après le conseil, le roi s'est approché de moi et m'a entraîné dans l'embrasure d'une fenêtre. — « Mon cher ministre, m'a-t-il dit,

» les dernières mesures que vous avez prises sont » très-impopulaires. »

LA BARONNE. — Qu'est-ce que je vous avais dit?... Vous ne voulez jamais m'écouter.

LE MINISTRE. — Je ne fais que ça, au contraire, et c'est ce qui me perd.

LA BARONNE. — Je vous conseille de vous plaindre! Enfin... continuez.

LE MINISTRE. — « La presse bavaroise tout entière » s'est soulevée contre vous. »

LA BARONNE. — Il faut toujours qu'elle soit soulevée contre quelque chose. Après.

LE MINISTRE. — « Le commerce se plaint. »

LA BARONNE. — Je voudrais savoir dans quel siècle on a vu un commerçant satisfait.

LE MINISTRE. — C'est ce que j'ai répondu. J'avais dans mon portefeuille quelques données statistiques, quelques chiffres groupés avec soin; je les ai placés sous les yeux de Sa Majesté.

LA BARONNE. — Vous voyez que j'ai eu raison une fois encore en les glissant dans vos paperasses. Eh bien! qu'a dit le roi?

LE MINISTRE. — Il a souri et m'a dit : — « Faites » imprimer ces choses-là, bon, mais ne me les don- » nez jamais à lire. Le commerce est dans le ma- » rasme, il faut l'en tirer à tout prix. Ma cour est » remplie de parvenus dont j'ai fait la fortune et qui » ne prodiguent que les fournitures de l'État. Le » peuple s'ennuie quand la Cour ne se divertit pas, » et il ne faut jamais permettre au peuple de s'en- » nuyer. Il se peut que vous me soyez tout dévoués, » mais vous êtes mortellement ennuyeux. »

LA BARONNE. — Bravo!... voilà qui est bien dit.

LE MINISTRE. — Vous trouvez ?

LA BARONNE. — J'en sais quelque chose. Après.

LE MINISTRE. — C'est alors que le roi Jean a exigé que je donnasse un bal costumé.

LA BARONNE. — Vive le roi !

LE MINISTRE. — Peut-être a-t-il vu sur mon visage l'ennui que me causait cet ordre, car il a ajouté : « Nous irons incognito, la reine et moi, voir votre » fête. »

LA BARONNE. — Quoi!... le roi... la reine... viendront à notre bal?

LE MINISTRE. — Hélas! oui.

LA BARONNE. — Mais c'est un coup de fortune!

LE MINISTRE. — Pas précisément, car Sa Majesté a ajouté : « J'entends que ce soit magnifique. »

LA BARONNE. — Ça le sera, je le jure.

LE MINISTRE. — Ce coup de fortune est une ruine.

LA BARONNE. — Vous ne voyez jamais que le côté mesquin des questions. Je vous dis, moi, que c'est un bail de popularité qu'on vous renouvelle, et cela fera enrager... je sais bien qui!... Et après?

LE MINISTRE. — Après, le roi m'a quitté en me disant : « Vous recommanderez à la baronne de » prendre les ordres de la reine qui, mieux que per- » sonne, s'entend à organiser une fête. A elles deux, » elles feront des merveilles. »

LA BARONNE. — Vous pouvez être tranquille là-dessus.

LE MINISTRE. — Je ne le suis pas le moins du monde. Vous ne savez pas tous les ennuis qui nous attendent.

LA BARONNE. — Je sais que le roi est un excellent homme, qui serait cent fois plus populaire si vous n'étiez pas toujours fourré entre ses sujets et lui. Il veut qu'on s'amuse, le cher roi, il veut qu'on danse, on dansera ; il veut voir des visages riants, on lui en fera voir...

LE MINISTRE. — Sous le masque.

LA BARONNE. — Il veut vivre quelques heures durant de la vie de tout le monde, il veut vous oublier un brin... Comme je comprends cela !

LE MINISTRE, avec dignité. — Madame !

LA BARONNE. — Vous devriez bénir le carnaval qui vous tend la perche...

LE MINISTRE. — La perche!

LA BARONNE. — Assurément. Votre portefeuille vous glissait des doigts, ce bal peut tout sauver. Ah ! tenez... les hommes ne sont bons qu'à faire de l'administration, de la paperasse; c'est aux femmes à faire de la politique. Je vais chez la reine!

II

CHEZ LA REINE

LA BARONNE. — Je n'ai pas voulu perdre un instant pour remercier Votre Majesté de l'honneur qu'elle a daigné faire à notre maison en la choisissant pour...

LA REINE. — Ne me remerciez pas, chère baronne, vous savez quelle affection le roi et moi nous vous portons. Le baron...

LA BARONNE. — Ne se possède pas de joie. Il a rajeuni de dix ans.

LA REINE.—Est-ce un service que je vous ai rendu?

LA BARONNE, dédaigneusement. — Il faudrait au baron deux ou trois joies semblables, pour qu'il reprît le pair.

LA REINE. — Nous vous aimons assez pour le ramener à l'adolescence.

LA BARONNE. — Leurs Majestés nous ont toujours comblés.

LA REINE. — La tristesse, l'ennui me gagnent, je veux absolument réagir contre eux; vous m'y aiderez, baronne. Parlons de votre bal. Dites-moi... je tiens à ce que personne ne me reconnaisse; je changerai souvent de domino. Il nous faudra faire choix de trois ou quatre femmes de ma taille qui se vêtiront exactement comme moi, et qui sauront au besoin détourner une piste. La duchesse de Weissgelblich von Haaren est blonde...

LA BARONNE. — D'un blond vulgaire!... Votre Majesté a les cheveux d'une nuance que la nature lui a exclusivement réservée. Ils sont trop merveilleux pour qu'on puisse jamais s'y méprendre.

LA REINE. — La marquise de Wespe a ma taille.

LA BARONNE. — Moins la souplesse, l'élégance, et ce grand air que nulle n'égalera jamais.

LA REINE. — Vous me feriez regretter d'être si parfaite si je ne savais pas à quoi m'en tenir.

LA BARONNE. — Je ferai disposer, près de la porte d'entrée du bal, un salon de toilette pour Votre Majesté, et non loin de là, un autre pour le roi.

LA REINE. — C'est cela. Nous arriverons à onze

heures, sans livrée ni escorte. Nous présenterons notre carte à la porte comme de simples particuliers. Il faudra, quand l'heure de notre entrée approchera, remplir le premier salon de dominos pour que nous puissions nous perdre immédiatement dans la foule. Peut-être viendrai-je avant le roi. Nous verrons cela.

LA BARONNE. — A quelle heure Leurs Majestés désirent-elles souper ?

LA REINE. — A deux heures.

LA BARONNE. — Il va sans dire que Leurs Majestés auront un service spécial, dans une salle à manger à Elles.

LA REINE. — Je vous en remercie, mais, je connais le roi, il voudra souper au milieu de tous vos invités.

LA BARONNE. — Pour ne pas être pris au dépourvu, nous n'en ferons pas moins dresser un certain nombre de tables volantes de dix couverts, qu'on entrera, selon que l'ordonnera Votre Majesté, dans la salle qui lui aura été réservée.

LA REINE. — C'est à merveille. Quant aux invitations pour le souper du roi, vous me permettrez de les faire, n'est-ce pas?

LA BARONNE. — Je demanderai même à Votre Majesté de vouloir bien nous envoyer la liste des personnes qu'Elle désire que nous invitions. Elle est chez Elle au ministère.

LA REINE. — Quel enfantillage! invitez qui bon vous semble, ma chère enfant. Je suis lasse d'être chez moi, je veux me livrer sans réserve au plaisir d'en sortir.

LA BARONNE. — Votre Majesté n'a-t-elle aucun autre ordre à me donner?

LA REINE. — Des ordres !... fi ! le vilain mot, lorsqu'il s'agit d'une fête. Non certes, je n'ai pas d'ordre à vous donner. Je me confie à vous. Je meurs d'envie de me distraire; amusez-moi. Je vous promets de vous y aider de mon mieux. Je ne vous recommande qu'une chose, mais j'y tiens essentiellement : assurez mon incognito. Je vous en voudrais beaucoup s'il n'était pas scrupuleusement respecté. Si je puis entrer de manière à dérouter tout le monde... même vous, je le ferai. Oubliez l'étiquette, le respect, et attendez que je veuille être reconnue pour me reconnaître. Vous agirez de même à l'égard du roi. Au revoir, chère baronne. Puisque vous m'aimez, amusez-moi.

III

DANS LE CABINET DU MINISTRE DE L'INDUSTRIE

UN MONSIEUR EN NOIR. — L'important est que le roi Jean ne se doute jamais des précautions que nous aurons prises.

LE MINISTRE. — Comment !... je comptais, au contraire, lui dire que tout avait été prévu, que...

LE MONSIEUR EN NOIR. — Gardez-vous-en bien !... Nous sommes obligés d'intervenir à l'insu du roi Jean. Son intrépidité ne s'accommode pas de ces mesures de prudence.

LE MINISTRE. — Vous faites bien de m'en prévenir.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Je vais visiter l'hôtel et prendre mes notes.

LE MINISTRE. — Je vous suis.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Que Votre Excellence ne prenne pas cette peine; un de ses secrétaires m'accompagnera.

LE MINISTRE. — Non, non, non, j'y vais moi-même. La responsabilité qui pèse sur moi m'effraye... Je ne dors plus. C'est à la lettre !

LE MONSIEUR EN NOIR. — Votre Excellence peut dormir au contraire le plus paisiblement du monde. Sa maison n'a jamais été si bien gardée. C'est moi qui le lui dis... et j'en sais quelque chose.

(Son Excellence a sonné. L'huissier entre.)

LE MINISTRE. — Avez-vous prévenu l'architecte?

L'HUISSIER. — M. Doutretombe est dans l'antichambre. Il attend les ordres de Son Excellence.

LE MINISTRE. — C'est bien.

(L'huissier sort)

IV

LE DROIT DE VISITE

(Le ministre précède le monsieur en noir. Tous deux, guidés par l'architecte, passent l'inspection de l'hôtel.)

LE MONSIEUR EN NOIR. — Où conduit cet escalier, je vous prie ?

L'ARCHITECTE. — Dans les cuisines.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Existe-t-il une autre issue ?

L'ARCHITECTE. — Il y en a deux au bout de ce couloir.

LE MONSIEUR EN NOIR. — On les fermera.

LE CHEF DE CUISINE, qui s'est tenu aux aguets, s'approche respectueusement. — C'est que pour mon service j'ai absolument besoin..

LE MINISTRE, faisant preuve de fermeté. — On les ferme-ra !

LE MONSIEUR EN NOIR. — Nous placerons d'ailleurs deux hommes de ce côté. (Au chef.) Depuis le coucher du soleil jusqu'au petit jour, vous ne permettrez à aucun de vos hommes de sortir de l'hôtel.

LE CHEF DE CUISINE. — Cependant...

LE MINISTRE. — Tout homme qui sortira ne rentrera pas.

LE CHEF DE CUISINE. — On pourra entrer du moins ?

LE MONSIEUR EN NOIR. — Avec une carte de passe et à condition de ne plus ressortir.

LE CHEF DE CUISINE, évidemment contrarié. — Je ne puis cependant pas exiger que mes fournisseurs découchent.

LE MINISTRE. — Vous les occuperez. Du reste, c'est à vous de faire vos provisions en conséquence.

LE CHEF DE CUISINE, grommelant. — On ne peut pas faire de la cuisine sérieuse dans des conditions pareilles.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Où donnent ces fenêtres ?

L'ARCHITECTE. — Sur le jardin.

LE MONSIEUR EN NOIR. — On les tiendra soigneusement closes.

LE CHEF DE CUISINE, épouvanté. — Mais nous serons tous asphyxiés, monsieur.

LE MINISTRE, à l'architecte. — Monsieur Doutretombe, vous ferez poser à chaque fenêtre un cadenas dont vous me remettrez la clef.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Et je placerai deux hommes dans le jardin.

LE CHEF DE CUISINE, à part. — Il y aura le lendemain pas mal de carreaux à remettre, si c'est comme ça.

LE MONSIEUR EN NOIR, bas au ministre. — Votre Excellence est-Elle sûre de son chef ?

LE MINISTRE. — Parfaitement sûre. Voilà quinze ans qu'il est à mon service. C'est pourquoi vous lui voyez prendre ce ton un peu trop familier.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Je placerai d'ailleurs deux hommes à moi dans les cuisines.

LE MINISTRE. — On ne pèche jamais par excès de précaution.

LE MONSIEUR EN NOIR, à l'architecte. — Ceci est le premier étage, si je ne me trompe ?

L'ARCHITECTE. — Vous ne vous trompez pas.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Qu'est-ce que c'est que ce couloir ?

L'ARCHITECTE. — C'est un passage réservé aux femmes de chambre de Mme la baronne. Il conduit au cabinet de toilette et à la lingerie.

LE MONSIEUR EN NOIR, au ministre. — Votre Excellence est sûre de ces filles ?

LE MINISTRE. — Comme de moi.

LE MONSIEUR EN NOIR, à part. — Je les ferai garder à

vue. (Haut.) Je placerai deux hommes dans ce couloir, cela ne gênera-t-il pas Mme la baronne ?

LE MINISTRE. — Au contraire ! au contraire !

LE MONSIEUR EN NOIR. — Nous voici dans le cabinet de toilette de madame, n'est-ce pas ?

L'ARCHITECTE. — Oui, monsieur.

LE MONSIEUR EN NOIR, à l'architecte. — Il n'y a pas d'escalier dérobé conduisant soit dans la chambre à coucher, soit dans ses dépendances ?

LE MINISTRE. — Un escalier dérobé ?... pourquoi faire ?

LE MONSIEUR EN NOIR. — Je ne demande pas si Mme la baronne en fait usage, mais enfin...

LE MINISTRE. — Il ne manquerait plus que ça !

L'ARCHITECTE. — Il n'y a aucun passage secret... qui me soit connu.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Comment ?... aucun placard ? aucune...

LE MINISTRE, vivement. — Il n'y a rien de semblable. Vous pouvez faire sonder les murs.

LE MONSIEUR EN NOIR, bas au ministre. — Êtes-vous bien sûr de votre architecte ?

LE MINISTRE. — M. Doutretombe est le plus parfait galant homme que je connaisse.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Je n'en ferai pas moins placer deux hommes à moi, quelque part, de ce côté.

LE MINISTRE. — A votre aise.

LE MONSIEUR EN NOIR, écartant les rideaux. — Mais..... Dieu me pardonne !... les fenêtres de la chambre à coucher et du cabinet de toilette donnent sur une terrasse ?

L'ARCHITECTE. — En effet.

LE MONSIEUR EN NOIR. — J'y placerai deux agents.

LE MINISTRE, stupéfait. — Deux agents! dans la chambre à coucher, dans le cabinet de toilette de ma femme!...

LE MONSIEUR EN NOIR. — J'ai entendu parler de la terrasse, monsieur le ministre, de la terrasse, voilà tout.

LE MINISTRE, soulagé. — Ah!... à la bonne heure.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Et puis mes hommes sont de braves Bavarois, qui ne regardent que ce qu'il est de l'intérêt de l'État qu'ils examinent. Je ne crache pas sur les dames, tant s'en faut, monsieur le ministre, et je ne veux pas vous blesser en ce qui concerne Mme la baronne, mais, voyez-vous, mon service m'eût appelé dans votre chambre, la première nuit de vos noces, que, parole d'honneur, je n'aurais vu et entendu que ce que j'aurais eu pour mission de constater, rien au delà.

LE MINISTRE. — Cela se peut, mais j'aime autant que vous n'y ayez pas été.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Je le préfère aussi. Il y a parfois de ces choses qu'on regrette d'avoir appris....

LE MINISTRE, rouge comme un coq. — Que voulez-vous dire?

LE MONSIEUR EN NOIR. — Rien, monsieur le ministre, rien. Voilà ma visite terminée. Je ferai en sorte de vous gêner le moins possible. Il ne me reste plus qu'à demander à Votre Excellence quelques invitations en blanc.

LE MINISTRE. — Très-volontiers. (A l'architecte.) Monsieur Doutretombe, nous n'avons plus besoin de vous, je vous remercie; vous pouvez vous retirer.

Mettez-vous toujours bien d'accord avec monsieur.

(L'architecte salue et sort.)

Vous me demandiez des invitations en blanc ?

LE MONSIEUR EN NOIR. — Oui, monsieur le ministre.

LE MINISTRE. — Donnez-moi plutôt la liste des personnes que vous désirez voir inviter ; je ferai porter les cartes. Ce sera plus poli, plus convenable.

LE MONSIEUR EN NOIR. — Il est inutile d'observer un cérémonial bien strict avec mes agents. Je vous jure qu'ils ne sont pas susceptibles.

LE MINISTRE. — Ah !... c'est pour vos agents que vous me demandiez ?... Est-ce que vous allez en émailler mon bal ?

LE MONSIEUR EN NOIR. — Il le faut bien. Mais rassurez-vous, ce sont des gens de bonne compagnie auxquels nous confions ce service. Du reste, si Votre Excellence voulait bien me confier la liste de ses invités, je pourrais peut-être...

LE MINISTRE. — Voici la liste.

LE MONSIEUR EN NOIR prend le registre, le parcourt lentement, puis le repose sur le bureau. — Voilà qui est pour le mieux, je n'aurai pas besoin d'invitations spéciales. J'ai là tout ce qu'il me faut.

LE MINISTRE. — Comment !... comment !...

LE MONSIEUR EN NOIR. — Il ne me reste plus qu'à prendre congé de Votre Excellence.

V

LE CHAOS

Le monsieur en noir s'éloigne lentement, regardant de tous les côtés, prenant des notes, interrogeant les gardiens de l'hôtel, donnant des instructions au concierge.

Le colonel Vergoldenklystierspritze, des pompiers du Royal-Bavière, passe à son tour la revue de l'hôtel, des pompes et des prises d'eau.

Le général Halsbeche inspecte les postes, qui seront doublés.

Le maître de police, les commissaires, le commandant de la landwehr, etc., etc., prennent, chacun à leur tour, des notes et des dispositions.

Les ouvriers du garde-meuble royal (Koniglichgerathkammer) se mettent à l'œuvre. La baronne l'a dit : « Je veux que ce bal fasse époque en Bavière. J'entends effacer le souvenir de toutes les fêtes passées. Que rien ne vous arrête : tout sera pour le mieux si vous réussissez. »

Le ministre vient de rentrer. Le vestibule est encombré par les plantes, les étoffes, les siéges, les contre-basses, les pupitres, les lustres, les estrades, les glaces que l'on apporte ; il lui faut faire un long détour pour regagner son cabinet de travail. La porte en est à peine ouverte, qu'il pousse un gémissement : des ouvriers y sont installés, qui le transforment en

salle à manger. C'est là que souperont Leurs Majestés.

— On aurait bien pu me prévenir, soupire le ministre.

— Nous avons exécuté les ordres de madame la baronne.

Son Excellence se rend dans le salon bleu, où son bureau a été transporté. Le secrétaire général vient l'y rejoindre, mais il est impossible d'échanger deux paroles, tant les ouvriers font de bruit dans les pièces voisines.

— Faites taire ces marteaux!... crie le ministre hors de lui.

— Madame la baronne a recommandé de n'interrompre les travaux sous aucun prétexte.

— Mon cher secrétaire général, réfugions-nous dans la salle de billard, nous y serons plus tranquilles.

Mais le billard est démonté. Les tapissiers recouvrent les murs de satin bleu de Chine et de batiste ruchée, rehaussée de pompons. C'est là que s'habillera la reine.

— Voilà qui est intolérable!... rugit le ministre. Je donnerais mon portefeuille pour une chaumière au bord de l'Isar. Quelle singulière idée on a eue là, d'enlever ce billard.

— C'est madame la baronne qui en a donné l'ordre.

— Je finirai, si cela dure, par me retirer dans une maison de fous, pour y goûter le repos. Mon cher secrétaire général, puisque tout est envahi, enfermons-nous dans ma chambre à coucher. Là, du moins, on nous laissera en repos.

Mais Son Excellence n'est pas au bout de ses peines.

— Qu'est-ce encore que cela? glapit le ministre épouvanté.

— Ce sont les robes de madame la baronne, que madame la baronne a dit de déposer chez monsieur le baron, parce que les ouvriers ont pris possession de son appartement.

— Des ouvriers?..... chez elle?..... pourquoi faire?

— Les tapissiers remplacent les tentures et les tapis. Les doreurs ont entrepris les plafonds. Les maçons viennent de jeter bas la cloison de la salle de bain afin de l'agrandir. Les peintres...

— Comment!... comment!... comment!... Vous devez vous tromper. A quel propos tout cela?

— Je ne sais, monsieur le ministre. C'est madame la baronne qui a donné ces ordres.

— Voilà qui est trop fort!... et nous allons bien voir!...

VI

ORAGE

(Le secrétaire général s'est esquivé prudemment. La baronne, qui a appris le retour du ministre, entre pimpante, élégante, souriante.)

LE MINISTRE. — Qu'est-ce que j'apprends là?

LA BARONNE. — Quoi donc, mon ami?

LE MINISTRE. — Vous avez les ouvriers chez vous?

LA BARONNE. — Ah ! ne m'en parlez pas !... c'est à devenir folle.

LE MINISTRE. — C'est un danger que vous ne courez plus.

LA BARONNE, de plus en plus souriante. — Le fait est que si je ne le suis pas devenue après ces dix ans de ménage, je ne vois pas ce qui pourrait...

LE MINISTRE. — Est-il vrai que vous ayez les ouvriers chez vous ?

LA BARONNE. — Mon Dieu! oui, j'ai les ouvriers chez moi. Pourquoi n'aurais-je pas les ouvriers chez moi ?

LE MINISTRE. — Parce que... parce que je n'en vois pas l'utilité.

LA BARONNE. — Il y a bien d'autres choses que vous ne voyez pas, mon ami, et qui ne m'en paraissent pas moins utiles pour cela.

LE MINISTRE. — Qu'est-ce que cela veut dire?... Qu'est-ce que je ne vois pas?...

LA BARONNE. — Enfin... je ne sais pas, moi... qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Vous ne pouvez pas voir tout ce que je fais, n'est-ce pas ?

LE MINISTRE. — Votre appartement a été remis à neuf, il y a un an à peine, et jamais je ne vous ai entendue vous en plaindre.

LA BARONNE. — N'allez-vous pas me chercher querelle parce que je ne vous ai pas ennuyé de mes plaintes ?

LE MINISTRE. — Enfin, à quel propos tout ce remue-ménage ?

LA BARONNE. — « Remue-ménage » est ici mal employé par vous. Je ne remue rien dans notre ménage.

Je fais quelques changements chez moi, voilà tout.

LE MINISTRE. — Vous avez eu tort.

LA BARONNE. — Je n'en crois rien et vous me le pardonnerez. Alors que l'on remet à neuf le reste de l'hôtel, vous ne voudriez pas que mon appartement demeurât seul en mauvais état. Je n'aurais pas songé à tout cela, j'aurais continué à souffrir dans le silence, sans cette visite royale. Mais enfin, songez donc, mon ami, à la piteuse figure que je ferais, si la reine... indisposée, par exemple, ou lasse seulement, demandait à se retirer un instant chez moi.

LE MINISTRE. — Cela n'arrivera pas.

LA BARONNE. — Qu'en savez-vous ?

LE MINISTRE. — Est-ce que je change mon appartement, moi ?

LA BARONNE. — Vous avez tort de ne pas le faire. Je vous assure qu'une tenture de drap tabac d'Espagne, avec un champ de satin capucine et une baguette dorée...

LE MINISTRE. — Quelle folie ?

LA BARONNE. — Ferait bien meilleur effet dans votre chambre que l'affreuse perse qu'on y a posée.

LE MINISTRE. — Et sur laquelle on ne peut rien accrocher.

LA BARONNE. — Et sur laquelle on ne peut rien accrocher.

LE MINISTRE. — Vous n'avez pas le sens commun. Et puis, si je faisais un changement chez moi, j'aimerais mieux, pendant que j'y serais, prendre un parti radical et modifier le tout, une bonne fois.

LA BARONNE. — Assurément.

LE MINISTRE. — J'adopterais le style Louis XIII,

c'est imposant, sévère. Cela sied à mon caractère.

LA BARONNE. — De grandes tapisseries à personnages...

LE MINISTRE. — Avec des meubles sombres...

LA BARONNE. — Et des cuivres brillants.

LE MINISTRE. — Je crois que je me déciderai pour les tapisseries.

LA BARONNE. — J'ai vu Kalekutischestrasse, chez un vieux marchand de bibelots, des Beauvais merveilleux.

LE MINISTRE — Nous irons ensemble.

LA BARONNE. — Il faut que nous soyons à la hauteur des circonstances.

LE MINISTRE. — Nous nous devons à nos Souverains !

LA BARONNE. — Et à la Bavière !

(La baronne est assise près de la cheminée. Le ministre s'approche d'elle après un court silence.)

LE MINISTRE. — Ah çà ! où coucherez-vous ce soir, boronne, puisque tout est en déroute dans votre appartement ?

LA BARONNE tisonne, et d'un air indifférent. — C'est ce que je me demandais.

LE MINISTRE, avec hésitation. — Voulez-vous me permettre de vous offrir l'hospitalité ?

LA BARONNE, relevant un tison qui fume. — Bah !... à quoi bon !...

LE MINISTRE, souriant. — Qui sait !

LA BARONNE, lâchant les pincettes. — Si vous y tenez absolument. .

LE MINISTRE, lui baisant les mains. — Voilà qui me raccommode avec mon bal.

LA BARONNE, avec un soupir. — Nous verrons bien.

DEUXIÈME PARTIE

LE BAL

I

QUE LA FÊTE COMMENCE

Il est venu, le grand jour !

Le ministère est méconnaissable. Il ne reste plus rien de l'ancien hôtel. Tout a été remis à neuf, depuis les murailles jusqu'au linge de madame, en passant par le mobilier. On a renouvelé l'argenterie, pour donner plus d'éclat au souper; on a refait les écuries... pour abriter plus dignement l'escorte; on a placé le gaz partout... pour rendre la surveillanee plus facile; la baronne a acheté des diamants... pour se faire plus belle, et des fourrures pour... parce qu'elle en avait envie. Si après tant d'efforts la Bavière n'est pas contente !... alors !...

Dès cinq heures la circulation est interrompue, ou peu s'en faut. Les issues sont livrées aux gens à précautions.

L'hôtel est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

Quand l'orchestre est arrivé, on a sondé la grosse

caisse et fouillé les contre-basses. Si un malheur arrive, on n'aura rien à se reprocher.

Neuf heures viennent de sonner, la fête commence.

Bavière, repose en paix!

II

L'ENTRÉE

La façade a disparu en partie sous une marquise monstre; six équipages y peuvent stationner à la file. Et l'on n'a pas arboré le coutil classique galonné de rouge, fi donc! c'est bon pour la France, cela. On a construit une marquise en marbre (lisez stuc), ornée de torchères allégoriques. Vous voyez cela d'ici : la Danse, une jambe en l'air, secouant un tambour de basque; la Musique, chatouillant une lyre à quatre cordes; l'Abondance, présentant ses cornes aux passants; l'Hospitalité leur tendant la main; ce qui ne les empêche pas de brandir, avec une complaisance que je n'aurais pas à leur place, quatre candélabres à huit lumières. Chaque fois que les invités descendent de voiture, de lourdes portières retombent à droite et à gauche. Il ne s'agit pas, sous prétexte d'abriter ses hôtes, de les placer dans un affreux courant d'air. Les marches sont recouvertes d'épais tapis de Smyrne. Trois portes donnent accès dans le vestibule. Prenez garde! vous allez être aveuglés.

Les murs, le plafond, tout, hors le parquet (!) est

recouvert de glaces ; si bien qu'on se voit de face, de profil, de dos, en biais, en raccourci, aussi bien qu'en zigzag. Le suisse est éblouissant, les valets de pied sont étincelants, les huissiers sont imposants. Tout cela est poudré à frimas, fortement débarbouillé et vêtu de neuf. L'habit de velours tourterelle est encadré d'un large galon armorié; le gilet et la culotte sont de satin pensée-sauvage pointillé d'or. Le reste va de soi.

A droite est le vestiaire. La baronne a apporté tous ses soins à le bien installer. C'est que là est la pierre de touche. Il n'y a pas de belle fête où le vestiaire fonctionne mal.

A gauche est une merveille. Nous avons tous admiré le grand escalier dont Strickleiter, le Vignole de Munich, a fourni les dessins; le grand escalier de marbre rose, à la rampe ornée, sculptée, fouillée en plein cœur de Carrare par l'illustre Hœrnchen, il est transformé ce soir. Sur ses marches roule une épaisse nappe d'eau qui s'engouffre dans une vasque encadrée de roseaux, au milieu desquels se cachent, tant bien que mal, de grands oiseaux de mer. Des rayons électriques teintés de vert, de rouge ou de violet, se promènent de temps en temps sur la cascade et la moirent.

— « Circulez, messieurs, circulez! »

Le premier salon est très-sobre de lumière; on ne fait qu'y passer.

A l'entrée, un huissier prend votre carte d'invitation et vous escorte jusqu'à un grand paravent qui abrite quatre personnes : le ministre devant lequel on se démasque et qui vous souhaite la bienvenue,

un secrétaire qui pointe les invitations, et deux hommes mystérieux qui regardent.

Pendant la première heure, Son Excellence ne s'ennuie pas trop, le défilé l'amuse; mais dans quatre heures, que va-t-elle devenir ? Tant que les souverains ne seront pas entrés et repartis, son devoir est de rester là.

Nous n'avons pas les mêmes obligations à remplir, continuons notre promenade.

— « Circulons, messieurs, circulons ! »

III

LA FÊTE

Si les premiers salons sont à peine éclairés, en revanche, la grande galerie des fêtes est éblouissante. Je vous jure qu'en y entrant, les plus blasés ont un instant de vertige. Les proportions grandioses de la salle, l'éclat des lumières qui remplit les cristaux de miettes d'arcs-en-ciel, les tentures chatoyantes, les ornements d'or, les marbres neigeux, les fleurs éclatantes des camélias qui se détachent sur le fond calme et sombre des feuillages, comme des étoiles de pourpre dans un ciel vert, les sonorités folles, les airs pimpants, les rhythmes entraînants de l'orchestre, les tourbillonnements de cette foule bigarrée, soyeuse, dorée, veloutée, qui secoue ses paillons, ses perles et ses pierreries au milieu d'une vapeur rougeâtre et de

la poussière d'or, tout cela éblouit, étourdit, et l'on s'arrête involontairement, anxieux de savoir si l'on ne va pas, en posant le pied dans ce monde fantastique, laisser sa raison sur le seuil.

Les femmes, avides de beauté, ont eu recours à tous les raffinements, à toutes les ruses. Elles ont accepté les secours de l'impudeur ; tout leur est bon pour être belles.

On appelle épaules, cette nuit, ce qu'on appellera demain de tout autres noms. La rangée de perles ou l'anneau d'or qui s'enroulent au haut du bras, seront des manches; ce jupaillon écourté, effronté, sera une robe ; le mollet se nommera cheville ; le sein, poitrine, et hormis l'inamovible ceinture, tout sera modifié, transformé, débaptisé. On s'enlumine le visage, on poudre d'or ses cheveux blonds, on saupoudre de nacre ses cheveux noirs. On s'encadre les yeux, on se rougit les lèvres, on se badigeonne, on se tamponne, on se déshabille, on prend les allures les plus fantaisistes. Il faut être belle; on le sera à tout prix.

Pour qui tous ces prodiges ? pour qui tous ces efforts ? pour ces messieurs ? Oh ! que nenni ! On n'a pas besoin de se donner tant de mal pour leur plaire et se faire désirer ; on n'a qu'à tout leur refuser. Et puis, cela en vaut-il bien la peine, un homme ? Si cela n'était pas habilement défendu, y tiendrait-on ? Fait-on de grands frais pour ceux qui sont permis, je vous le demande ? Non, cent fois non. Ces miracles, c'est un peu pour faire damner ses bonnes amies qu'on les a accomplis. La femme est plus friande d'un compliment de femme, que de cent madrigaux masculins, parce que cet éloge, il faut l'arracher, le conquérir

à la pointe de l'épée. Mais c'est avant tout pour « l'*homme noir* » qu'on veut être belle, pour ce pauvre esclave royal, toujours surveillé, qui, sous le masque, va pouvoir enfin attester ses préférences.

Il faut en prendre votre parti, mes petits messieurs, vous rentrerez bredouilles. La chasse est réservée, ce soir.

IV

ANXIÉTÉ

Il est minuit à peine, et le bal est étincelant déjà.

Leurs Majestés ne sont pas encore arrivées. Le ministre a des épingles dans les mollets, des doutes dans le cœur et des fourmis dans les veines. Si le roi et la reine n'allaient pas venir! De temps en temps, la baronne, non moins anxieuse que son officielle moitié, vient prendre des nouvelles. On ne s'aborde plus qu'avec cette question sur les lèvres :

— Eh bien!... le roi est-il arrivé?

Il se pourrait que Leurs Majestés fussent déjà dans le bal. N'ont-elles pas prévenu qu'Elles feraient tous leurs efforts pour passer inaperçues?

Une heure sonne. Il n'y a plus de doute : le roi et la reine sont là. Oui..., mais comment les reconnaître? N'ont-ils pas insisté pour que leur incognito fût respecté? La baronne se met en quête ; le chef du service de sûreté aussi.

Le roi est facile à reconnaître; il a une démarche

à lui, une manière de tordre le bout de ses gants en vous parlant, une voix câline, qui ne lui permettent pas de demeurer longtemps caché. Et puis il froisse souvent son mouchoir dans sa main gauche, il porte haut la tête... que sais-je encore ! La reine sera plus difficile à reconnaître, d'abord parce qu'elle est femme et que les femmes savent mieux dissimuler, ensuite, parce que le nombre des dominos féminins est infini. N'importe, si Leurs Majestés échappent à la curiosité générale, ce sera miracle, tout le monde les traque.

Il est une heure et demie. Le ministre qui est debout depuis neuf heures, le ministre qui n'a plus à recevoir que quelques retardataires, le ministre qui est sur le gril, le ministre qui se demande si sa faveur serait en baisse, le ministre qui n'a pour compagnon qu'un secrétaire et les deux hommes mystérieux, le ministre maudit le bal, les invités, son sort, le roi et la reine, son portefeuille, sa femme, ceci, cela et le reste.

Un domino noir circule dans le bal, et personne ne l'a vu entrer. La barbe de son masque est soigneusement prise dans le capuchon ; sa robe est longue et sans taille. Il tient un mouchoir..., il se mouche avec précaution !... Le doute n'est plus possible, c'est Lui ! Comment a-t-on pu hésiter ? Chacun le reconnaît maintenant. La foule s'écarte sur son passage, sans affecter cependant trop de respect. Un petit peloton de dominos de service l'enveloppe immédiatement.

Dormez en paix, Bavarois, votre souverain est bien gardé.

Pauvre roi !

V

MARIVAUDAGE

Le domino a offert son bras à la belle marquise de Verbergung, qui s'est empressée de le prendre.

Cette nouvelle fait le tour du bal en une seconde moins un quart. La marquise est aussitôt déchiquetée en petits morceaux. — « Je m'en étais toujours doû-
» tée.— J'en suis ravie, parce que je déteste son mari.
» — Bah! la joie du marquis ne le cède peut-être
» pas à la vôtre. — Elle n'a pourtant rien de bien
» remarquable, cette femme! — C'est une poupée à
» huit ressorts. — Et puis, si j'étais roi, je ne m'a-
» muserais pas à ramasser de pareilles épaves amou-
» reuses.— Un bon monarque se sacrifie au bonheur
» de ses sujets et sujettes. »

C'est un dangereux perchoir, qu'un bras de souverain.

— « Il ne te restait qu'un seul miracle à faire, marquise, et le voilà accompli, dit le domino mystérieux à sa compagne. Être plus belle que toutes tes rivales ne t'a pas suffi, tu as voulu devenir plus belle que toi-même. Jamais tu n'as eu autant d'éclat.

— Tu me... Vous me voyez avec des yeux beaucoup trop indulgents, monsei... monsieur.

— Je n'ai que faire d'indulgence pour admirer ces yeux jaseurs, ces dents, ces épaules... cette... Est-ce que ton mari est de force à garder tant de trésors?

— Je l'y aide de mon mieux.

— Une telle profusion de richesses peut amplement faire deux heureux.

— Oui, mon mari et moi.

— Trois, si tu te comptes.

— On voit bien que tu ne connais pas le marquis.

— Si fait, je le connais. Il est de mes amis.

— J'aurais dû m'en douter, les amis sont tous les mêmes.

— Les femmes aussi ; c'est ce qui me donne quelque espoir.

— Tu ne me parais pas habitué aux refus.

— C'est la vérité.

— Et tu m'aimes éperdument. Cela va sans dire.

— Il serait curieux qu'il en fût autrement.

— Tu occupes un rang élevé à la cour ?

— Oui, très-élevé.

— Eh bien, alors, si tu veux me voir souvent, je puis t'indiquer un excellent moyen.

— Voyons, ce moyen.

— Donne... ou fais donner à mon mari une charge à la cour.

— Celle d'Eunuque, par hasard ?

— Tu en as bien assez autour de toi. Je veux quelque chose de mieux. La grande maîtrise est vacante...

— Bonne nuit, marquise, vous avez plus d'ambition que de tempérament. »

Un domino gris perle s'est emparé du bras devenu vacant.

— Sauve-moi !

— Et de quoi, grand Dieu !

— Je sais que je puis tout te dire.

— Tu me connais donc?

— De loin, hélas!

— L'amour rapproche les distances, renverse les obstacles...

— Tu peux me rendre heureuse à jamais.

— Voyons cela.

— Mon mari...

— Parlons d'autre chose, hein?

— Écoute-moi... d'abord.

— J'écoute.

— Mon mari est receveur général à Einbildungstadt. Il a dix-sept ans de service. Son dossier...

— Pardon, ma chère enfant, mais il me semble qu'avec ce torse que je devine, tu aurais d'autres sujets de conversation plus... palpitants à traiter.

— Ah! monsieur!... ah! monseigneur!... ah!...

— Au revoir, chère madame. Les bureaux sont fermés.

Et le domino s'éloigne en grommelant :

— Tout le monde s'est donné le mot, ma parole d'honneur. Ce bal a un faux air de bureau de placement ou de mendicité.

Il s'approche de la jolie petite madame de Liederliche, qui fait aussitôt signe à son cavalier de la quitter.

— Veux-tu mon bras?

— Autant le tien qu'un autre.

— Enfin! se dit le domino, en voilà une qui me traite à la bonne franquette. — Ta réponse n'a rien de flatteur, sais-tu?

— Ote ton masque, je te flatterai peut-être.

— A quoi bon? Je ne suis friand que de vérité.

— Tu seras bien servi par moi.

— A la bonne heure. Ah çà ! puisque nous sommes en veine de franchise, et pour ne pas perdre un temps précieux, laisse-moi te dire que jamais aucune femme ne m'a paru plus enviable que toi.

— Voilà qui est vif.

— Vif d'expression comme de sentiment.

—Tu perds ton temps, mon cœur est donné.

— Bah ! ces choses-là se reprennent tous les jours.

— Comme tu y vas ! donner et reprendre, c'est.....

— C'est mieux que de ne rien donner du tout.

— Chut !... si le peuple t'entendait !... Tu as une manière à toi d'interpréter la sagesse des nations.

— Le peuple serait de mon avis. Sais-tu qu'il est bien heureux, celui que tu aimes ?

— Il n'en sait rien.

— C'est gaspiller l'amour que de le garder pour soi.

— Celui que j'aime est si haut placé, que j'aurais beau me dresser sur mes pointes, je n'arriverais pas à sa cheville.

— Ce n'est pas assez, en effet. Mais quel est donc ce gigantesque mortel ?

— Je te trouve bien curieux.

— Si tu me paies ma commission, je te servirai.

— Cela dépend du prix. Et puis, j'aime... j'aime le roi, tu vois que tu n'y peux rien.

— Comment... le roi ?... Toi... tu aimes le roi ?

— Tu vois que je suis franche. Oui, j'aime le roi ; ce grand, ce noble, ce chevaleresque, cet incomparable roi.

— Je puis te faire arriver jusqu'à lui.

— Écoute alors ce que je te promets. S'il m'aime, lui, je t'aimerai, toi.

— Voilà un singulier marché.

— Pas aussi singulier, peut-être, qu'il en a l'air. Seulement...

— Seulement ?

— Comme preuve de ton pouvoir, j'entends que tu fasses accorder à mon mari cette place de grand maître des cérémonies devenue vacante, et...

— Patatras!...

Le domino n'en écoute pas davantage, il s'enfuit. Une diseuse de bonne aventure l'arrête au passage.

— Domino, domino, montre-moi ta main. L'avenir va se dévoiler pour toi.

— Mignonne, mignonne, montre-moi tes yeux. J'y voudrais lire quelque amoureuse promesse.

— Mes yeux demeureront muets, tant que je n'aurai pas vu ta main.

— La voici.

— Ces deux lignes, qui se croisent à la hauteur de l'index, signifient que tu es aimé par une femme dont le mari est chambellan.

— Voyez-vous cela !... Et après.

— Ce triangle, entre l'annulaire et le médius, signifie que cette femme sera à toi si...

— Si son mari est nommé grand maître des cérémonies, n'est-il pas vrai ?

— Qui a pu vous dire ?...

Le domino a repris la fuite. Il se dirige du côté du buffet. Partout la foule s'écarte et lui fait cortége. A peine a-t-il demandé un verre d'eau, que tous les maîtres d'hôtel lui offrent à l'envi du champagne, du

château-Laffite antédiluvien, des glaces, etc. Mais il lui est impossible d'obtenir ce qu'il désire.

Un vieux monsieur s'est précipité sur une carafe. Sa main tremble en versant à boire au domino.

— Je vous rends grâce, monsieur, vous m'avez rendu un vrai service.

— S'il m'était permis, en échange...

— Quoi donc?

— Je n'aurai plus jamais l'occasion d'adresser la parole à Votre...

— Ma...?

— De vous adresser la parole. S'il m'était permis de vous prier...

— Je parie que vous allez me demander la grande maîtrise ?

— Moi !... grand Dieu !... Comment pourrais-je prétendre à une pareille situation ?

— A la bonne heure. Vous m'aviez fait peur.

— Je suis né en 1839, à Munich, j'ai donc aujourd'hui soixante-cinq ans. Je...

— Est-ce que vous allez me conter votre histoire, par hasard ?

— Je serai bref. Des revers de fortune me forcèrent à entrer dans la police.

— Aïe !... Est-ce que... est-ce que vous en êtes encore ?

— J'ai trente-deux ans de service. Le roi, votre auguste père...

— Continuez, je ne hais pas la plaisanterie.

— Personne ne nous a entendus, pardonnez-moi.

— Arrivez vite au but. J'ai hâte de savoir où vous en voulez venir.

— Mon ambition serait d'obtenir un commissariat de district.

— Ah çà! mais, Dieu me pardonne! les hommes s'en mêlent aussi, à ce que je vois. Je trouve la plaisanterie un peu trop longue. Vous n'êtes pas divertissant le moins du monde, mon cher monsieur. Vous jouez bien votre rôle, mais il est assommant.

Et le domino s'éloigne en laissant l'agent consterné.

VI

DERRIÈRE LE PARAVENT

Il est trois heures du matin. Le ministre s'est fait apporter un fauteuil derrière le paravent. Il a la tête à l'envers, l'estomac dans les talons, les jambes lui rentrent dans le ventre. Il serait difficile de trouver une Excellence en plus mauvais état. Quelle nuit! Tout le monde voulait lui tenir compagnie; il a dû repousser ces offres amicales. Il est de son devoir de rester seul avec ses trois acolytes, jusqu'au départ des souverains.

Mais voilà qu'un courrier de la maison du roi entre dans la cour, porteur d'une dépêche pour le ministre. Le pli est immédiatement remis à Son Excellence, qui pâlit en reconnaissant l'écriture de son souverain. Un nuage couvre ses yeux, ses mains tremblent; c'est à grand'peine qu'il peut lire ce qui suit:

Mon cher ministre,

Il nous a été impossible de nous rendre à votre bal, dont on nous a déjà dit merveille. La reine a été prise subitement d'une de ces migraines pour lesquelles il n'existe pas de remèdes. Je me disposais à vous porter l'expression de ses regrets, lorsqu'un courrier est arrivé de Vienne, m'apportant une lettre de l'empereur d'Autriche, à laquelle j'ai tenu à répondre sur l'heure.

Je ne veux pas que cette nuit s'achève sans que j'aie adressé à la baronne et à vous, les regrets de la reine et les miens. Combien j'envie votre liberté, mon cher ministre ; vous avez dû passer une nuit charmante. Le plaisir n'est pas fait pour nous autres rois.

Croyez à mes meilleurs sentiments.

JEAN.

Le ministre tombe inerte dans son fauteuil. Ses pensées vont, viennent, se croisent, se heurtent affolées dans son cerveau. Ainsi, tant d'ennuis, de tracas, de dépenses, tant de rêves ambitieux, de projets machiavéliques auront été faits et subis en pure perte. On se sera démené en l'honneur du roi de Bavière, et c'est pour le roi de Prusse que tous ces efforts auront été faits. C'est à se briser la tête contre les murs.

Mais Son Excellence a bondi !

« Quel peut être ce personnage mystérieux que chacun entoure de prévenances, que la police dor-

lote depuis quatre heures? Quel est ce faux souverain pour lequel la fête s'est donnée? »

Le ministre quitte enfin le poste qu'il a si consciencieusement gardé pendant sept heures. Il se précipite dans le bal à la recherche du faux roi.

—Où est le chef du service de sûreté? demande-t-il.

— Au pied de l'escalier qui conduit aux appartements de madame la baronne.

Son Excellence y court.

— Eh bien ! monsieur, j'en apprends de belles!.... Le roi...

— Soyez sans inquiétude, Sa Majesté est en haut avec madame la baronne.

— Que me dites-vous là?

— Le roi est monté avec elle il y a trois quarts d'heure. J'ai fait garder toutes les issues, on ne les dérangera pas.

— Ventre de biche!... monsieur... je vais lui tordre le cou, moi, à ce roi de carnaval.

— Tordre le cou... au roi?... Votre Excellence ne pense pas un mot de ce qu'elle vient de dire; sa raison s'égare.

— C'est vous qui êtes fou. Je veux passer.

— C'est impossible.

— Puisque je vous dis que Sa Majesté n'a pas quitté le palais.

— Croyez-moi, monsieur le ministre, évitez le scandale. Je sais ce que je dis. Le roi est avec madame la baronne. Je l'ai entendu rire dans l'escalier et je connais sa voix, n'est-ce pas?

— Vous osez me soutenir cela, lorsque je viens de recevoir une lettre de Sa Majesté?

— Je n'ai pas l'habitude de me tromper.

— Admettons que c'est la première fois, si cela vous fait beaucoup de plaisir, et laissez-moi passer.

— Dans l'état où est Votre Excellence, c'est impossible.

— Je passerai donc malgré vous.

VII

!... !... !... !... !

Une lutte s'engage. Au signal donné par le monsieur en noir, plusieurs agents se présentent. Tout en se confondant en excuses, on tient le ministre en respect.

Le chef du service de sûreté monte l'escalier quatre à quatre. Il court à l'appartement de la baronne. La porte en est close. Par le trou de la serrure, il lance cet avis :

— Fuyez, Sire, fuyez. Monsieur le ministre vient de perdre la tête. Il est à votre poursuite et nous avons peine à le contenir.

Au bout de quelques instants la baronne ouvre la porte. Elle est pâle, très-pâle.

— Que voulez-vous, monsieur ? Le roi n'est pas ici. J'étais seule, entendez-vous bien, absolument seule.

— Cependant, madame la baronne...

— Me faudra-t-il vous dire deux fois que vous vous trompez ? Qui vous a donné cette audace, de sup-

poser que je consentirais à mentir à votre intention? Je suis, et j'étais seule. Oubliez tout, hormis cela, jusqu'à la fin de vos jours. Allez délivrer le ministre, et faites-lui bien humblement vos excuses. Si vous reconnaissez hautement votre erreur, je m'engage à vous sauver; vous m'entendez. Sinon... je ne réponds de rien.

Le monsieur en noir s'incline et redescend tout penaud.

VIII

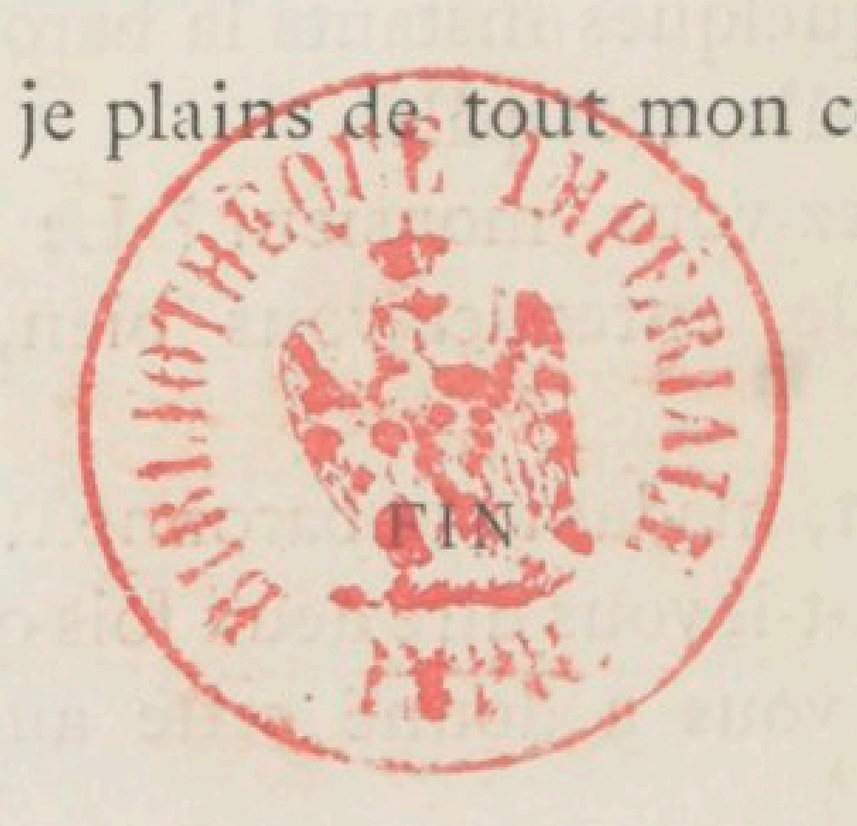
?... ?... ?... ?... ?

C'est là tout ce que sauront jamais de cette étrange histoire, les Bavarois de l'an 1904.

Qu'est devenu le domino? — Qui était-il? — Est-il monté, oui ou non? — Pourquoi la baronne s'est-elle enfermée?

Bien d'autres points d'interrogation se pressent au bout de ma plume; mais à quoi bon les en laisser glisser, puisqu'il n'y a pas de réponses dans mon encrier.

Seulement, je plains de tout mon cœur les rois de Bavière.



FIN

TABLE

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

LE PETIT LEVER DU BARON..... 1

COMMENT FUT FONDÉE L'ŒUVRE DU CHEMIN DE DAMAS..... 15

COMMENT FUT DISSOUTE L'ŒUVRE DU CHEMIN DE DAMAS... 27

COMMENT FUT RECONSTITUÉE L'ŒUVRE DU CHEMIN DE DAMAS 45

VENTE AU PROFIT DE L'ŒUVRE DU CHEMIN DE DAMAS..... 68

LES MARRAINES..... 85

FAISONS NOS FARCES..... 98

LA VENGEANCE DE LA MARÉCHALE..... 114

UNE JOURNÉE AU CHATEAU..... 130

MADEMOISELLE GENEVIÈVE..... 138

NUIT D'AMOUR..... 155

TILSITT'LODGE..... 171

UN MORT DE PREMIÈRE CLASSE..... 189

A LA BONNE FRANQUETTE..... 202

LES VERTUS INTERMITTENTES..... 218

L'AMOUR FRILEUX..... 233

LE JOUR DE LA MASSEUSE..... 247

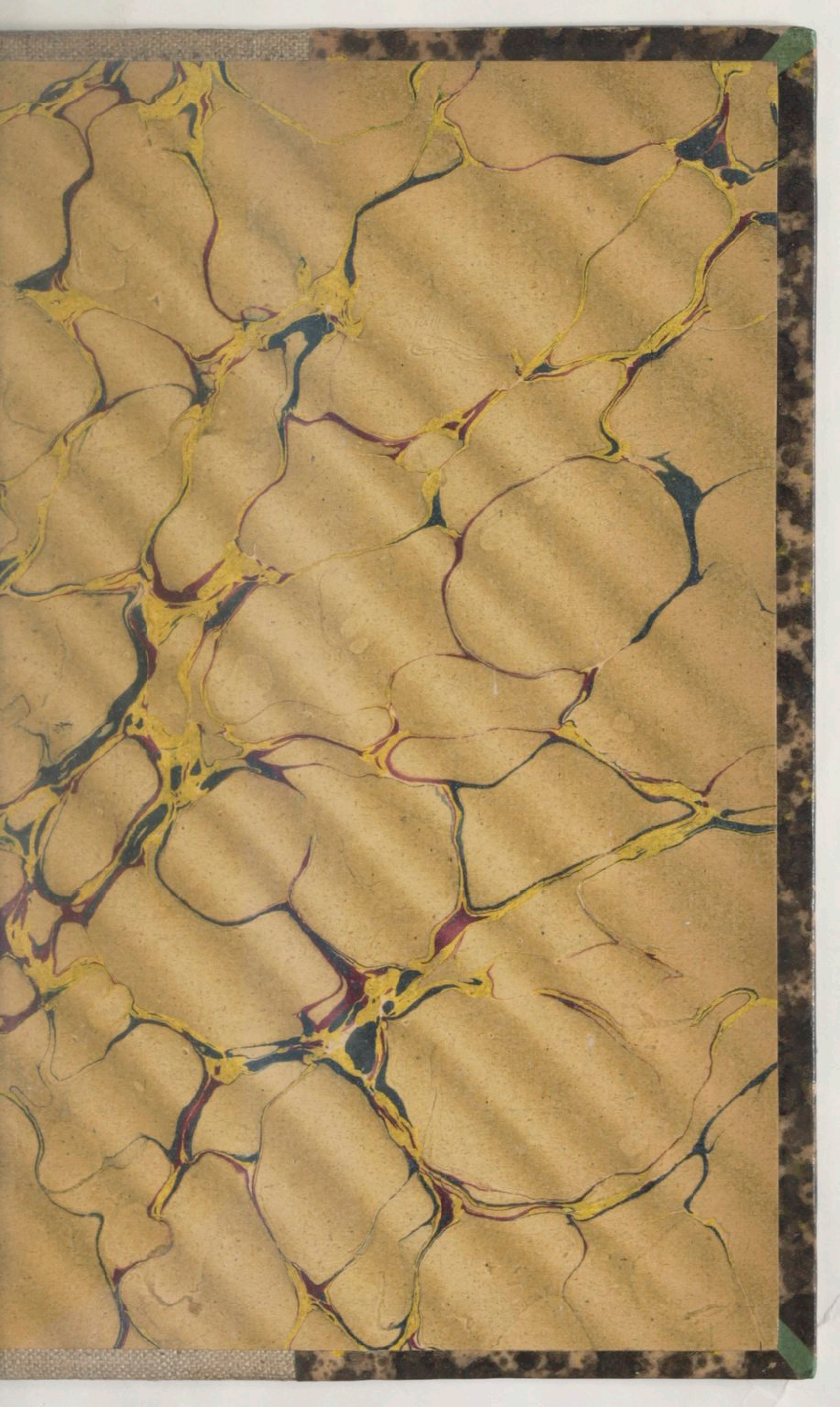
UNE VISITE OFFICIELLE..... 258

LA SAUCE..... 266

PLAISIR DE ROI..... 286

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02884968 6